

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

La Marche des rois

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'ANNEAU DU SORCIER

MORGAN
RICE

LA
MARCHE
DES ROIS

ALBIN MICHEL

Titre original :

A MARCH OF KINGS,

BOOK TWO : IN THE SORCERER'S RING

(Première publication : Lukeman Literary Management LTD., USA, 2013)

© Morgan Rice, 2013

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction
totale ou partielle, sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2015

ISBN : 978-2-226-33924-9

Est-ce bien un poignard que je vois devant moi,
Le manche offert à ma main ? Viens, laisse-moi te saisir !
Je ne te tiens pas – pourtant je te vois encore.

William Shakespeare, *Macbeth*

Le roi MacGil pénétra dans sa chambre en trébuchant : il avait bien trop bu au cours des festivités, la pièce tournoyait autour de lui et ses tempes étaient douloureuses. Une femme dont il ignorait le nom s'accrochait à lui, un bras autour de sa taille, la chemise découvrant une épaule. Elle le guidait vers le lit en riant bêtement. Deux gardes fermèrent la porte derrière eux discrètement.

MacGil ne savait pas où se trouvait sa reine et, ce soir, il n'en avait cure. Il ne partageait plus sa couche qu'en de rares occasions ; elle se retirait souvent dans ses appartements, surtout les nuits de festin, quand le repas s'éternisait. Elle était au courant de ses écarts de conduite, mais cela ne semblait guère l'affecter. Il était roi, et les rois MacGil ne régnaient-ils pas avec le sentiment qu'ils avaient tous les droits ?

Tandis qu'il s'efforçait de rejoindre son lit, la chambre se mit à tanguer de nouveau et il se dégagea de l'étreinte de l'inconnue. Il n'était plus d'humeur.

– Laisse-moi ! lui ordonna-t-il avant de la repousser.

Les gardes réapparurent pour saisir chacun par un bras la femme stupéfaite et vexée, et la faire sortir. Elle protesta, mais la porte qui se ferma derrière elle étouffa ses cris.

MacGil s'assit au bord du lit, le visage enfoui dans ses mains dans l'espoir de calmer ses vertiges. Il n'avait pas l'habitude d'avoir mal à la tête avant que l'alcool n'ait eu le temps de se dissiper, mais ce soir, c'était différent. Tout avait basculé si vite. Le festin se passait bien ; il dégustait une pièce de viande de choix et un vin goûteux quand ce garçon, Thor, était venu tout gâcher. D'abord, il avait insisté pour lui parler de son rêve idiot, puis il avait eu l'audace de renverser sa coupe.

Un chien avait léché le contenu du verre et était tombé raide mort sous ses yeux. Cela l'avait bouleversé et lui avait fait l'effet d'un coup

de massue : quelqu'un avait essayé de l'empoisonner. De l'assassiner. Quelqu'un avait déjoué la surveillance de ses gardes et de ses goûteurs. Il avait frôlé la mort, et l'idée l'ébranlait toujours.

Il se rappelait avoir ordonné qu'on jette Thor au donjon et se demanda une fois de plus s'il avait eu raison. D'un côté, bien sûr, le garçon n'aurait pas pu savoir que la coupe était empoisonnée s'il ne s'en était pas occupé lui-même ; d'une façon ou d'une autre, il était complice de cet acte criminel. Pour autant, MacGil n'ignorait pas que Thor possédait des pouvoirs mystérieux – trop mystérieux. Peut-être avait-il dit vrai, peut-être l'avait-il vu en rêve ? Lui avait-il, en réalité, sauvé la vie ? Avait-il jeté au donjon la seule personne qui lui était loyale ?

À cette idée, son mal de tête s'intensifia et il se frotta le front dans l'espoir de comprendre ce qui s'était vraiment passé. Mais il avait trop bu ce soir, il n'avait pas les idées claires, ses pensées tourbillonnaient. Il faisait trop chaud en cette nuit d'été et les excès de la soirée lui donnaient des suees.

Il se débarrassa de sa cape, puis de sa chemise pour ne plus porter qu'un pourpoint. Il essuya la sueur de son front, puis de sa barbe. Il se pencha en arrière pour retirer ses énormes et lourdes bottes l'une après l'autre, et une fois que ses orteils furent à l'air libre, il les recroquevilla. Il inspira profondément, s'efforçant de retrouver l'équilibre. Son ventre gonflé lui pesait. Il s'allongea, la tête sur l'oreiller, soupira, leva les yeux au plafond par-delà les colonnes du lit et adjura intérieurement la pièce de cesser de tourner.

Qui pourrait bien vouloir le tuer ? s'interrogea-t-il une fois de plus. Il aimait Thor comme un fils et, au fond, il avait l'intuition que cela ne pouvait pas être lui. Il se demanda qui d'autre pourrait être coupable, pour quelle raison et, surtout, si l'on recommencerait. Était-il en sécurité ? Argon avait-il dit vrai ?

Ses paupières se firent lourdes. Il avait la solution sur le bout des lèvres. Si seulement il avait les idées un peu plus claires, peut-être trouverait-il les réponses à ses questions. Mais il devrait attendre le petit matin pour convoquer ses conseillers et ordonner l'ouverture d'une enquête.

Sa cour était pleine de gens qui convoitaient son trône. Des généraux ambitieux ; des membres du conseil manipulateurs ; des nobles et des lords avides de pouvoir ; des espions ; de vieux rivaux ;

des assassins envoyés par les Terres Délaissées, ou par les McCloud. Peut-être même par quelqu'un de plus proche encore.

MacGil battit des paupières tandis qu'il commençait à s'endormir ; mais un détail attira son attention : ses gardes n'étaient pas là. Il cligna des yeux, déconcerté. Jamais ils ne le laissaient seul. Il ne se souvenait pas non plus leur avoir donné l'ordre de partir. Plus étrange encore : sa porte était grande ouverte.

Il entendit alors du bruit : à l'autre extrémité de la pièce se tenait un homme mince et de haute taille, vêtu d'une cape noire, une capuche masquait son visage. L'inconnu sortit de la pénombre pour s'avancer dans la lumière d'une torche. MacGil se demanda s'il n'était pas victime de son imagination. Ce n'était qu'une ombre, une lueur vacillante qui lui jouait des tours.

Mais la silhouette approchait rapidement du lit. MacGil s'efforça de voir de qui il s'agissait malgré la faible lueur ; d'instinct, il se redressa et, en bon vieux guerrier, porta la main à sa taille pour dégainer son épée. Mais il s'était déshabillé et n'avait aucune arme sur lui. Il était vulnérable.

La silhouette se déplaçait comme un serpent dans la nuit et, quand MacGil s'assit, il vit clairement son visage. La pièce tournoyait toujours mais il aurait juré reconnaître son fils.

Gareth.

La panique l'envahit : que pouvait-il bien faire là si tard dans la nuit ?

– Mon fils ?

MacGil remarqua l'intention meurtrière dans son regard. C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir : il sauta du lit d'un bond.

L'homme qui ressemblait à Gareth passa à l'action et, avant que le roi n'ait le temps de lever la main pour se défendre, du métal luisait à la lueur de la torche et vite, trop vite, une lame fendit l'air... et plongea dans son cœur.

MacGil poussa un cri d'effroi qui le surprit lui-même. C'était un cri de bataille qu'il avait trop souvent entendu. Celui du guerrier mortellement blessé.

Il sentit le métal froid lui traverser les côtes, perforer les muscles, se mêler à son sang et s'enfoncer toujours plus. La douleur devint plus intense qu'il ne l'aurait imaginée, tandis que l'arme semblait ne jamais s'arrêter. Du sang au goût salé lui remplissait la bouche. Il avait du

mal à respirer. Il scruta encore le visage sous la capuche. Il s'était trompé. Ce n'était pas celui de son fils. C'était quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'il connaissait. Il n'arrivait pas à se rappeler qui. Quelqu'un qui ressemblait à Gareth.

Il parvint à lever une main pour la poser sur l'épaule de son assaillant. Son énergie de vieux guerrier émanant de ses ancêtres l'envahit, quelque chose au fond de lui qui en faisait un roi, qui ne renonçait jamais. De toutes ses forces, il repoussa l'assassin.

L'homme était plus mince, plus frêle que MacGil ne l'aurait cru, et il poussa un cri en tombant à la renverse. MacGil parvint à se lever et, dans un ultime effort, retira le couteau de sa poitrine. Il le jeta à l'autre bout de la chambre : l'arme percuta le sol de pierre avec fracas.

L'homme, dont la capuche était retombée sur ses épaules, se releva tant bien que mal et écarquilla les yeux de terreur en voyant MacGil foncer sur lui. Il récupéra la dague et s'enfuit.

Il était trop rapide et le roi, saisi par une terrible douleur à la poitrine, ne pouvait le poursuivre. Seul et faible dans sa chambre, le sang lui coulant entre les doigts, le monarque tomba à genoux.

Le froid l'envahit. Assis sur ses talons, il voulut appeler à l'aide.

– Gardes, dit-il faiblement.

Il inspira profondément ; malgré sa douleur, il retrouva une voix puissante. Une voix de roi.

– GARDES ! hurla-t-il.

Enfin, il entendit des pas provenant du couloir. Puis on se précipita vers lui. Mais la pièce se remit à tourner ; la dernière chose qu'il vit fut le sol qui se rapprochait à grande vitesse.

Thor saisit le marteau en fer sur l'immense porte en bois devant lui et tira de toutes ses forces. Elle s'ouvrit doucement en grinçant sur la chambre du roi. D'épaisses ténèbres s'attardaient comme un brouillard dans la pièce.

Il fit quelques pas et s'avança vers le corps allongé par terre. Les torches sur les murs crépitaient. Il pressentait déjà qu'il s'agissait du roi, qu'on l'avait assassiné : il arrivait trop tard. Où étaient passés les gardes ? Pourquoi personne ne lui portait secours ?

Les genoux du jeune homme faiblirent alors qu'il s'agenouillait sur la pierre, touchait l'épaule déjà glacée du corps inanimé.

Il s'agissait bien de MacGil, son roi, allongé là, les yeux grands ouverts, un poignard plongé dans la poitrine.

Le garde du roi tenait une grande coupe incrustée de bijoux à la main qu'il reconnut pour l'avoir vue lors du festin, une coupe en or massif et couverte de rangées de rubis et de saphirs. Il la déversa lentement sur la poitrine du roi tout en dévisageant Thor. Le vin éclaboussa le visage du jeune homme.

Celui-ci entendit un cri strident et vit son faucon, Estopheles, perché sur l'épaule du roi ; il but le vin sur sa joue.

Quand Thor se retourna, il vit Argon qui l'observait d'un air sévère. D'une main, il tenait la couronne étincelante. De l'autre, son bâton.

Le magicien posa alors la couronne sur la tête du jeune homme. Celui-ci sentait son poids, son métal qui lui étreignait les tempes. Il leva des yeux étonnés vers le druide.

– Tu es roi, désormais, déclara celui-ci.

Tous les membres de la Légion et tous les Gris, des centaines d'hommes et de garçons, s'entassaient dans la chambre devant lui. Ils s'agenouillèrent comme un seul homme puis le saluèrent, la tête inclinée vers le sol.

– Notre roi, dirent-ils en chœur.

Thor se réveilla en sursaut. Il faisait sombre et humide ; il était assis

sur un sol de pierre, adossé à un mur. Il plissa les yeux pour percer l'obscurité, distingua des barreaux de fer au loin et, derrière eux, une torche à la lueur vacillante. Puis il se souvint : le cachot. On l'y avait traîné de force après le festin.

Il se rappela ce garde qui lui avait asséné un coup de poing au visage et comprit qu'il avait sans doute perdu connaissance ; il ne savait pas depuis combien de temps. Toujours le souffle court, il s'efforçait de chasser ce rêve affreux. Il lui avait paru si réel. Il pria pour que ce ne soit pas vrai, pour que le roi ne soit pas mort. L'image de la dague dans sa poitrine était gravée dans sa mémoire. Avait-il eu une vision ? Ou n'était-ce que le fruit de son imagination ?

On lui tapota la plante du pied, une silhouette le scrutait :

– C'est pas trop tôt. Ça fait des heures que j'attends que tu te réveilles.

Dans la faible lumière, Thor distingua le visage d'un adolescent qui avait à peu près son âge. Il était mince, petit, les joues creuses et la peau grêlée. Pourtant, on décelait gentillesse et intelligence dans ses yeux verts.

– Je m'appelle Merek. Je suis ton compagnon de cellule. Pourquoi es-tu là ?

Thor s'efforça de retrouver ses esprits. Il passa les mains dans ses cheveux et tenta de reconstituer les faits.

– On dit que tu as essayé d'assassiner le roi, poursuivit Merek.

– C'est bien vrai, et on compte bien le mettre en pièces s'il sort un jour de derrière ces barreaux, gronda un détenu.

Un concert de cliquetis éclata dans le couloir bordé de cellules aux prisonniers hideux qui pressaient leurs têtes et cognaien des tasses en fer-blanc contre les barreaux métalliques. À la lueur des torches, ils lui lançaient des regards méprisants. La plupart n'étaient pas rasés, n'avaient pas toutes leurs dents – certains semblaient se trouver là depuis des années. La scène était terrifiante, et Thor détourna le regard. Était-il vraiment là ? Serait-il coincé ici avec ces gens pour toujours ?

– Ne t'inquiète pas, le rassura Merek. Il n'y a que toi et moi dans cette cellule. Ils ne peuvent pas entrer. Et je me moque que tu aies voulu empoisonner le roi. J'aimerais le faire moi-même.

– Je n'ai pas empoisonné le roi ! s'indigna-t-il. Je n'ai empoisonné personne. J'essayais de le sauver. Tout ce que j'ai fait, c'est renverser

sa coupe.

– Et comment savais-tu que la coupe était empoisonnée ? hurla un indiscret depuis une cellule voisine. Par magie, je présume ?

Des rires moqueurs s'élevèrent dans tout le couloir.

– Il est médium ! cria l'un d'eux avec ironie.

Les autres ricanèrent.

– Mais non, c'était un coup de chance ! brailla un autre pour le plus grand plaisir de ses compagnons.

Thor n'appréciait guère ces accusations et aurait voulu toutes les réfuter. Mais il savait que ce serait une perte de temps. De plus, il n'avait pas à se justifier devant ces criminels.

Merek l'étudia d'un regard moins sceptique que les autres. Il semblait en pleine réflexion.

– Je te crois, dit-il doucement.

– C'est vrai ?

Merek haussa les épaules.

– Après tout, si tu avais voulu empoisonner le roi, aurais-tu été assez idiot pour le prévenir ?

L'adolescent s'assit face à Thor, rempli de curiosité.

– Et toi, pourquoi es-tu ici ? demanda Thor.

– Je suis un voleur, répondit Merek avec une certaine fierté.

Thor était interloqué ; il ne s'était jamais retrouvé en présence d'un voleur auparavant, d'un *vrai* voleur. Lui-même n'avait jamais envisagé de voler, et avait toujours été stupéfait de constater que certains en faisaient profession.

– Pourquoi ?

Merek haussa les épaules.

– Ma famille est démunie. Elle doit bien manger. Je ne suis jamais allé à l'école et n'ai aucun talent, quel qu'il soit. Voler, je sais faire. Rien de bien méchant. Surtout de la nourriture. Tout ce qui peut permettre à ma famille de survivre. Je m'en suis bien tiré pendant des années. Et puis je me suis fait prendre. Pour la troisième fois. Et c'est la pire.

– Pourquoi ?

Merek se tut, puis secoua la tête. Thor vit ses yeux se gonfler de larmes.

– La loi du roi est stricte. Aucune exception n'est tolérée. Au

troisième délit, on coupe la main du coupable.

Thor était horrifié. Il baissa les yeux vers les mains de son camarade ; il en avait toujours deux.

– Ils ne sont pas encore venus s'occuper de mon cas. Mais ils viendront.

Merek détourna le regard comme s'il avait honte, et son compagnon de cellule l'imita, car il ne voulait pas y penser.

Il enfouit le visage dans ses mains, s'efforçant de reprendre ses esprits malgré le mal de crâne qui le faisait atrocement souffrir. Ces derniers jours l'avaient entraîné dans un vrai tourbillon ; beaucoup d'événements s'étaient produits en très peu de temps. D'un côté, il avait l'impression d'avoir réussi, d'être en mesure de se défendre : il avait vu l'avenir, prédit l'empoisonnement de MacGil et l'en avait sauvé. Peut-être pouvait-on modifier le destin après tout, peut-être pouvait-on l'infléchir.

D'un autre côté, il se trouvait au cachot, dans l'incapacité de laver son nom de cette accusation de meurtre, tous ses rêves et ses espoirs étaient en miettes : il n'avait plus aucune chance de s'enrôler dans la Légion. À présent, il pourrait s'estimer heureux s'il ne passait pas le restant de ses jours en prison. Il souffrait à l'idée que MacGil, qui s'était comporté comme un père pour lui, le seul qu'il ait jamais connu, croie qu'il avait essayé de l'assassiner. À l'idée que Reece, son meilleur ami, pense qu'il avait tenté de tuer son père. Sans parler de Gwendolyn. Il se remémora leur dernière rencontre et eut l'impression qu'on lui ôtait toute joie : elle pensait qu'il fréquentait les bordels. Il se demanda pourquoi tout cela lui arrivait. N'avait-il pas toujours fait de son mieux ?

Il ne savait pas ce qui l'attendait : il n'en avait cure. Tout ce qu'il souhaitait, c'était que les gens sachent qu'il n'avait voulu aucun mal au roi ; il possédait des pouvoirs, il voyait vraiment l'avenir, voilà sa seule faute. Il ne savait pas ce qui l'attendait, mais il était sûr d'une chose : il devait sortir de là. Par n'importe quel moyen.

C'est alors qu'il entendit de lourdes bottes qui parcouraient les couloirs de pierre ; le cliquetis de clés et, l'instant d'après, un gardien au physique impressionnant apparut. C'était celui qui l'avait traîné jusqu'ici et lui avait assené un coup de poing au visage.

– Eh bien, n'est-ce pas là le vaurien qui a tenté d'assassiner le roi ?

dit le gardien avec un regard mauvais en tournant la clé dans la serrure.

Après plusieurs déclics, il fit glisser la porte de la cellule. Il portait des chaînes d'une main et avait une petite hache à la taille.

– Ce sera bientôt ton tour, dit-il à Thor avec un rictus méprisant avant de se tourner vers Merek, mais pour l'instant, c'est à toi, sale voleur. Troisième fois, dit-il avec un sourire affreux, pas d'exception.

Il l'attrapa brutalement, lui fit une clé de bras et lui passa les fers avant d'attacher l'autre extrémité de la chaîne à un crochet au mur. Le voleur hurla et tira comme un fou sur la chaîne pour se libérer, mais c'était peine perdue. Le gardien se plaça derrière lui, l'immobilisa, saisit son bras libre et le plaqua sur un rebord de pierre.

– Ça t'apprendra à voler, grogna-t-il entre ses dents.

Il retira la hache de sa ceinture et la leva au-dessus de sa tête, la bouche grande ouverte, ses affreuses dents bien visibles sous ses lèvres retroussées.

– NON ! hurla Merek.

Thor s'en trouva paralysé, horrifié de voir le gardien abaisser son arme en direction du poignet de son compagnon de cellule. Il comprit que, dans quelques secondes, on trancherait la main de ce pauvre garçon pour toujours, tout ça pour des larcins, parce qu'il voulait nourrir sa famille. Il ne pouvait pas laisser faire ça. Ce n'était pas juste.

Il sentit la chaleur l'envahir tout entier, comme une brûlure, s'élevant depuis ses pieds et traversant ses paumes. Le temps ralentit et il bougea plus vite que le gardien, ressentit précisément chaque seconde tandis que la hache de l'homme demeurait suspendue. Une boule d'énergie lui brûla la paume et il l'envoya en direction du gardien.

La sphère jaune quitta sa main et fendit l'air, éclairant la sombre cellule de la traînée qu'elle laissait derrière elle. Elle frappa le gardien en pleine tête. Ce dernier lâcha sa hache et fut propulsé à l'autre bout de la cellule. Thor était intervenu une fraction de seconde avant que la lame n'atteigne le poignet du garçon.

Merek se tourna vers son camarade de cellule, les yeux écarquillés.

Le gardien voulut se relever pour s'emparer de Thor. Mais celui-ci sentait le pouvoir brûler en lui et il courut, sauta et lui asséna un coup

de pied en pleine poitrine. Il entendit un craquement lorsque son coup envoya le gaillard heurter violemment le mur avant de retomber en boule par terre, inconscient cette fois.

Merek était sous le choc, et Thor sut exactement ce qu'il avait à faire. Il attrapa la hache, se précipita vers son camarade, plaça la chaîne sur la pierre et la brisa. Une étincelle vola quand elle se rompit. Merek tressaillit puis étudia la chaîne qui pendait maintenant jusqu'à ses pieds : il était libre.

Il dévisagea Thor, bouche bée.

– Je ne sais comment te remercier. Ni comment tu as fait, ni même qui tu es – ou ce que tu es – mais tu m'as sauvé la vie. Je te suis redevable à jamais.

– Tu ne me dois rien.

– C'est faux, dit Merek. Tu es mon frère à présent. Et je te le revaudrai. D'une façon ou d'une autre. Un jour.

Là-dessus, il quitta la cellule en toute hâte pour s'enfuir dans le couloir sous les cris des autres prisonniers.

Le gardien était inconscient, la porte de la cellule ouverte : Thor, lui aussi, devait agir. Les cris des prisonniers se faisaient de plus en plus forts.

Il sortit de la cellule, regarda à droite et à gauche, et décida de partir à l'opposé de Merek. Ainsi, on ne pourrait pas les attraper tous les deux en même temps.

Thor courait dans la nuit à travers le dédale de la cour du roi, ébahi par l'agitation qui y régnait. Les rues étaient bondées, une foule de gens s'agitait avec empressement. Beaucoup portaient des torches qui projetaient des ombres austères sur les visages tandis que les cloches du château sonnaient sans cesse. Une sonnerie grave qui retentissait toutes les minutes, et Thor sut ce que cela signifiait : un décès. Les carillons de la mort. Et les cloches ne pouvaient résonner que pour une seule personne dans tout le royaume en cette nuit : le roi.

Le cœur du jeune homme fit un bond. La dague qu'il avait aperçue en rêve lui revint à l'esprit. Avait-il vu juste ?

Il voulut s'en assurer. Il attrapa un passant, un garçon qui courait dans la direction opposée.

– Où vas-tu ? Quelle est la raison de toute cette agitation ?

– Ne le sais-tu pas ? lui répondit aussitôt le garçon dans tous ses états. Notre roi est mourant ! On l'a poignardé ! Tout le monde se rend à la porte du Roi dans l'espoir d'avoir des nouvelles. Si c'est vrai, c'est terrible. Tu imagines ? Une terre sans roi ?

Là-dessus, le garçon se dégagea et s'enfuit dans la nuit.

Le cœur battant dans la poitrine, Thor refusait d'admettre la réalité. Ses rêves, ses prémonitions n'étaient pas que des chimères. Il avait vu l'avenir. À deux reprises. Et cela lui faisait peur. Ses pouvoirs étaient plus puissants qu'il ne l'avait cru, et semblaient grandir de jour en jour. Où tout cela le mènerait-il ?

Il s'efforçait de décider où se rendre à présent. Il s'était évadé, mais il n'avait aucune idée d'où aller. D'ici peu la garde royale et, sans doute, la cour du roi tout entière partiraient à sa recherche. Son évasion ne le ferait paraître que plus coupable encore. Mais enfin, que MacGil ait été poignardé pendant qu'il se trouvait en prison ne l'innocenterait-il pas ? Ou cela donnerait-il l'impression qu'il n'était qu'un maillon du complot ?

Il ne pouvait pas prendre de risques. Personne au sein du royaume

n'écouterait un raisonnement rationnel, tous semblaient chercher un coupable à tout prix. Et il était le bouc émissaire idéal. Il devait trouver un refuge, le temps de laisser passer la tempête, et laver son nom. L'endroit le plus sûr serait loin d'ici. Il devait fuir, se cacher dans son village, ou plus loin encore, aussi loin que possible. Mais ce n'était pas dans son caractère de fuir. Il voulait prouver son innocence et garder sa place au sein de la Légion. Et ce qu'il voulait plus que tout, c'était voir MacGil avant qu'il ne meure, à supposer qu'il soit toujours en vie. Il avait *besoin* de le voir. Il se sentait immensément coupable de n'avoir pu éviter son assassinat. Pourquoi avait-il pu prédire la mort du roi sans parvenir à l'empêcher ? Et pourquoi l'avait-il vu se faire empoisonner quand, en réalité, on l'avait poignardé ?

Tandis qu'il s'interrogeait, il lui vint une idée : Reece. C'était la seule personne en qui il pouvait avoir confiance : il ne le dénoncerait pas aux autorités, peut-être même lui fournirait-il un lieu sûr où se cacher. Il avait le sentiment que son ami le croirait. Celui-ci savait qu'il aimait sincèrement son père et, si quelqu'un pouvait le disculper, c'était bien lui. Il devait le trouver.

Thor fonça à travers les ruelles, tournant ici et là à contre-courant tandis qu'il s'éloignait de la porte du Roi et se rapprochait du château. Il savait où se trouvait la chambre de Reece – dans l'aile est, près du rempart de la ville – et il espérait simplement qu'il y serait. Auquel cas, il pourrait peut-être attirer son attention et son ami l'aiderait à pénétrer dans le château. Il avait le mauvais pressentiment que s'il traînait dans les rues, on le reconnaîtrait bientôt. Et quand la foule le reconnaîtrait, elle le mettrait en pièces.

Tandis qu'il parcourait rue après rue, ses pieds glissant dans la boue, il atteignit enfin le rempart. Il le longea en courant, juste sous le nez des soldats vigilants qui se tenaient à quelques pas les uns des autres sur le chemin de ronde.

Tandis qu'il approchait de la fenêtre de son ami, il se pencha pour ramasser un caillou. Par chance, la seule arme qu'on n'avait pas pensé à lui ôter était sa bonne vieille fronde. Il l'extirpa de ses braies, plaça la pierre et la jeta.

Comme il ne ratait jamais sa cible, elle passa par-dessus le mur du château et pénétra dans la chambre de Reece. Thor l'entendit tomber et attendit, se baissant vivement au pied du rempart pour ne pas se faire repérer par les gardes du roi qui avaient réagi à ce bruit.

Il ne se produisit rien pendant un moment, et son cœur se serra à l'idée que son ami ne soit pas dans sa chambre. Si c'était le cas, il devrait fuir la cour ; c'était sa seule chance. Il retint son souffle, le cœur frappant fort dans sa poitrine tandis qu'il attendait.

Après un temps infini, alors qu'il était sur le point de faire demi-tour, il vit quelqu'un passer la tête par la fenêtre, les paumes en appui sur le rebord, et inspecter les environs, l'air perplexe.

Thor se leva, s'écarta du mur de quelques pas vifs et lui fit signe de la main.

Reece le vit enfin, son visage que l'on distinguait bien à la lueur des torches s'illumina et Thor fut soulagé d'y lire de la joie. C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir : Reece ne le dénoncerait pas.

Ce dernier lui fit signe d'attendre, et Thor se dépêcha de rejoindre le mur et de s'accroupir alors même qu'un garde se tournait dans sa direction.

Il n'aurait su dire combien de temps il attendit, prêt à tout moment à fuir les gardes, quand Reece apparut à une porte du château, à bout de souffle, puis le rejoignit en courant et le prit dans ses bras. Thor était si heureux. Il entendit un miaulement et découvrit Krohn roulé en boule dans la chemise de son ami.

Le léopard des neiges se jeta au cou de son maître qui l'étreignit tandis que l'animal poussait de petits cris et lui léchait le visage.

Reece sourit.

– Quand on t'a emmené, il a essayé de te suivre, et je l'ai pris avec moi pour m'assurer qu'il serait en sécurité.

Thor rit car Krohn ne cessait de le lécher.

– Tu m'as manqué à moi aussi, bonhomme, dit-il en l'embrassant à son tour. Doucement à présent, ou les gardes vont nous entendre.

Krohn se calma comme s'il avait compris.

– Comment t'es-tu évadé ? lui demanda Reece.

Thor haussa les épaules. Il ne savait que dire. Parler de ses pouvoirs qu'il ne comprenait pas le mettait toujours mal à l'aise. Il ne voulait pas que les autres le considèrent comme une espèce de monstre.

– J'ai eu de la chance, je suppose, répondit-il. J'ai vu une opportunité et je l'ai saisie.

– Je suis étonné que la foule ne t'ait pas mis en pièces.

– Il fait nuit, je ne crois pas qu'on m'ait reconnu. Pas encore, en tout

cas.

– Sais-tu que tous les soldats du royaume te cherchent ? Sais-tu qu'on a poignardé mon père ?

Thor acquiesça, l'air grave.

– Comment va-t-il ?

Le visage de son ami s'assombrit.

– Mal. Il est mourant.

Cela lui porta un coup terrible, il souffrait comme s'il s'agissait de son propre père.

– Tu sais que je n'ai rien à voir là-dedans, n'est-ce pas ? s'enquit-il.

Il n'avait que faire de ce que pensaient les gens, mais il avait besoin que son meilleur ami, le fils cadet du roi MacGil, sache qu'il était innocent.

– Bien sûr, dit Reece, sinon je ne serais pas là.

Thor sentit une vague de soulagement l'envahir.

– Mais le reste du royaume ne te fera pas confiance. L'endroit le plus sûr pour toi est le plus loin possible d'ici. Je te donnerai mon cheval le plus rapide, des provisions, et tu partiras loin. Tu dois te cacher le temps que tout cela se calme, jusqu'à ce qu'on découvre qui l'a réellement assassiné. Nul ne raisonne rationnellement en ce moment.

Thor secoua la tête.

– Je ne peux pas partir. J'aurais l'air d'autant plus coupable. J'ai besoin de faire savoir que je ne le suis pas. Je ne peux pas fuir les ennuis. Je dois prouver mon innocence.

Reece secoua la tête.

– Si tu restes ici, on te trouvera. Tu seras à nouveau jeté en prison, puis exécuté, si la foule ne te tue pas avant.

– C'est un risque que je suis prêt à courir.

Reece le dévisagea longuement, et l'expression sur son visage passa de l'inquiétude à l'admiration. Enfin, il hocha la tête.

– Tu es fier. Et stupide. Très stupide. Voilà pourquoi je t'apprécie.

Il sourit. Thor lui rendit son sourire.

– J'ai besoin de voir ton père, Reece. Je dois avoir une chance de lui expliquer que ce n'était pas moi, que je n'ai rien à voir avec tout cela. S'il décide de me condamner, qu'il en soit ainsi. Mais je veux qu'il sache. C'est tout ce qui m'importe.

Reece le dévisagea avec sérieux, jugeant son ami.

– Je peux t’amener à son chevet. Je connais un passage secret. Il conduit à sa chambre. C’est risqué, et une fois à l’intérieur, tu seras seul. Tu ne pourras pas t’échapper. Je ne pourrai plus rien pour toi. Cela pourrait causer ta perte. Es-tu sûr de vouloir prendre ce risque mortel ?

Thor acquiesça avec ferveur.

– Alors très bien, dit Reece qui lui lança une cape.

Il l’attrapa et observa son ami l’air surpris : il comprit que Reece avait deviné qu’il ne fuirait pas.

Celui-ci sourit, devinant ses pensées.

– Je savais bien que tu serais assez bête pour vouloir rester. Je n’en attendais pas moins de mon meilleur ami.

Fou d'inquiétude, Gareth faisait les cent pas dans sa chambre, passant en revue les événements de la soirée. Il n'arrivait pas à croire ce qui s'était produit au cours du festin : comment cela avait-il pu si mal tourner ? Il ne comprenait pas comment cet imbécile, cet étranger, Thor, avait pu avoir connaissance de son funeste projet et, pire encore, comment il était parvenu à intercepter la coupe. Gareth repensa au moment où il l'avait vu bondir pour la renverser, où il avait entendu la coupe percuter la pierre et où le vin s'était déversé, emportant avec lui tous ses rêves.

Il était fichu. Tout ce pour quoi il avait œuvré s'était effondré. Quand ce chien était venu laper le vin et était tombé raide mort, il avait réalisé qu'il était perdu. Il avait vu son avenir défiler sous ses yeux, s'était vu démasqué, condamné au cachot pour toujours pour avoir tenté d'assassiner son père. Ou pire encore, exécuté. Jamais il n'aurait dû rendre visite à cette sorcière, jamais il n'aurait dû mettre en œuvre son plan.

Au moins, il avait réagi vite, se levant d'un bond pour tenter sa chance et accuser Thor. À bien y repenser, il était fier de lui d'avoir été si vif. Il avait été inspiré et cela avait fonctionné. Il n'en revenait pas lui-même. On avait emmené Thor et, par la suite, le festin avait repris son cours. Bien sûr, rien n'était plus pareil après mais, au moins, les soupçons s'étaient entièrement portés sur le garçon.

Gareth priait pour qu'il continue d'en être ainsi. Cela faisait des décennies qu'on n'avait pas tenté d'assassiner un MacGil, et il craignait qu'on ne mène une enquête particulièrement approfondie. Après réflexion, il avait été idiot de vouloir l'empoisonner. Son père était invincible. Il aurait dû le savoir. Il était allé trop loin. À présent, il ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression que ce n'était qu'une question de temps avant qu'on ne le soupçonne. Il fallait au plus vite prouver la culpabilité de Thor et le faire exécuter aussitôt.

Au moins, il s'était quelque peu racheté : après avoir été témoin de l'échec de son complot, il avait décidé de renoncer à ses projets. Soulagé, il s'était rendu compte qu'au fond il ne voulait pas tuer son père, il ne voulait pas avoir son sang sur les mains. Il ne serait pas roi. Il ne le serait peut-être jamais. Mais après les événements de ce soir, cela lui convenait. Au moins, il serait libre. Il ne supporterait pas de recommencer : les secrets, la dissimulation de toute trace permettant de remonter jusqu'à lui, l'inquiétude constante d'être confondu. C'était trop pour lui.

Tandis qu'il faisait les cent pas, l'heure tournait et enfin, il réussit à s'apaiser. Alors qu'il retrouvait peu à peu ses esprits, un fracas soudain retentit et on ouvrit brusquement sa porte. Firth, les yeux écarquillés, se précipita dans sa chambre comme si on le pourchassait.

– Il est mort ! hurla-t-il. Il est mort ! Je l'ai tué. Il est mort !

Gareth n'avait aucune idée de ce dont il parlait. Était-il soûl ?

Firth marchait de long en large dans la chambre, poussant des cris, levant les mains au ciel – c'est alors que Gareth remarqua ses paumes, couvertes de sang, sa tunique jaune, tachée de rouge.

Enfin il comprit. Firth venait de tuer quelqu'un.

– *Qui* est mort ? s'enquit-il. De qui parles-tu ?

Mais Firth, surexcité, ne l'écoutait pas. Gareth courut jusqu'à lui, l'attrapa fermement par les épaules et le secoua.

– Réponds-moi !

Firth le dévisagea avec les yeux fous d'un cheval sauvage.

– Ton père ! Le roi ! Il est mort ! De ma main !

À ces mots, Gareth eut l'impression qu'on plongeait un couteau dans son cœur.

Il regarda fixement son amant, médusé. Il relâcha son étreinte et recula, comprenant soudain que Firth disait la vérité. Il n'en croyait pas ses oreilles. Firth ? Le garçon d'écurie ? Le plus velléitaire de ses amis ? Firth avait tué son père ?

– Mais... Comment est-ce possible ? souffla-t-il. Quand ?

– Dans sa chambre. À l'instant. Je l'ai poignardé.

Gareth remarqua alors que sa porte était ouverte. Il courut pour la fermer en s'assurant qu'aucun garde n'avait vu son amant entrer chez lui. Par chance, le couloir était désert. Il tira le lourd verrou.

Firth était toujours aussi agité : Gareth avait besoin qu'il se calme

pour y voir plus clair.

Il lui asséna une gifle assez forte pour qu'il retrouve ses esprits. Enfin le garçon d'écurie lui accorda son attention.

– Raconte-moi tout, ordonna Gareth froidement. Raconte-moi avec précision ce qui s'est passé. Pourquoi as-tu fait cela ?

– Comment ça, *pourquoi* ? s'enquit Firth, déconcerté. Tu voulais l'assassiner. Ton poison n'a pas fonctionné. Je me suis dit que je pourrais t'aider. Je pensais que c'était ce que tu souhaitais.

Gareth remua la tête, désespéré. Il attrapa Firth par la chemise et le secoua encore et encore.

– Pourquoi as-tu fait cela !? hurla-t-il.

Son monde s'effondrait. Sous le choc, il réalisait qu'il était plein de remords. Quelques heures plus tôt, il voulait plus que tout voir son père empoisonné. À présent, l'idée qu'il ait été tué lui était insupportable. Ce n'était pas ce qu'il voulait, surtout pas de cette façon. Pas de la main de Firth. Et pas à l'arme blanche.

– Je ne comprends pas, geignit Firth. Il y a quelques heures tu as toi-même essayé de l'assassiner. Ton complot avec la coupe. J'ai cru que tu m'en serais reconnaissant !

À son propre étonnement, Gareth vit sa main se lever et gifler encore Firth.

– Je ne t'ai pas demandé de le faire ! cracha-t-il. Je ne t'ai *jamais* demandé de faire cela. Pourquoi l'as-tu tué ? Regarde-toi. Tu es couvert de sang. Maintenant nous sommes tous les deux finis. Ce n'est qu'une question de temps avant que les gardes ne nous arrêtent.

– Il n'y a pas eu de témoin. Je me suis faufilé pendant la relève de la garde. Personne ne m'a vu.

– Et où est l'arme ?

– Je ne l'ai pas laissée derrière moi, dit Firth fièrement. Je ne suis pas idiot. Je m'en suis débarrassé.

– Et de quelle arme t'es-tu servi ?

La tête lui tournait. Il passait des remords à l'inquiétude. Il envisageait tous les risques : la moindre trace que cet empoté avait pu laisser dans son sillage, le moindre détail qui pourrait les trahir.

– Je me suis servi d'une arme qui ne permettra pas de remonter jusqu'à nous, annonça Firth. C'était une dague banale, sans signe distinctif. Je l'ai trouvée dans les écuries. Il y en avait quatre autres identiques. On ne pourra pas remonter jusqu'à nous, répéta-t-il.

Gareth sentit son cœur se serrer.

– S’agissait-il d’un petit couteau avec un manche rouge et une lame recourbée ? Suspendu au mur à côté de la stalle de mon cheval ?

Firth acquiesça, l’air circonspect. Gareth lui lança un regard noir.

– Imbécile. Bien sûr que cette arme permettra de remonter jusqu’à nous !

– Mais elle n’a aucun signe distinctif ! protesta Firth, apeuré, la voix tremblante.

– Il n’y a rien sur la lame, mais il y a en a un sur le manche, hurla Gareth. En dessous ! Tu n’as pas vérifié correctement. Imbécile. (Gareth fit un pas vers lui, de nouveau furieux.) L’insigne de mon cheval est gravé dessous. Quiconque connaît la famille royale saura remonter jusqu’à moi.

Il dévisagea Firth, qui ne savait plus que répondre. Il aurait voulu le tuer.

– Qu’en as-tu fait ? lui demanda-t-il avec empressement. Dis-moi que tu l’as rapportée, dis-moi que tu l’as sur toi. Je t’en prie.

Firth déglutit.

– Nul ne la trouvera jamais. Je m’en suis débarrassé soigneusement.

Gareth grimaça.

– Où ?

– Je l’ai jetée dans le conduit d’évacuation des eaux usées, pour qu’elle tombe dans le pot de chambre du château. On le déverse toutes les heures dans la rivière. Ne vous inquiétez pas, mon seigneur. Elle repose au fond de l’eau à présent.

Les cloches du château sonnèrent soudain, et Gareth courut jusqu’à la fenêtre ouverte, la panique envahissant son cœur. Dehors l’agitation et le chaos régnaient, la foule entourait le château. Ces cloches ne pouvaient signifier qu’une chose : que Firth disait vrai. Qu’il avait bien tué son père.

Un froid glacial l’envahit. Comment avait-il mis en marche une machination si maléfique ? Et Firth, ce pauvre bougre, l’avait exécutée.

Soudain, on frappa à la porte et elle s’ouvrit brusquement sur plusieurs membres de la garde royale. Un instant, Gareth fut convaincu qu’ils venaient l’appréhender.

Mais à sa grande surprise, ils se mirent au garde-à-vous.

– Mon seigneur, votre père a été poignardé. Nous avons un assassin en fuite. Assurez-vous de rester en sécurité dans votre chambre. Le roi est gravement blessé.

Les poils se hérissèrent sur la nuque de Gareth à ce dernier mot.

– Blessé ? répéta-t-il, le mot manquant de rester coincé dans sa gorge. Alors il est toujours en vie ?

– Oui, mon seigneur. Et que Dieu lui vienne en aide : il survivra et nous dira qui a commis cet acte odieux.

Avec un rapide salut, les gardes s'empressèrent de quitter la pièce, claquant la porte derrière eux.

La rage submergea Gareth et il attrapa Firth par les épaules pour le plaquer contre le mur.

– Qu'as-tu fait ? hurla-t-il. Maintenant, nous sommes tous les deux perdus !

– Mais... Mais..., bégaya Firth. J'étais convaincu qu'il était mort !

– Tu es convaincu de bien des choses, et rien de ce que tu crois n'est vrai !

Une pensée traversa l'esprit de Gareth.

– Cette dague, dit-il. Nous devons la récupérer avant qu'il ne soit trop tard.

– Mais je l'ai jetée, mon seigneur ! Elle a été emportée par la rivière !

– Tu l'as jetée dans un pot de chambre. Cela ne certifie pas qu'elle se trouve déjà au fond de la rivière.

– C'est très probable !

Gareth ne supportait plus que cet idiot lui rabâche sans cesse les mêmes inepties. Il sortit de la chambre au pas de course, son amant sur les talons.

– Je viens avec toi. Je vais te montrer précisément où je l'ai jetée.

Gareth s'arrêta dans le couloir et l'observa. Il était couvert de sang, et Gareth était effaré que les gardes ne l'aient pas remarqué. Ils avaient eu de la chance. Firth était plus que jamais un fardeau.

– Je ne te le dirai pas deux fois, grogna-t-il. Retourne dans ma chambre sur-le-champ, change de vêtements et brûle ceux-ci. Débarrasse-toi de toute trace de sang. Puis disparais de ce château. Ne viens pas me voir cette nuit. Est-ce bien compris ?

Il le repoussa et partit en courant le long du couloir, puis dévala les escaliers de pierre en colimaçon, étage après étage, en direction des quartiers des domestiques.

Il fit enfin irruption au sous-sol, où plusieurs serviteurs levèrent la tête. Ils étaient en train de récurer d'énormes marmites et faisaient bouillir de l'eau. Des feux ardents ronflaient dans les fours en brique, et les pauvres bougres vêtus de tabliers souillés étaient en nage.

Un énorme chaudron dans lequel tombaient régulièrement des eaux usées depuis un conduit d'évacuation attira l'attention de Gareth.

– Quand a-t-on vidé le pot pour la dernière fois ? s'enquit-il d'une voix tendue.

– On l'a emporté à la rivière il y a quelques minutes à peine, mon seigneur.

Il sortit de la pièce, parcourant les couloirs du château à toute vitesse pour remonter l'escalier en colimaçon, se précipitant dehors dans l'air frais de la nuit.

Il traversa un pré en direction de la rivière, à bout de souffle.

Quand il en fut proche, il se cacha derrière un gros arbre près de la rive. Deux domestiques soulevaient un énorme récipient de fer et le vidaient dans la rivière au puissant courant.

Il les observa jusqu'à ce qu'il soit complètement vidé de son contenu, que les domestiques fassent demi-tour et reprennent la route du château.

Il était enfin satisfait. Personne n'avait remarqué la dague. Où qu'elle soit, elle était maintenant emportée par le courant de la rivière pour un long voyage qui lui promettait l'anonymat. Si son père devait mourir cette nuit, il n'y aurait aucune preuve qui pourrait mener à son meurtrier.

Mais en était-il bien sûr ?

Krohn sur les talons, Thor suivait Reece tandis qu'ils serpentaient parmi les couloirs secrets qui menaient à la chambre du roi. Son ami les avait conduits jusqu'à une porte dissimulée dans l'un des murs de pierre et, une torche à la main, les guidait à présent dans cet espace exigü, progressant dans les entrailles du château à travers un dédale sinueux qui donnait le vertige. Thor, néanmoins, s'émerveillait de la complexité de ce passage secret.

– Il a été rajouté au château il y a des centaines d'années, expliqua Reece dans un murmure à mesure qu'ils progressaient à travers les escaliers. Sa construction a été ordonnée par l'arrière-grand-père de mon père, le troisième roi MacGil. Il l'a fait bâtir après un siège : c'est une issue dérobée. Ironie du sort, nous n'avons plus jamais été assiégés depuis, et ces couloirs n'ont pas servi depuis des siècles. On les avait condamnés à l'aide de planches, et je les ai découverts, enfant. J'aime les emprunter de temps en temps pour me balader dans le château sans que personne ne sache où je suis. Plus jeunes, Gwen, Godfrey et moi y jouions à cache-cache. Kendrick était trop vieux, et Gareth n'aimait pas jouer avec nous. Pas de torche, c'était la règle. Le noir absolu. On trouvait ça terrifiant à l'époque.

Thor s'efforçait de suivre son ami tandis que celui-ci évoluait dans ce labyrinthe avec une aisance impressionnante : il était évident qu'il le connaissait comme sa poche.

– Comment arrives-tu à te rappeler tous ces détours ? s'enquit-il, admiratif.

– On se sent seul quand on grandit dans un château comme celui-ci, poursuivit Reece, surtout quand tout le monde est plus âgé que soi, qu'on est trop jeune pour s'enrôler dans la Légion et qu'il n'y a rien d'autre à faire. Je m'étais fixé pour mission de découvrir les moindres recoins de ce château.

Ils tournèrent à nouveau, descendirent trois marches de pierre, franchirent une fine ouverture dans le mur avant d'emprunter un

autre escalier. Enfin, ils arrivèrent à une épaisse porte en chêne couverte de poussière. Reece y colla son oreille.

– Où mène cette porte ? s'enquit Thor.

– Chuuuuuuuut, répondit son ami.

Thor se tut et imita Reece. Krohn se tenait derrière lui, la tête levée vers son maître.

– C'est la porte secrète qui mène à la chambre de mon père, murmura le garçon. Je veux entendre qui parle avec lui.

Thor écouta les voix étouffées derrière la porte, le cœur battant.

– J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de monde, dit Reece.

Il lança un regard lourd de sens à son ami.

– Tu vas pénétrer dans une cage aux lions. Les généraux de mon père seront là, ses conseillers, sa famille – tout le monde. Et je suis sûr que tous se jetteront sur toi, son supposé assassin. Cela revient à avancer dans une foule décidée à te lyncher. Si mon père pense toujours que c'est toi qui as tenté de le tuer, tu es fichu. Es-tu certain de vouloir y aller ?

Thor déglutit difficilement. C'était maintenant ou jamais. C'était un moment décisif de sa vie. Il serait plus facile de faire demi-tour et de s'enfuir. Il pourrait vivre en sécurité quelque part, loin de la cour du roi. Ou il pourrait franchir cette porte et passer le restant de ses jours au cachot avec de vulgaires prisonniers – ou même être exécuté.

Il inspira profondément. Il devait affronter ses détracteurs. Il ne pouvait pas faire machine arrière.

Il acquiesça. Il avait peur d'ouvrir la bouche, peur de changer d'avis s'il le faisait.

Reece lui rendit son signe de tête, l'air approbateur, puis saisit la poignée de fer et poussa la porte de l'épaule.

Thor plissa les yeux face à la vive lueur d'une torche quand la porte s'ouvrit. Il se retrouva au beau milieu de la chambre du roi, Krohn et Reece à ses côtés.

Au moins une vingtaine de personnes entouraient le souverain allongé sur son lit ; certains se tenaient debout, d'autres étaient à genoux. Il reconnut les conseillers et les généraux du roi, ainsi qu'Argon, la reine, Kendrick, Godfrey – et même Gwendolyn. C'était une veillée mortuaire, et Thor s'immisçait dans la vie privée de la

famille.

L'atmosphère était lugubre, empreinte de gravité. MacGil était allongé, le dos relevé par des oreillers, et le jeune homme fut soulagé de voir qu'il était toujours en vie – du moins pour le moment.

Tous les visages se tournèrent d'un coup, surpris par leur entrée. En effet, ce devait être particulièrement déconcertant de les voir soudain apparaître au beau milieu de la pièce par une porte dérobée.

– C'est lui ! cria quelqu'un dans la foule, se levant et désignant haineusement Thor du doigt. C'est lui qui a essayé d'empoisonner le roi !

Les gardes aux quatre coins de la chambre fondirent sur lui. Le jeune homme eut un instant d'hésitation. Il aurait voulu faire demi-tour et fuir mais il savait qu'il devait faire face à ces gens en colère, qu'il devait se réconcilier avec le roi. Il se prépara donc au pire, tandis que plusieurs gardes se précipitaient sur lui. Krohn, à ses côtés, grogna en montrant les dents pour dissuader ses attaquants.

Thor sentit soudain la chaleur monter en lui ; il leva une main, involontairement, et présenta sa paume pour diriger son énergie vers eux.

Tous s'arrêtèrent net, comme figés. Le pouvoir qui gonflait en lui, quel qu'il soit, les tenait à distance.

– Comment oses-tu venir ici et te servir de ta sorcellerie, petit ! cria Brom en dégainant son épée. Essayer d'assassiner notre roi ne t'a pas suffi ?

Il avança, l'épée à la main. Une sensation plus forte que Thor n'en avait jamais ressenti le submergea. Les yeux fermés, il se concentra de toutes ses forces. Il perçut l'énergie de l'épée de Brom, sa forme, son métal, et, il ne savait comment, fit corps avec elle et lui intima en silence de s'arrêter.

Brom s'immobilisa, les yeux écarquillés.

– Argon ! cria Brom au druide. Mettez tout de suite un terme à cette sorcellerie ! Arrêtez ce garçon !

Argon se dégagea de la foule et baissa lentement sa capuche. Il dévisagea Thor de ses yeux intenses, brûlants.

– Je ne vois aucune raison à cela, rétorqua-t-il. Il ne veut de mal à personne.

– Vous êtes fou ? Il a manqué de tuer notre roi !

– C'est ce que vous supposez. Ce n'est pas ce que je vois.

– Laissez-le tranquille, dit une voix grave.

Tout le monde se tourna vers MacGil qui se redressait. Celui-ci, malgré son extrême faiblesse, contempla Thor.

– Je veux voir le garçon. Ce n'est pas lui qui m'a poignardé. J'ai vu le visage de mon assaillant, et ce n'était pas lui. Il est innocent.

Doucement, les autres baissèrent leur arme, et Thor se détendit, les libérant de son emprise mentale. Les gardes reculèrent, dévisageant Thor avec méfiance comme s'il venait d'une autre planète, et rangèrent leurs épées dans leurs fourreaux.

– Je veux le voir, dit MacGil. Seul. Vous tous. Laissez-nous.

– Mon roi, objecta Brom, pensez-vous réellement être en sécurité ? Seul avec ce garçon ?

– Je vous interdis de le toucher, ordonna MacGil. À présent laissez-nous. Tous. Ma famille aussi.

Un lourd silence se fit dans la salle où chacun dévisageait son voisin, ne sachant que faire. Thor, cloué sur place, comprenait à peine ce qui se passait.

Une par une, les personnes présentes quittèrent la chambre, y compris la famille du roi, et Krohn sortit avec Reece. La pièce qui quelques instants plus tôt grouillait de monde était soudain vide.

La porte se referma. Il ne restait que le roi et lui, seuls dans le silence. Le jeune homme avait peine à y croire. Voir MacGil allongé là, si pâle et souffrant, lui faisait plus de mal qu'il n'aurait pu le dire. C'était un peu comme si une partie de lui mourait elle aussi sur ce lit. Il aurait tant voulu que le roi soit sain et sauf.

– Viens ici mon garçon, dit MacGil dans un murmure, la voix enrouée.

Thor inclina la tête et se dépêcha de rejoindre le chevet du roi, s'agenouillant devant lui. Ce dernier lui tendit une main molle : Thor la saisit et l'embrassa.

Le jeune homme leva les yeux et vit MacGil lui adresser un faible sourire. Il sentit un torrent de chaudes larmes couler le long de ses joues.

– Mon seigneur, commença-t-il précipitamment, incapable de se contenir plus longtemps, je vous prie de me croire. Je ne vous ai pas empoisonné. Un rêve m'a dévoilé ce complot. Grâce à un pouvoir que

je ne comprends pas. Je voulais seulement vous mettre en garde. Je vous en prie, croyez-moi...

MacGil leva une main, et Thor se tut.

– J'avais tort à ton propos, dit-il. Il a fallu qu'un autre homme me poignarde pour que je comprenne que tu n'étais pas coupable. Tu essayais simplement de me sauver la vie. Pardonne-moi. Tu m'as été loyal. Tu es peut-être le seul membre de la cour à l'avoir été.

– J'aurais préféré me tromper. J'aurais préféré que vous soyez en sécurité. Que mes rêves ne soient que des chimères ; que l'on ne vous ait pas assassiné. Peut-être avais-je tort. Peut-être survivrez-vous.

MacGil secoua la tête.

– Mon heure est venue.

Thor déglutit ; il savait hélas au fond de lui que le roi ne se trompait pas.

– Avez-vous vu qui a commis cette atrocité, mon seigneur ?

Cette question le taraudait depuis son rêve prémonitoire. Qui pouvait bien vouloir la mort du roi ? Et pour quel motif ?

MacGil leva la tête vers le plafond avec effort, ses paupières clignaient.

– J'ai aperçu son visage. C'est un visage que je connais bien. Mais pour une raison qui m'échappe, je n'arrive pas à me souvenir de qui il s'agit.

Il regarda Thor.

– Cela n'a plus d'importance à présent. Mon heure est venue. Que cela soit par sa main ou par celle d'un autre, le résultat est le même. Ce qui importe désormais, dit-il en tendant la main pour saisir le poignet de Thor avec une force surprenante, c'est ce qui se passera après ma mort. Notre royaume sera un royaume sans roi.

MacGil dévisagea le jeune homme avec intensité. Celui-ci ne comprenait pas son intention, ni ce qu'il lui demandait, s'il lui demandait bien quelque chose. Il aurait voulu l'interroger mais voyait à quel point MacGil peinait à reprendre son souffle. Il résolut de garder le silence.

– Argon avait raison à ton sujet, dit-il, relâchant doucement son étreinte. Ta destinée est bien plus grande que la mienne.

Une décharge électrique parcourut le jeune homme à ces mots. Sa destinée ? Plus grande que celle du roi ? L'idée même que le roi ait pris la peine de parler de lui avec Argon lui paraissait impensable. Une

destinée plus grande que la sienne... Que pouvait-il bien vouloir dire par là ? Le roi MacGil délirait-il dans ses derniers instants ?

– Je t’ai choisi... Je t’ai accueilli dans ma famille pour une raison. La connais-tu ?

Thor secoua la tête, impatient d’entendre la réponse.

– Ne sais-tu pas pourquoi je te voulais ici, toi et toi seul, dans mes derniers instants ?

Le jeune homme réfléchit, mais il n’en avait aucune idée.

– Je suis navré, sire, dit-il. Je ne le sais pas.

MacGil sourit faiblement tandis que ses yeux commençaient à se fermer.

– Il existe un grand territoire, loin d’ici. Par-delà les Terres Délaissées. Par-delà la terre des Dragons. C’est la terre des Druides. C’est de là que venait ta mère. Tu dois t’y rendre pour trouver les réponses à tes questions.

Le roi écarquilla les yeux et l’intensité de son regard déstabilisa Thor.

– Notre royaume en dépend, ajouta-t-il. Tu n’es pas comme les autres. Tu es unique. Tant que tu ne comprendras pas qui tu es, notre royaume ne connaîtra pas la paix.

MacGil ferma les yeux et sa respiration se fit superficielle, chaque souffle se transformant en râle. Son étreinte sur le poignet de Thor faiblit doucement, et le jeune homme sentit les larmes lui monter aux yeux. La tête lui tournait suite à toutes ces révélations alors qu’il s’efforçait de leur trouver un sens. Il avait du mal à se concentrer. Avait-il bien entendu ?

MacGil murmura quelque chose, mais sa voix était si faible que Thor distingua à peine les mots. Il se pencha plus près, portant son oreille aux lèvres du roi.

Celui-ci leva la tête une dernière fois et, dans un ultime effort, lui souffla :

– Venge-moi.

Puis, soudain, il se raidit. Il demeura immobile quelques instants avant que sa tête ne roule sur le côté, les yeux grands ouverts, figés.

Mort.

– NON ! gémit Thor.

Son gémissement devait avoir été suffisamment fort pour alerter les

gardes car, l'instant d'après, il entendit la porte s'ouvrir à toute volée derrière lui, le brouhaha de dizaines de personnes se précipitant dans la chambre. Dans un coin de son esprit, il comprit que l'on s'affairait autour de lui. Il entendit vaguement les cloches du château retentir, encore et encore. Les cloches sonnaient au même rythme que le sang cognait dans ses tempes. Mais sa vue se troubla, puis la pièce se mit à tournoyer. Thor s'évanouit, s'effondrant d'un bloc sur le sol de pierre.

Une rafale de vent cingla le visage de Gareth qui, refoulant des larmes, leva la tête vers la pâle lueur du premier soleil. Le jour se levait à peine. Pourtant, en ce coin reculé, au bord des falaises Kolviennes, des centaines de membres de la famille royale, des amis et sujets proches du roi étaient déjà rassemblés pour participer à ses funérailles. Juste derrière eux, retenue par une armée de soldats, affluait la foule des milliers de gens venus y assister de loin. La peine sur les visages était sincère. Son père était aimé, c'était certain.

Gareth se trouvait avec le reste de sa famille proche, formant un demi-cercle autour du corps de son père étendu sur des planches suspendues au-dessus d'une fosse, maintenu par des cordes, attendant qu'on le descende. Argon se tenait devant la foule, vêtu de la robe du rouge profond qu'il réservait aux funérailles, la capuche relevée, le visage impénétrable tandis qu'il baissait les yeux vers le corps du roi. Gareth le scrutait avec intensité, essayant de déchiffrer son expression. Savait-il qu'il avait assassiné son père ? Et si oui, allait-il le révéler ? Ou laisserait-il le destin s'accomplir ?

Malheureusement pour lui, Thor avait été lavé de tout soupçon ; il ne pouvait pas avoir poignardé le roi pendant qu'il se trouvait au cachot. Sans parler du roi lui-même qui l'avait innocenté devant tout le monde. Cela ne faisait qu'aggraver la situation de Gareth. Un conseil avait été mis en place pour enquêter sur le meurtre dans les moindres détails. Le cœur du prince battait dans sa poitrine tandis qu'il se tenait parmi la foule, observant le corps qu'on allait mettre en terre ; il aurait voulu l'y accompagner.

Quand il passa les visages en revue, nul ne le regardait, lui. Ses frères étaient présents : Reece, Godfrey et Kendrick ; sa sœur, Gwendolyn ; et sa mère, accablée par la douleur, comme foudroyée. En effet, depuis la mort de son mari, elle était à peine capable de s'exprimer. Il avait entendu dire que, quand elle avait appris la nouvelle, quelque chose s'était produit en elle, une sorte de paralysie.

La moitié de son visage s'était figée ; quand elle ouvrait la bouche, les mots sortaient trop lentement.

Gareth examina les membres du conseil du roi derrière elle : son général en chef, Brom, et celui à la tête de la Légion, Kolk, se tenaient devant, et derrière eux, les innombrables conseillers de son père. Tous affichaient leur peine, mais Gareth savait bien qu'ils n'étaient pas sincères. Tous ces gens, tous les membres du conseil, les conseillers et les généraux, ainsi que tous les nobles et les seigneurs derrière eux, n'étaient guère affectés. Il lisait l'ambition sur leurs visages. La soif de pouvoir. Tandis que chacun gardait les yeux rivés sur le corps du roi, il sentait que tous se demandaient qui serait le prochain à s'emparer du trône.

C'était exactement la question qu'il se posait. Qu'allait-il se passer après cet assassinat ? Si tout s'était déroulé sans accroc, que l'on avait accusé quelqu'un d'autre, son plan aurait parfaitement fonctionné : le trône lui revenait. Après tout, il était l'aîné, le fils légitime. Son père avait choisi Gwendolyn pour lui succéder, mais les seuls présents à cette réunion étaient ses frères et sa sœur, et le souhait de son père n'avait pas été ratifié. Il connaissait le conseil et savait à quel point il prenait la loi au sérieux. Sans ratification, sa sœur ne pourrait pas régner.

Ce qui, une fois de plus, le mettait en haut de la liste. Si les choses suivaient leur cours selon les procédures établies – et Gareth était déterminé à s'assurer que ce soit le cas – alors le trône lui reviendrait. C'était la loi.

Ses frères et sa sœur le lui disputerait, il n'avait aucun doute là-dessus. Ils mentionneraient la réunion avec leur père et insisteraient probablement pour que Gwendolyn gouverne. Kendrick ne tenterait pas de s'approprier le pouvoir : il avait le cœur trop pur. Godfrey était apathique, Reece trop jeune. Gwendolyn était la seule véritable menace. Mais Gareth était optimiste : le conseil n'était pas prêt à ce qu'une femme – et encore moins une adolescente – gouverne l'Anneau. Et sans ratification royale, il avait l'excuse parfaite.

Toutefois, il ne sous-estimait pas le danger représenté par Kendrick, qui était apprécié du peuple et des soldats tandis que lui, Gareth, était haï de tous. De là à ce que Kendrick monte sur le trône... Plus vite Gareth s'emparerait du pouvoir, plus vite il pourrait en évincer Kendrick.

Gareth sentit qu'on tirait sur sa main et baissa les yeux vers la corde à nœuds qui lui brûlait la paume. Il se rendit compte qu'on avait commencé à descendre le corps de son père. Il regarda autour de lui : chacun de ses frères tenait une corde comme la sienne et avait lâché du lest. Le côté de Gareth penchait car il était en retard sur les autres. Il tendit le bras et saisit la corde de l'autre main jusqu'à ce que les planches soient à nouveau à l'horizontale. Quelle ironie : même dans la mort, il ne pouvait satisfaire son père.

Des cloches sonnèrent au loin, au château, et Argon s'avança et leva une main.

– *Itso ominus domi ko resepia...*

La langue oubliée de l'Anneau, la langue royale que ses ancêtres avaient parlée pendant des milliers d'années. Les professeurs particuliers de Gareth la lui avaient inculquée dans son enfance, et il en aurait besoin lors de la cérémonie d'investiture.

Argon s'arrêta soudain et le regarda fixement. Un frisson parcourut l'échine du jeune homme tandis que les yeux translucides du druide semblaient le transpercer. Gareth rougit et se demanda si le royaume entier observait la scène et si quelqu'un savait ce que cela signifiait. Par ce regard, il sentit qu'Argon savait qu'il était impliqué dans le meurtre de son père. Et pourtant, le druide était mystérieux et refusait toujours d'intervenir dans les circonvolutions tortueuses du destin des hommes. Garderait-il le silence ?

– Le roi MacGil était un roi bon, un roi juste, dit le druide d'une voix surnaturelle. Il faisait honneur à ses ancêtres, et procurait richesses et paix sans précédent à son royaume. Sa vie lui a été enlevée prématurément, comme Dieu l'avait décidé. Mais il nous laisse un grand et riche héritage. C'est à nous, à présent, d'en être dignes.

Argon marqua une pause.

– Le royaume de l'Anneau est entouré de sérieuses menaces. Par-delà le Canyon, que seul notre bouclier protège, se trouve une nation de sauvages et de créatures prêtes à nous réduire en miettes. À l'intérieur de l'Anneau, de l'autre côté des Montagnes, un autre clan nous veut du mal. Nous bénéficions d'une paix et d'une prospérité sans égales ; mais notre sécurité ne tient qu'à un fil.

– Pourquoi les dieux nous reprennent-ils quelqu'un dans la fleur de l'âge, un roi bon, juste et sage ? Pourquoi était-il destiné à être

assassiné de la sorte ? Nous ne sommes que des marionnettes dans les mains du destin. Même au faîte du pouvoir, on peut finir sous terre. La question que nous devons nous poser n'est pas : que désirons-nous ? mais : qui désirons-nous être ?

Les paumes de Gareth le brûlèrent tandis qu'ils abaissaient le corps jusqu'au fond ; il toucha enfin terre dans un bruit sourd.

– NON ! hurla Gwendolyn.

Elle courut jusqu'au bord de la fosse comme pour se jeter dedans ; Reece se précipita pour la retenir. Kendrick lui vint en aide.

Mais Gareth ne ressentait aucune compassion pour elle ; il se sentait surtout menacé. Si elle voulait se retrouver sous terre, il pouvait arranger ça.

Oh oui, il pouvait arranger ça.

Thor ne se tenait qu'à quelques pas du corps du roi MacGil quand on le mit en terre. Le roi avait choisi un cadre spectaculaire pour sa dernière demeure, la falaise était si haute qu'elle semblait toucher les nuages. Ceux-ci se teintaient d'orange, de vert, de jaune et de rose tandis que le premier soleil s'élevait dans le ciel. Mais une brume tenace régnait, refusant de se dissiper, comme si le royaume lui-même pleurait son roi. Krohn, à côté de lui, gémit.

Thor entendit un cri strident et leva les yeux vers Estopheles qui décrivait des cercles haut dans le ciel, contemplant la scène. Thor était toujours sidéré par tout ce qui s'était produit ces derniers jours, et plus encore de se trouver ici à présent, au milieu de la famille royale, à regarder cet homme qu'il avait si vite appris à aimer être enterré. Cela lui paraissait impossible. Il le connaissait à peine, c'était le premier homme à s'être comporté comme un vrai père à son égard et, maintenant, on le lui enlevait. Et surtout, il n'arrêtait pas de songer aux derniers mots du roi.

Tu n'es pas comme les autres. Tu es unique. Tant que tu ne comprendras pas qui tu es, notre royaume ne connaîtra pas la paix.

Qu'avait-il voulu dire par là ? Qui était-il exactement ? En quoi était-il unique ? Comment le roi le savait-il ? En quoi son destin et celui du royaume étaient-ils liés ? Le roi n'avait-il pas été pris de délire aux portes de la mort ?

Il existe un grand territoire, loin d'ici. Par-delà les Terres Délaissées. Par-delà la terre des Dragons. C'est la terre des Druides. C'est de là que venait

ta mère. Tu dois t'y rendre pour trouver les réponses à tes questions.

Comment MacGil avait-il appris pour sa mère ? Comment avait-il su où elle vivait ? Et quel genre de réponses pourrait-elle lui donner ? Thor avait toujours supposé qu'elle était morte : l'idée qu'elle puisse être en vie le galvanisait. Plus que jamais, il était déterminé à partir à sa recherche. Et enfin obtenir les réponses, découvrir qui il était et ce qui le rendait unique.

Une cloche sonnait et on commençait à recouvrir le corps de MacGil. Thor, lui, s'interrogeait sur les cruels tours du destin ; pourquoi lui avait-on permis de voir l'avenir, de voir ce grand homme se faire assassiner, alors même qu'il avait été impuissant à empêcher son meurtre ? D'une certaine façon, il aurait préféré n'avoir jamais su ce qui allait se produire. Il regrettait de n'avoir pas été comme tous les autres, un innocent spectateur qui se réveille un jour et apprend que le roi est mort. À présent, il avait l'impression d'avoir pris part au meurtre.

Qu'allait devenir le royaume sans son roi ? Qui régnerait ? Serait-ce, comme tout le monde le supposait, Gareth ? Thor n'imaginait pas pire situation.

Il nota les visages sévères des nobles et des seigneurs de l'Anneau tout entier rassemblés ici ; il les savait puissants, au dire de Reece, dans un royaume agité. Lequel était l'assassin du roi ? Tous faisaient de bons suspects. Ils se disputeraient le pouvoir. Le royaume volerait-il en éclats ? Leurs forces se retourneraient-elles les unes contre les autres ? Qu'adviendrait-il de lui ? De la Légion ? Serait-elle dissoute ? L'armée aussi ? Les Gris se révolteraient-ils si l'on nommait Gareth roi ?

Et après tout ce qui s'était produit, le forcerait-on à retourner dans son village ? Il espérait que non. Il aimait sa vie ici ; il voulait rester, garder sa place dans la Légion. Il voulait que tout redevienne comme avant, que rien ne change. Le royaume, quelques jours auparavant, paraissait si solide, si éternel ; on aurait pensé que MacGil régnerait pour toujours. Si quelque chose d'aussi sûr, d'aussi stable, pouvait s'effondrer aussi vite, quel espoir leur restait-il ? Plus rien ne paraissait permanent à ses yeux à présent.

Son cœur se brisa à la vue de Gwendolyn qui tentait de rejoindre son père dans la tombe. Alors que Reece la retenait, des gardes remplissaient la fosse à la pelle, et Argon poursuivait ses chants

cérémoniels. Un nuage passa dans le ciel, cachant le premier soleil un moment, et Thor sentit un vent froid le fouetter en cette chaude journée d'été. Il entendit un gémissement et baissa les yeux vers Krohn à ses pieds qui le regardait.

Le jeune homme ignorait ce qu'il adviendrait, mais il était sûr d'une chose : il devait parler à Gwen. Il devait lui dire à quel point il était peiné, bouleversé, lui aussi, par la mort de son père, lui dire qu'elle n'était pas seule. Même si elle décidait de ne plus jamais le revoir, il devait lui faire savoir qu'on l'avait accusé à tort, qu'il n'avait rien fait dans cette maison close. Il voulait une chance, juste une chance, de rétablir la vérité, avant qu'elle ne le rejette pour toujours.

Alors qu'on finissait d'ensevelir le roi et que les cloches sonnaient encore et encore, la foule se réorganisa : des rangées de gens s'étendaient à perte de vue sur la falaise, chaque personne une rose noire à la main attendant pour passer devant le monticule de terre fraîchement retournée qui marquait le tombeau du roi. Thor s'avança, s'agenouilla et déposa sa rose parmi les autres.

Alors que la foule commençait à se disperser dans toutes les directions, il remarqua Gwendolyn qui se dégageait de l'étreinte de son frère et partait en courant, loin de la tombe.

– Gwen ! appela Reece.

Mais elle semblait inconsolable. Elle traversa l'épaisse foule et courut le long d'un sentier au bord de la falaise. Thor ne supportait pas de la voir ainsi ; il devait essayer de lui parler.

Il fendit l'assistance lui aussi, Krohn sur les talons, se frayant un chemin tant bien que mal, s'efforçant de la rattraper.

– Gwendolyn ! cria-t-il.

Krohn bondissant à ses côtés, Thor courut derrière elle de plus en plus vite, jusqu'à ce que ses poumons le brûlent et qu'il parvienne enfin à sa hauteur.

Il la saisit par le bras.

Elle se retourna, les yeux rouges inondés de larmes, ses longs cheveux lui collant aux joues, et repoussa vivement sa main.

– Laisse-moi tranquille ! hurla-t-elle. Je ne veux plus te voir ! Plus jamais !

– Gwendolyn, la supplia Thor. Je n'ai pas tué ton père. Je n'ai rien à voir avec sa mort. Il l'a dit lui-même. Ne le comprends-tu pas ?

J'essayais de le sauver, pas de lui faire du mal.

Il la tenait par le poignet et ne la lâcha pas. Il ne pouvait pas la laisser partir, pas cette fois. Elle tenta de se dégager, mais n'essaya plus de s'enfuir, toute à son chagrin.

– Je sais que tu ne l'as pas tué. Mais ça ne fait pas de toi quelqu'un de fréquentable. Comment oses-tu venir me parler après m'avoir humiliée devant tout le monde ? Surtout aujourd'hui.

– Mais tu ne comprends pas. Il ne s'est rien passé dans cette maison close. Ce ne sont que des mensonges. Rien de tout cela n'est vrai. Quelqu'un essaie de me calomnier.

Elle plissa les yeux.

– Alors tu n'y es pas allé ?

Thor hésita, ne sachant que répondre.

– J'y suis allé. Avec tous les autres.

– Et tu ne t'es pas rendu dans une chambre avec une femme ?

Thor baissa les yeux, gêné, ne sachant que répondre.

– Je suppose que si, mais...

– Il n'y a pas de mais, l'interrompit-elle. Tu le reconnais alors. Tu me dégoûtes. Je ne veux plus jamais avoir affaire à toi.

Elle cessa de pleurer, et la rage prit le pas sur le reste. Elle retrouva son calme, s'approcha de lui et lui jeta à la figure des mots terribles :

– Je ne veux plus jamais te revoir. Plus jamais. Tu m'entends ? Je ne sais pas ce qui m'a pris de passer tant de temps avec toi. Ma mère avait raison. Tu n'es qu'un vulgaire roturier. Tu ne me mérites pas.

Ses propos le piquèrent à vif. Il avait l'impression qu'on venait de le poignarder.

Il relâcha le poignet de sa bien-aimée. Peut-être Alton avait-il raison finalement. Peut-être n'était-il qu'un jouet de plus à ses yeux.

Il s'éloigna sans dire un mot, Krohn à ses côtés et, pour la première fois depuis qu'il était arrivé à la cour du roi, il se demanda ce qui le retenait encore ici.

Au bord de la falaise, l'angoisse la taraudant plus que jamais, Gwendolyn regardait Thor s'éloigner. D'abord son père ; maintenant lui. Cette journée ne ressemblait à aucune autre. Elle n'aurait même pas su décrire la peine insondable qui la déchirait à l'idée que son père ne soit plus. Mort assassiné. On le lui avait enlevé sans prévenir. Ce n'était pas juste. Il était le soleil de sa vie, et un étranger l'en avait privée pour toujours.

Quand elle avait appris la nouvelle, elle avait voulu mourir, elle aussi. La nuit dernière n'avait été qu'un long cauchemar et, ce matin, il avait connu son paroxysme.

Elle avait même songé à sauter du haut de la falaise. Jusqu'à l'arrivée de Thor.

Bizarrement, le voir l'avait dissuadée de passer à l'acte, l'avait aidée, lui avait fait penser à autre chose. Elle était toujours furieuse, elle brûlait de colère à l'idée que Thor l'ait ridiculisée dans cette maison close. Elle avait pris des risques en côtoyant un roturier, et il avait prouvé que l'on avait raison de lui reprocher son imprudence. À commencer par sa mère. Elle avait terriblement honte.

Et maintenant il avait osé venir la voir pour essayer d'arranger les choses alors qu'il admettait s'être rendu là-bas et être monté dans une chambre avec une femme. Rien que d'y penser, elle en était malade.

Tandis qu'elle le regardait s'en aller d'un bon pas le long du chemin de terre et s'éloigner de la falaise, Krohn à ses côtés, les regrets et le désespoir l'envahirent malgré elle ; cela ne pouvait pas être pire. Elle se tourna vers l'ouest, vers l'étendue sans fin, les monts et vallées des falaises Kolviennes. Elle savait que quelque part, plus loin que ne portait sa vue, s'élevaient les Montagnes et, par-delà, le royaume des McCloud. Elle se demanda si sa sœur s'y trouvait déjà avec son mari et si elle aimait sa nouvelle vie. Elle avait de la chance d'être loin d'ici.

Cependant, sa sœur n'avait jamais été très proche de leur père, et elle se demanda si cela l'affecterait quand elle apprendrait son décès.

De tous ses enfants, c'était elle, Gwen, qui en était la plus proche. Reece et Kendrick l'étaient également mais pas de la même façon, et elle voyait à quel point cela les bouleversait. Godfrey le détestait, mais à présent, elle constatait non sans surprise que lui aussi était peiné. Et puis il y avait Gareth. Il paraissait toujours aussi froid et impassible. Préoccupé même. Le pouvoir qu'il convoitait désespérément était désormais à sa portée.

Cette pensée la fit frémir. Elle se rappela le discours fatidique de son père, quand il l'avait choisie pour lui succéder dans un avenir lointain, un temps qu'elle était convaincue ne jamais voir venir. Elle se rappelait avoir fait le serment, lui avoir promis qu'elle régnerait. Et maintenant, elle avait le royaume entre les mains. La ferait-on régner ? Elle espérait que non. Comment le pourrait-elle ? Et pourtant, elle l'avait promis à son père. Qu'allait-elle devenir ?

– Te voilà.

Gwen se retourna pour découvrir Reece à quelques pas d'elle, l'air soucieux.

– Je m'inquiétais pour toi.

– Qu'est-ce que tu croyais, que j'allais sauter ? s'écria-t-elle.

Elle était à bout, à peine capable de se contrôler.

– Non, bien sûr que non. Je m'inquiétais juste pour toi, voilà tout.

– C'est inutile. Je suis ta grande sœur. Je n'ai besoin de personne.

– Je n'ai jamais dit le contraire, protesta Reece. Je voulais juste que tu saches... que tu n'es pas la seule à souffrir. Moi aussi, j'aimais père.

Gwen y réfléchit. Elle vit les larmes dans ses yeux et sut qu'il disait vrai ; elle se montrait égoïste. La mort de leur père les touchait tous.

– Je suis navrée, s'excusa-t-elle. Je sais bien que tu l'aimais. Et je sais qu'il t'aimait, lui aussi. Très fort. C'est en toi qu'il se reconnaissait le plus, je crois.

Reece leva un regard plein d'espoir et de tristesse vers elle. Il semblait si perdu, cela lui fendit le cœur. Qui l'élèverait à présent ? se demanda-t-elle. Il avait quatorze ans, ce n'était plus un enfant, mais pas tout à fait un homme. C'était l'âge auquel un garçon avait le plus besoin d'un modèle à suivre. Depuis l'annonce de la mort de leur père, leur mère s'était renfermée sur elle-même, elle n'était présente pour aucun d'entre eux. Leur sœur aînée était partie ; Gareth n'était jamais là ; Godfrey vivait dans les tavernes et Kendrick sur le champ de bataille. Gwen eut le sentiment que c'était à elle de lui tenir lieu de

mère et de père.

– Tout ira bien, dit-elle, reprenant courage elle-même. On va s'en sortir.

– Ai-je bien vu Thor venir par ici ?

À cette pensée, l'estomac de Gwen se serra.

– Effectivement, répondit-elle, impassible. Et je l'ai prié de partir.

– Comment ça ? demanda Reece, dubitatif. Je vous croyais proches, tous les deux.

– Plus maintenant. Pas après ce qu'il a fait.

– Qu'a-t-il fait ? fit-il en écarquillant les yeux.

– Comme si tu ne le savais pas ! Comme si tout le royaume ne savait pas à quel point il m'a ridiculisée !

– Ridiculisée ? De quoi parles-tu ? s'enquit Reece, sincèrement curieux.

Elle l'étudia et vit qu'il ne semblait réellement pas savoir, ce qui la surprit. Elle avait imaginé que le royaume entier était au courant et se moquait d'elle dans son dos. Peut-être n'était-ce pas aussi dramatique que cela – ni aussi grave que ce qu'Alton avait bien voulu lui dire.

– J'ai entendu parler de ses exploits. Le temps qu'il a passé avec ces femmes.

Le visage de Reece s'assombrit.

– Et de qui tiens-tu ces informations ?

Gwen marqua une pause, soudain peu sûre d'elle.

– Eh bien, d'Alton.

Reece afficha un large sourire.

– Et tu l'as cru ?

Gwen le dévisagea, des palpitations dans la poitrine, se demandant si elle n'avait pas commis une terrible erreur.

– Que veux-tu dire ?

– J'étais avec lui ce jour-là. Dans la maison close. On y était tous. Toute la Légion. Après la partie de chasse. Il n'a rien fait de mal. C'était plus une taverne d'ailleurs. J'étais à ses côtés quand les femmes ont fait leur apparition. Il était surpris de les voir. Et pour tout te dire, il a tenté de s'enfuir. Les hommes l'ont poussé à monter. Il n'y est pas allé de son plein gré.

– Mais il l'a fait malgré tout, dit Gwen d'un ton accusateur.

Reece secoua résolument la tête.

– On t’a mal informée. Il n’a rien fait. Il a atteint le palier et a perdu connaissance. Il est tombé par terre avant que cette femme n’ait pu poser la main sur lui. Il n’en a touché aucune, je t’assure. Alton t’a menti. C’est Alton qui t’a ridiculisée. Ta fierté demeure intacte.

Gwen se sentit rougir à ces mots. Le soulagement la submergeait, mais aussi la honte. Elle s’était trompée au sujet de Thor. Elle repensa aux terribles propos qu’elle lui avait tenus. Elle n’avait jamais voulu le traiter de roturier ; elle ne savait pas pourquoi elle l’avait insulté. Elle s’était montrée si hautaine, si arrogante ; elle se faisait horreur. Comment avait-elle pu faire preuve de tant de cruauté ?

– Que lui as-tu dit exactement ?

Gwen baissa la tête.

– Quelque chose d’idiot. De vraiment très idiot. Quelque chose que je ne pensais pas.

Gwen était accablée ; elle prit Reece dans ses bras et il la serra en retour. Elle pleura sur son épaule.

– Père me manque, gémit-elle.

– Je sais, murmura Reece d’une voix étouffée. Il me manque à moi aussi.

Reece se redressa et la regarda dans les yeux.

– Je vais parler à Thor. Quoi que tu lui aies dit, je vais tenter d’arranger ça.

Gwen secoua la tête, sceptique.

– Il est des propos qu’on ne peut effacer, répondit-elle doucement.

Quand Gareth, ses frères, Kendrick, Godfrey et Reece, et sa sœur, Gwen, pénétrèrent dans la grand-salle du château, des centaines d'hommes du roi s'y pressaient déjà ; il régnait une vive agitation dans l'assemblée. Leur petit groupe traversa la foule tandis que des chevaliers de toutes les provinces de l'Anneau tendaient la main pour présenter leurs condoléances.

– Nous aimions votre père, sire, dit un chevalier à Gareth, un homme de forte carrure qu'il n'avait jamais rencontré. C'était un grand roi.

Gareth ne connaissait pas ces hommes, il ne souhaitait pas les connaître. Il ne voulait pas de leur compassion. D'ailleurs, maintenant qu'il avait eu le temps d'y réfléchir, il était content que son père soit mort. Ce dernier ne l'avait jamais aimé et, bien que la nuit précédente Gareth ait eu des doutes, éprouvé de la culpabilité et de la peine, il voyait les choses différemment à présent. Il se sentait soulagé et victorieux que son complot ait fonctionné, même si c'était d'une façon imprévue. S'il n'avait pas tué le roi de sa main, au moins il avait été l'instigateur de sa disparition. Sans lui, rien de tout ça ne se serait produit.

Il regarda ces chevaliers, cette foule immense et agitée autour de lui et fut abasourdi de sa responsabilité dans ce chaos. À lui seul il avait changé leurs vies à tous, qu'ils le sachent ou non.

La fratrie traversa l'assistance accompagnée de plusieurs gardes et se dirigea vers une salle adjacente où siégeait le conseil du roi. Gareth sentit un nœud se former dans sa poitrine tandis qu'ils avançaient, se demandant ce qui les attendait. Bien sûr, ils devaient choisir un successeur. On ne pouvait laisser le royaume sans personne à sa tête, comme un bateau sans capitaine. Gareth espérait qu'on le nommerait, lui. Qui d'autre pourrait-on désigner ?

Peut-être profiteraient-ils de cette réunion pour installer sa sœur sur le trône. Il étudia ses frères et sa sœur autour de lui, leur visage figé et

sévère, leur attitude silencieuse. Lui disputerait-ils la couronne ? Probablement : ils le détestaient tous ; de plus, son père avait choisi Gwen pour lui succéder – sans ambiguïté. C'était le moment de se battre. S'il sortait victorieux de cette réunion, il en sortirait aussi avec le titre de souverain.

Il se demandait également, un mauvais pressentiment au cœur, s'il ne s'agissait pas d'un piège. Peut-être l'avait-on convié pour l'accuser publiquement d'avoir tué son père, preuve à l'appui ; peut-être l'emmènerait-on de force pour l'exécuter. Il passait de l'optimisme à l'angoisse tandis qu'il s'étonnait des issues dramatiques que pouvait avoir cette assemblée.

On leur fit enfin franchir une porte voûtée que quatre gardes refermèrent aussitôt.

Devant eux s'étendait la majestueuse table en demi-cercle du conseil, derrière laquelle se trouvaient les conseillers du roi – depuis des centaines d'années, c'était la place qui leur était assignée. Comme c'était étrange de pénétrer dans cette pièce et de ne pas voir son père assis sur le trône. Pour la première fois de sa vie, Gareth contemplait l'énorme trône sculpté vide. Les membres du conseil lui faisaient face, comme s'ils attendaient qu'un souverain leur tombe du ciel pour les guider.

La fratrie s'avança au centre de la pièce, Gareth le cœur battant à tout rompre, et se retrouva devant la dizaine de membres du conseil. Tous les dévisageaient, l'air sévère, et Gareth eut la sensation qu'il s'agissait là d'un interrogatoire. Sur un trône élégant, mais à l'écart, se trouvait leur mère, entourée de ses gardes. Elle assistait à la réunion le visage inexpressif, comme absente.

Au centre de la table siégeait Aberthol, érudit et historien, conseiller du roi depuis trois générations, un Ancien, creusé de rides, vêtu de sa longue robe pourpre royale qu'il portait probablement depuis des lustres. Puisqu'il était le plus âgé et le plus sage, les autres membres du conseil comptaient sur lui pour présider la séance. Il y avait là Brom, Kolk, Owen, le trésorier, Bradaigh, le conseiller en affaires extérieures, Earnan, le collecteur d'impôts, Duwayne, le conseiller pour les affaires du peuple, et Kelvin, le représentant de la noblesse. Gareth les étudia les uns après les autres, essayant de déceler si l'un d'eux se préparait à l'accuser. Aucun ne le regardait précisément.

Aberthol s'éclaircit la voix, puis baissa les yeux sur un manuscrit

avant de les relever vers la fratrie.

– Notre conseil souhaite commencer par vous adresser ses sincères condoléances pour le décès de votre père. C'était un grand homme et un grand roi. Sa présence dans cette pièce et dans ce royaume nous manquera cruellement. Le royaume ne sera plus jamais le même sans lui. Je le connaissais depuis qu'il était en âge de marcher, j'avais conseillé son père avant lui, et il était un ami pour moi. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour retrouver son assassin.

Aberthol les passa lentement en revue, et Gareth s'efforça de faire bonne figure quand il le regarda.

– Je vous connais tous depuis votre naissance ; je suis convaincu que votre père est fier de vous. Nous aimerions vous laisser le temps de faire votre deuil, mais des affaires pressantes doivent être réglées. Voilà pourquoi nous vous avons réunis ici aujourd'hui.

Il marqua une pause puis reprit.

– Le plus urgent est notre enquête sur l'assassinat de votre père. Nous allons constituer une commission pour établir les causes et les circonstances de sa mort, et pour traduire l'assassin en justice. Je ne pense pas m'avancer trop en affirmant que, tant que ce ne sera pas fait, nul ne pourra dormir tranquille. Moi y compris.

Gareth aurait juré voir ses yeux s'arrêter sur lui, ne lui envoyait-il pas un avertissement ? Il baissa les yeux, s'efforçant de ne pas y songer. Le jeune homme réfléchissait à toute allure à la recherche désespérée d'un plan pour détourner l'attention de lui. Il devait piéger quelqu'un d'autre et le faire passer pour l'assassin, et il devait agir au plus vite.

– En attendant, nous voilà dans un royaume sans roi. L'agitation couve, et nous ne sommes pas en sécurité. Plus nous resterons longtemps sans souverain, plus on aura le temps de comploter pour s'emparer du pouvoir, pour détruire la cour. Inutile de vous rappeler que bien des hommes voudraient s'asseoir sur ce trône.

Il soupira.

– La loi de l'Anneau stipule que la couronne doit passer au fils aîné de la fratrie. Dans le cas présent, il me peine de le préciser, le fils aîné *légitime*, sans vouloir vous offenser, Kendrick.

Kendrick inclina la tête.

– Je n'en prends pas ombrage, sire.

– Cela voudrait donc dire, poursuit Aberthol, que la couronne revient à Gareth.

Gareth frémit à ces mots. Une sensation de puissance indescriptible l’envahit.

– Mais, sire, qu’en est-il de notre sœur, Gwendolyn ? intervint aussitôt Kendrick.

– Gwendolyn ? répéta Aberthol, la surprise pointant dans sa voix.

– Avant de mourir, poursuit Kendrick, notre père nous a confié qu’il voulait que Gwendolyn lui succède.

Le visage de Gareth vira au rouge, tandis que le conseil tout entier se tournait vers la jeune femme. Le regard baissé, mal à l’aise, peut-être même gênée, elle ne bougea pas. Gareth supposa qu’elle feignait l’humilité. Elle voulait sans doute régner plus que lui encore.

– Est-ce vrai, Gwendolyn ? s’enquit Aberthol.

– Effectivement, sire, répondit-elle doucement, le regard toujours rivé au sol. C’était le souhait de mon père. Il m’a fait promettre d’accepter. Et j’ai promis. Je le regrette. Cela ne m’intéresse pas le moins du monde.

Un murmure animé parcourut les membres du conseil qui se tournaient les uns vers les autres, visiblement pris au dépourvu.

– Une femme n’a jamais régné sur le royaume, s’écria Brom, que cette nouvelle mettait dans tous ses états.

– Encore moins une jeune fille, renchérit Kolk.

– Si nous devons donner la couronne à une fille, intervint Kelvin, les nobles se rebelleraient certainement, ils lui disputeraient le pouvoir. Cela nous mettrait en position de faiblesse.

– Sans parler des McCloud, ajouta Bradaigh. Ils nous attaqueraient. Nous testeraient.

Aberthol leva la main et, progressivement, le silence se fit. Assis, les yeux rivés sur la table, il baissa la main, posa la paume dessus, rappelant alors un arbre antique enraciné sur place.

– Que le roi l’ait voulu ou non, ce n’est pas à nous de le dire. Là n’est pas le problème. Le problème, c’est la loi. Et, légalement, le choix des plus inhabituels de notre défunt roi n’a jamais été ratifié. Et sans ratification, ce n’est pas une loi.

– Mais sa décision aurait été ratifiée à la prochaine réunion du conseil ! s’indigna Kendrick.

– Peut-être, répondit Aberthol, mais malheureusement pour lui, cette réunion n'avait pas encore eu lieu. Par conséquent, nous n'avons pas de trace écrite, et pas de ratification pour en faire une loi.

– Mais il y a des témoins ! s'indigna Kendrick qui s'emportait de plus en plus.

– C'est vrai ! s'exclama Reece. J'étais là !

– Moi aussi ! ajouta Godfrey.

Gareth tint sa langue alors même que les autres se tournaient vers lui. Il bouillait de rage intérieurement. Il avait l'impression que son rêve de devenir roi s'effondrait. Il méprisait ses frères et sa sœur plus que jamais, maintenant qu'ils se liguèrent contre lui.

– J'ai bien peur que des témoins ne suffisent pas quand il s'agit d'un sujet aussi crucial que la couronne, répliqua Aberthol. Tous les décrets officiels doivent être ratifiés par le conseil. Sans cela, ils ne peuvent devenir loi. Ce qui signifie que la loi en vigueur reste celle qui a toujours été appliquée depuis des siècles par les rois MacGil : le fils aîné doit hériter. Je suis navré, Gwendolyn.

– Mère ! appela Kendrick, se tournant vers la reine pour l'implorer. Vous connaissiez les souhaits de père. Faites quelque chose ! Dites-leur !

Mais la reine ne réagit guère à sa supplique : les mains jointes sur les genoux, le regard dans le vide, elle demeura immobile et impénétrable.

Après quelques instants de silence, Kendrick se tourna vers le conseil.

– Mais ce n'est pas juste ! protesta-t-il. Que cela ait été ratifié ou non, c'était la volonté du roi. La volonté de notre père. Vous étiez tous à son service. Vous devriez respecter cela. Gareth ne devrait pas régner. C'est à Gwendolyn qu'on devrait remettre la couronne.

– Mon cher frère, je t'en prie, ce n'est rien, murmura Gwen doucement à Kendrick en posant une main sur son poignet.

– Et qui peut dire que je ne devrais pas régner ? finit par hurler Gareth hors de lui, incapable de se contenir plus longtemps. Ne suis-je pas le fils aîné du roi, après tout ? Contrairement à toi, cracha-t-il à Kendrick.

Le visage de Gareth brûlait de colère mais il regretta aussitôt son emportement. Il savait qu'il aurait mieux fait de se taire. Il aurait

mieux fait d'attendre et de laisser croire qu'il obtenait la couronne sans l'avoir voulue. Mais il en avait été incapable. Il voyait bien au regard que lui lançait Kendrick que ses propos l'avaient blessé. Au fond de lui, il en était ravi.

– Voici ce que j'ai à dire, commença Aberthol doucement, la loi est la loi. Je suis navré. Mais Gareth, fils du roi MacGil, conformément à la loi antique de l'Anneau, je vous déclare le huitième roi MacGil du Royaume Occidental de l'Anneau. Vous tous, ici assemblés, entendez-vous notre proclamation ?

– Nous l'entendons !

On frappa un bâton de fer et un tintement métallique résonna dans toute la pièce.

Gareth tressaillit et se sentit trembler tout entier. Ce son le transportait de joie. Ce son le faisait roi.

Il y croyait à peine.

Il était roi.

Le roi McCloud chevauchait en tête d'un petit contingent militaire, l'armure orange foncé distinctive de son clan sur son dos. De haute taille, robuste, deux fois plus large que quiconque, il n'était que muscles. Avec sa courte barbe rousse, ses longs cheveux où le gris dominait, un large nez déformé par de trop nombreuses blessures, une mâchoire plus large encore, l'homme n'avait peur de rien. Il était déjà, alors qu'il venait tout juste d'avoir cinquante ans, réputé pour être le McCloud le plus agressif et le plus violent jamais connu. Il chérissait cette réputation.

C'était un homme qui avait toujours extrait de la vie tout ce qu'elle pouvait lui donner. Et ce qu'elle ne voulait pas lui accorder, il le prenait. En réalité, il aimait prendre plus que recevoir ; il aimait rendre les autres malheureux et régner sur son royaume d'une poigne de fer. Il ne faisait preuve d'aucune pitié, maintenait ses soldats sous le joug d'une discipline implacable inconnue à ce jour. Et cela fonctionnait. Une dizaine de ses hommes chevauchait derrière lui, parfaitement en rang. Aucun n'aurait osé lui répondre ni aller à l'encontre de sa volonté. Cela incluait son fils, le prince, placé juste derrière lui, accompagné d'une dizaine de ses meilleurs archers.

McCloud et ses hommes avaient voyagé toute la journée. Ils avaient franchi le pont oriental du Canyon tôt le matin, avaient continué vers l'est, galopant sans relâche à travers les plaines poussiéreuses de Nevari, à l'affût d'une embuscade. Ils avaient chevauché, encore et encore, tandis que le second soleil se levait et redescendait dans le ciel. Maintenant, couvert de la poussière des plaines, McCloud apercevait enfin la mer Ambrek à l'horizon.

Le galop des chevaux résonnait dans ses oreilles et l'odeur de l'océan lui parvenait. C'était un frais après-midi d'été, le second soleil couchant teintant l'horizon de turquoise et de roses. Les cheveux dans le vent, McCloud avait hâte d'atteindre la côte. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas vu l'océan : il était trop dangereux de

s'aventurer ici à la légère : il fallait franchir le Canyon puis parcourir quatre-vingts lieues en territoire non protégé pour y parvenir. Bien sûr, les McCloud avaient leur propre flotte en mer, tout comme les MacGil en avaient une de leur côté de l'Anneau, mais malgré tout, se trouver de l'autre côté du bouclier énergétique du Canyon était synonyme de danger. De temps à autre, l'Empire prenait un de ses bateaux, et les McCloud n'y pouvaient pas grand-chose. L'Empire avait une supériorité numérique incontestable.

Cette fois, la situation était bien différente. Un de ses bateaux avait été intercepté en mer. L'Empire les prenait généralement en otages pour obtenir une rançon. McCloud n'avait jamais payé, et il en était fier ; il laissait tuer ses hommes, refusant d'enhardir l'ennemi.

Mais quelque chose avait changé, car, cette fois, les hommes avaient été libérés et renvoyés avec le navire porteurs d'un message : ils voulaient un entretien avec McCloud. Ce dernier n'y voyait qu'une seule raison : ouvrir une brèche dans le Canyon pour envahir l'Anneau. Et faire équipe pour triompher des MacGil. Depuis des années, l'Empire s'efforçait d'obtenir leur appui pour franchir le Canyon, le bouclier énergétique, pénétrer dans l'Anneau puis conquérir et dominer le dernier territoire de la planète hors de leur contrôle. En retour : la promesse de partager le pouvoir.

La question qui le taraudait était la suivante : quel réel profit en tirerait-il ? Que lui accorderait l'Empire ? La situation avait changé. Les MacGil étaient devenus trop forts, et McCloud ne parviendrait peut-être jamais à réaliser son rêve de contrôler l'Anneau sans une aide extérieure.

Tandis qu'ils approchaient de la plage, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la toute récente épouse de son fils, sa femme trophée. Que MacGil avait été naïf de lui offrir sa fille en mariage ! Pensait-il vraiment que cela garantirait la paix entre eux ? Croyait-il McCloud si faible, si stupide ? Bien sûr, celui-ci avait accepté son offre, comme il aurait accepté du bétail. Il était toujours bon de s'enrichir, d'avoir des moyens de pression. Mais cela ne signifiait pas qu'il observerait la paix. Au contraire, cela lui donnait encore plus envie de contrôler l'autre côté de l'Anneau, surtout après cette occasion de pénétrer dans la cour du roi et de constater l'abondance qui y régnait. McCloud voulait tout ça pour lui. Il en *mourait d'envie*.

Ils arrivèrent sur la plage. Les sabots des chevaux, en s'enfonçant dans le sable, faisaient se déhancher les cavaliers tandis que leur groupe se rapprochait de l'eau. La brume fraîche fouetta le visage de McCloud : il eut plaisir à se retrouver sur ce rivage qu'il n'avait pas vu depuis des années. Les journées d'un roi étaient bien remplies ; des moments comme celui-ci lui donnaient envie d'abandonner ses devoirs et de profiter davantage de la vie.

Sur les vagues, au loin, il apercevait déjà la caravane des navires noirs de l'Empire : ils naviguaient sous un pavillon jaune orné d'un bouclier noir à deux cornes – leur emblème. Le bateau le plus proche se trouvait à peine à deux milles du rivage ; il avait jeté l'ancre, attendant leur arrivée. Derrière lui se massaient une vingtaine de navires supplémentaires. McCloud s'interrogea ; était-ce une simple démonstration de force ? Ou l'Empire leur tendait-il une embuscade ? Il prenait le risque. Pourvu que la première hypothèse soit la bonne. Après tout, le tuer ne servirait à rien : cela ne les aiderait pas à franchir le Canyon, et tel était leur objectif premier. Voilà pourquoi McCloud n'avait emmené qu'une dizaine d'hommes : il pensait qu'il n'en paraîtrait que plus fort. Même si ses meilleurs archers, tous armés de flèches empoisonnées, l'accompagnaient.

Il s'arrêta au bord de l'eau et ses hommes l'imitèrent, leurs montures à bout de souffle. Il descendit de cheval et ses archers prirent position autour de lui. L'Empire avait dû les repérer, car McCloud vit une chaloupe descendre le long du navire avec au moins une douzaine de ces sauvages à bord. Ils allaient débarquer. McCloud, le regard posé sur les voiles, sentit son estomac se serrer : il détestait avoir affaire à ces créatures qui n'hésiteraient pas à le trahir et à prendre le contrôle des deux côtés de l'Anneau après s'être engouffrées dans le Canyon.

Les hommes de McCloud se resserrèrent autour de lui.

– Au moindre signe suspect, allumez vos flèches et tirez. Visez les voiles. Vous pourrez mettre le feu à leur flotte entière avec une dizaine de flèches chacun.

– Oui, sire, répondirent-ils en chœur.

Son fils, Devon, se tenait à ses côtés avec sa toute nouvelle épouse, la femme MacGil, qui regardait l'eau d'un air nerveux. C'était McCloud qui avait eu l'idée de l'emmener. Il voulait lui insuffler la peur. Il voulait qu'elle sache qu'elle était une propriété McCloud à

présent, que sa sécurité dépendait d'eux et d'eux seuls. Il voulait qu'elle apprenne que son père et son royaume étaient loin, et que jamais elle n'y retournerait.

Elle était, en effet, terrifiée, s'accrochant désespérément à Devon. Cet imbécile s'en délectait. Il n'imaginait même pas ce qui était en jeu. Au grand dégoût de McCloud, il semblait même sous le charme de la fille.

– Que pensez-vous qu'ils nous veuillent ? lui demanda Devon.

– Que pourraient-ils bien vouloir ? aboya McCloud. Imbécile. Qu'on leur ouvre les portes du Canyon.

– Allez-vous leur accorder cette faveur ? Allez-vous passer un marché avec eux, père ?

McCloud lança un regard noir à son fils, la colère se lisant dans ses yeux, jusqu'à ce que ce dernier détourne enfin la tête.

– Je ne partage jamais mes pensées avec quiconque. Tu connaîtras ma décision quand je la prendrai. En attendant, reste là, observe. Et apprends.

Un lourd silence s'installa tandis que le bateau de l'Empire approchait du rivage. Il lui restait encore quelques minutes avant d'arriver : les sauvages ramaient de toutes leurs forces contre les étranges courants de l'Ambrek qui les repoussaient vers le large. Les vagues déferlaient à un mètre de la plage et il fallait lutter pour arriver jusqu'au rivage. McCloud était heureux de ne pas ramer : tandis qu'il regardait le bateau osciller au gré des flots, il se rappelait son enfance et à quel point la tâche était difficile.

Soudain, il entendit un cheval au galop. Cela n'avait pas de sens : ils étaient censés se trouver à des lieues de toute âme qui vive. Il fut immédiatement sur ses gardes. Ses hommes se retournèrent, eux aussi. Tous sortirent leurs épées et leurs arcs, prêts à l'attaque. C'était exactement ce que craignait McCloud : un piège.

En scrutant l'horizon, il ne vit pourtant pas une armée ; ce qu'il découvrit le déconcerta. Un cheval solitaire galopait dans les plaines et soulevait un nuage de poussière. Il poursuivit sa course jusque sur la plage, droit sur eux. L'homme sur la monture était des leurs : vêtu d'orange, les bandes bleues des messagers sur les épaules.

Un messager se précipitait vers eux dans ce désert. Il avait dû les suivre depuis le début de leur périple. McCloud s'interrogea : que pouvait-il bien y avoir de si urgent ? Les nouvelles devaient être

importantes.

L'homme descendit de sa monture alors qu'elle s'était à peine arrêtée. Hors d'haleine, il fit quelques pas chancelants jusqu'à McCloud et s'agenouilla devant lui en courbant la tête.

– Sire, je vous apporte des nouvelles du royaume, dit-il, haletant.

– Qu'y a-t-il ? demanda McCloud sèchement, impatient, surveillant par-dessus son épaule le bateau de l'Empire qui approchait.

Pourquoi venait-on au moment où il avait le plus besoin d'être sur ses gardes face à l'Empire ?

– Dépêche-toi de parler ! hurla-t-il.

– Sire, le roi MacGil est mort.

Tous ses hommes en eurent le souffle coupé – et McCloud plus que tous les autres.

– Mort ? demanda-t-il, confus.

Il venait de le quitter, un roi au paroxysme de son pouvoir.

– Assassiné, ajouta le messenger. Poignardé dans sa chambre.

Un cri terrible s'éleva près de lui : la fille de MacGil hurlait, dévastée.

– NON ! cria-t-elle. Mon père !

Devon s'efforça de la calmer, de la serrer dans ses bras, mais c'était peine perdue.

– Lâchez-moi ! gémit-elle. Je dois rentrer. Immédiatement ! Je dois le voir !

– Il est mort, lui répondit Devon.

– NON ! répéta-t-elle.

McCloud ne pouvait se permettre de la laisser hurler à la mort. Il ne voulait pas non plus que les hommes de l'Empire apprennent la nouvelle. Il devait la faire taire.

Il lui assena un coup de poing au visage, un coup si puissant qu'elle en perdit connaissance. Elle s'effondra dans les bras de son mari qui leva un regard horrifié vers son père.

– Qu'avez-vous fait ? s'exclama-t-il. C'est mon épouse !

– Elle est ma propriété, le corrigea McCloud.

Il dévisagea son fils suffisamment longtemps pour qu'il détourne le regard.

McCloud s'adressa à nouveau au messenger.

– Êtes-vous certain qu'il est mort ?

– Tout à fait certain, sire. Leur côté de l'Anneau tout entier est en deuil. Ses funérailles ont eu lieu ce matin. Il est mort et enterré. Qui plus est, ils ont déjà nommé un nouveau roi. Son fils aîné. Gareth.

Gareth, songea McCloud. Parfait. Le plus faible du lot, celui qui ferait le pire roi. McCloud n'aurait pu espérer meilleure nouvelle.

Il acquiesça lentement, se frottant la barbe. L'information arrivait à point nommé. MacGil, son rival, mort, après toutes ces années. Il avait peine à y croire. Assassiné. Il se demandait par qui. Il aurait voulu remercier l'homme en question. Il regrettait de ne pas y être parvenu lui-même. Bien sûr, il avait tenté d'envoyer des assassins au fil des ans, d'infiltrer la cour, mais sans résultat. Et maintenant, un des hommes de MacGil avait réussi là où il avait échoué.

McCloud fit quelques pas vers la mer et observa le bateau de l'Empire qui approchait. Il affrontait les vagues et n'était plus qu'à une trentaine de mètres du rivage. Il s'avança seul vers l'eau et s'arrêta à quelques pas de ses hommes, les mains sur les hanches. Cette mort changeait la donne. Avec la disparition de leur roi, et avec ce faible pour le remplacer, les MacGil seraient vulnérables. Le moment était idéal pour passer à l'attaque. Et il n'aurait peut-être même pas besoin de l'aide de l'Empire.

Le bateau accosta, McCloud recula quand il atteignit le sable, ses archers venant se placer autour de lui. Une bonne dizaine d'hommes de l'Empire se trouvaient à bord, tous vêtus du pagne rouge vif des Terres Délaissées. Quand ils se levèrent, il put constater à quel point ils étaient imposants. Chacun de ces sauvages faisait au moins une tête de plus que lui, leurs épaules étaient larges et les muscles ondulaient sous leur peau rouge. Ils avaient d'énormes mâchoires, aussi puissantes que celles d'un animal, les yeux trop éloignés et de petits nez en triangle enfoncés dans la peau. Avec leurs fines lèvres, leurs longs crocs et les cornes jaunes recourbées qui sortaient de leurs têtes chauves, McCloud devait bien admettre qu'ils lui faisaient peur. C'étaient des monstres.

Leur chef, Andronicus, se tenait à l'arrière du bateau, encore plus grand que les autres, presque deux fois plus que McCloud. Ses yeux jaunes luisaient tandis qu'il arborait un sourire mauvais qui découvrait des rangées de dents acérées. En deux enjambées, il sauta du bateau et se tint sur le rivage. Il portait un collier brillant : une corde en or à

laquelle pendaient les têtes réduites de ses ennemis. Pour jouer avec l'une d'elles, il leva une main ornée de trois griffes tranchantes.

Quand il sauta sur le sable, ses hommes l'imitèrent et formèrent un demi-cercle autour de lui.

Andronicus. McCloud avait entendu parler de cet homme. Il avait eu vent de sa cruauté, de sa barbarie, de la poigne de fer avec laquelle il contrôlait l'Empire, la moindre de ses provinces, à l'exception de l'Anneau. McCloud n'avait jamais vraiment cru les histoires qui rapportaient à quel point il était impressionnant... jusqu'à ce jour, maintenant qu'il se tenait devant lui. Pour la première fois d'aussi loin qu'il se souvienne, il se sentait en danger. Il le ressentait au plus profond de son être. Il regrettait d'avoir accepté cette rencontre.

Andronicus s'avança et ouvrit les bras, les paumes vers le ciel, les griffes luisantes. Il arbora un large sourire qui rappelait plus un chien montrant les dents, et émit un grognement menaçant du fond de la gorge.

– Salutations, dit-il, d'une voix terriblement grave. Nous vous apportons un cadeau des Terres Délaisées.

Un de ses hommes s'avança pour lui présenter un grand coffre incrusté de bijoux, étincelant au soleil couchant.

Le soldat souleva le couvercle, plongea la main dans le coffre et en ressortit la tête tranchée d'un homme. Elle horrifia McCloud : l'homme, les yeux écarquillés, le regard figé par la mort, une barbe noire broussailleuse, semblait avoir une cinquantaine d'années. Du sang dégouttait toujours de ce qu'il restait de sa gorge. McCloud l'observa et s'interrogea. Il leva les yeux vers Andronicus et feignit de son mieux de ne pas être troublé.

– Est-ce un cadeau ? s'enquit-il. Ou une menace ?

Andronicus sourit.

– Les deux, répondit-il. Dans notre royaume, nous avons coutume d'offrir la tête tranchée d'un de nos ennemis. On raconte que si l'on boit le sang qui coule de sa gorge tant qu'il est encore frais, il vous octroie la puissance de plusieurs hommes réunis.

Le soldat la lui tendit et McCloud saisit à bout de bras le crâne sanguinolent aux cheveux emmêlés. Cela le dégoûtait, mais il ne voulait pas le montrer à ces sauvages. Il se retourna calmement pour la confier à un de ses hommes sans y jeter un regard.

– Merci, dit-il.

Le sourire d'Andronicus s'élargit, et McCloud eut la troublante sensation qu'il voyait clair dans son jeu.

– Savez-vous pourquoi nous avons demandé à vous rencontrer ? s'enquit Andronicus.

– Je le devine. Vous avez besoin de notre aide pour pénétrer dans l'Anneau. Pour franchir le Canyon.

Le sauvage acquiesça, les yeux luisants de concupiscence.

– C'est notre vœu le plus cher. Et nous savons que vous pouvez nous l'accorder.

– Pourquoi ne le demandez-vous pas aux MacGil ? (Telle était la question qui le taraudait.) Pourquoi nous avoir choisis, nous ?

– Ils ne sont pas ouverts d'esprit. Contrairement à vous.

– Mais en quoi nous croyez-vous différents ? s'enquit McCloud pour mesurer l'étendue de ses connaissances.

– Mes espions me rapportent que vous ne vous entendez pas avec les MacGil. Vous voulez contrôler l'Anneau. Mais vous savez que vous n'y parviendrez jamais. Si c'est vraiment ce que vous désirez, alors vous aurez besoin d'un puissant allié. Vous nous laisserez pénétrer dans l'Anneau. Et nous vous aiderons à conquérir l'autre moitié du royaume.

McCloud le fixa. Ses yeux étaient impénétrables, grands, jaunes : impossible de savoir ce qu'il pensait.

– Et qu'est-ce que cela vous apportera ?

Andronicus sourit.

– Bien sûr, une fois que notre armée vous aura aidé à conquérir l'Anneau, alors il appartiendra à l'Empire. Vous ferez partie de nos territoires souverains. Vous me rendrez des comptes, mais vous serez libre de le diriger comme bon vous semble. Je vous laisserai gouverner l'Anneau tout entier. Tous les butins seront pour vous. Nous y gagnons tous les deux.

McCloud l'étudia en se frottant la barbe.

– Mais si je perçois tous les butins et que je règne comme je l'entends, qu'avez-vous à y gagner, vous ?

Andronicus sourit.

– L'Anneau est le seul royaume sur la planète que je ne contrôle pas. Et je n'aime pas ce que je ne peux contrôler. (Soudain, son sourire se

transforma en grimace et McCloud entraperçut sa férocité.) Cela donne un mauvais exemple aux autres royaumes.

Tandis que les vagues s'écrasaient autour d'eux et que le soleil descendait dans le ciel, McCloud songea que c'était l'explication qu'il attendait. Mais il n'avait toujours pas la réponse à la question qui le taraudait le plus.

– Et comment savoir si je peux vous faire confiance ?

Le sourire d'Andronicus s'élargit.

– Impossible.

L'honnêteté de sa réponse surprit McCloud et dissipa aussitôt sa méfiance.

– Nous non plus, nous ne savons pas si nous pouvons vous faire confiance, ajouta-t-il. Après tout, nos armées seront vulnérables une fois au sein de l'Anneau. Vous pourriez réactiver le bouclier énergétique du Canyon dès que nous serons à l'intérieur. Vous pourriez tendre une embuscade à nos hommes. Nous n'avons pas d'autre choix que de vous faire confiance.

– Vous avez bien plus d'hommes à disposition que nous.

– Mais chaque vie est précieuse.

Cette fois, McCloud eut la certitude qu'il mentait. Pensait-il vraiment qu'il le croirait ? Andronicus avait des millions de soldats à disposition, et on disait qu'il avait sacrifié des armées entières, des millions d'hommes, pour conquérir un minuscule bout de terre. Agirait-il de la même façon retorse afin de le trahir ? Lui laisserait-il contrôler l'Anneau et puis, un jour, quand il ne s'y attendrait pas, le tuerait-il, lui aussi ?

McCloud y réfléchit. Jusque-là, le jeu en valait la chandelle : après tout, cela lui permettrait de contrôler l'Anneau, d'évincer les MacGil. Il pourrait toujours trahir l'Empire le premier : se servir de ses hommes pour conquérir l'Anneau, réactiver le bouclier pour les maintenir à l'intérieur et les tuer.

Mais maintenant qu'il savait MacGil mort et que Gareth était le nouveau roi, il ne voyait plus les choses de la même manière. Il n'aurait peut-être pas besoin de l'Empire. Si seulement il avait reçu le message plus tôt, avant d'accepter cette rencontre ! Mais il n'était pas question de s'aliéner l'Empire ; il pourrait lui être utile plus tard. Il suffisait de gagner du temps, assez pour mettre en place sa nouvelle stratégie.

Il caressa sa barbe, faisant mine d'examiner l'offre, tandis que le ciel se teintait de violet.

– Je vous suis reconnaissant de votre proposition, et je compte l'étudier sérieusement.

Andronicus, le regard mauvais, s'avança soudain, si près de lui qu'il sentit son affreuse haleine. Il se demanda s'il l'avait offensé et, d'instinct, porta la main à son épée. Cet homme pourrait le mettre en pièces si l'envie lui en prenait.

– N'y réfléchissez pas trop longtemps, dit l'autre, fou de colère. Je n'aime pas les hommes qui ont besoin de temps pour réfléchir. Mon offre ne sera pas valable éternellement. Nous trouverons le moyen de pénétrer dans le royaume sans votre aide. Et nous vous anéantirons. Gardez bien cela à l'esprit quand vous étudierez vos différentes options.

McCloud rougissait sous l'offense. Nul ne lui parlait jamais de la sorte.

– Est-ce une menace ? demanda-t-il.

Il voulait paraître confiant, mais, malgré lui, sa voix tremblait.

Un bruit grave et guttural fit vibrer la poitrine d'Andronicus, puis remonta jusqu'à sa gorge. McCloud crut d'abord qu'il était pris d'une quinte de toux, avant de se rendre compte qu'il riait.

– Je ne profère jamais de menaces. Vous l'apprendrez bien assez tôt.

Thor marchait, tête baissée, donnant des coups de pied aux cailloux, Krohn trottait à ses côtés et Estopheles décrivait des cercles haut dans le ciel. Il retournait lentement à la caserne de la Légion. Depuis les funérailles et son entrevue avec Gwen, il se sentait vide. La douleur de voir MacGil enterré l'avait anéanti : c'était comme si une partie de lui-même avait été enfouie sous terre avec le roi. Celui-ci l'avait pris sous son aile, avait fait preuve de bonté, lui avait donné Estopheles, et avait été la seule figure paternelle qu'il avait jamais connue. Il avait l'impression de lui être redevable, que c'était de sa responsabilité de le sauver et qu'il avait échoué. Les cloches sonnaient, et il lui semblait qu'elles proclamaient son échec.

Et puis il y avait eu sa conversation avec Gwen. Elle le détestait à présent, c'était évident. Rien de ce qu'il pourrait dire ne la ferait changer d'avis. Pire encore, elle lui avait révélé ce qu'elle pensait vraiment de lui : il ne la méritait pas. Un roturier. Alton avait raison depuis le début. Cette idée l'accablait. Il avait tout d'abord perdu le roi ; puis la jeune fille qu'il aimait.

Tandis qu'il se dirigeait vers les bâtiments de la Légion, il comprit que ce corps d'armée était devenu sa seule raison de vivre. Il n'avait que faire de son village, de son père et de ses frères. Sans la Légion et sans Reece – et sans Krohn –, il ne savait pas ce qu'il lui resterait.

Krohn feula sourdement ; la caserne était devant eux, l'étendard du roi était en berne. Il apercevait déjà une dizaine de garçons, l'air maussade. L'humeur était lugubre, c'était celle du deuil. Le roi, leur chef, avait été assassiné et, pire encore, nul ne savait par qui ni pourquoi. Qu'arriverait-il désormais ? Les armées seraient-elles dissoutes ? Et la Légion avec ?

Thor remarqua les regards circonspects tandis qu'il traversait la grande porte voûtée. Ils s'arrêtaient pour le dévisager. Il se demanda ce qu'ils pouvaient bien penser de lui. La nuit précédente, on l'avait jeté au cachot, et la rumeur de son implication dans l'empoisonnement

du roi s'était sans aucun doute répandue. Ces garçons savaient-ils qu'on l'avait innocenté ? Le soupçonnaient-ils toujours ? Ou le considéraient-ils comme un héros pour avoir tenté de le sauver ?

Impossible à dire. Mais il sentait bien qu'une lourde tension régnait, et qu'il était au cœur des conversations.

Quand il pénétra dans la grande structure en bois de la caserne, il remarqua que des dizaines de garçons fourraient leurs vêtements et divers objets dans des sacs en toile. Comme si la Légion pliait bagage. L'avait-on dissoute ? se demanda-t-il, soudain pris de panique.

– Te voilà ! s'exclama une voix familière.

O'Connor le rejoignit, le visage encadré de ses cheveux d'un roux vif et couvert de taches de rousseur, son habituel sourire bon enfant aux lèvres. Il tendit la main et attrapa l'avant-bras de Thor.

– J'ai l'impression de ne pas t'avoir vu depuis des jours. Est-ce que ça va ? J'ai entendu dire qu'on t'avait jeté au cachot. Que s'est-il passé ?

– Eh, regardez, c'est Thor !

Elden se précipita vers lui, un sourire amical aux lèvres, pour le prendre dans ses bras. Thor n'en revenait toujours pas de l'attitude du jeune homme envers lui depuis qu'il lui avait sauvé la vie de l'autre côté du Canyon, surtout quand il se rappelait l'accueil qu'Elden lui avait réservé à son arrivée.

À ses côtés se trouvaient les jumeaux, Conval et Conven.

– Content de te voir de retour parmi nous, s'exclama Conven en l'étreignant.

– Et moi donc ! lui fit écho son frère.

Thor était soulagé de les voir et encore plus de constater qu'ils ne pensaient pas qu'il était impliqué dans le meurtre du roi.

– C'est vrai, dit-il à O'Connor, ne sachant guère à quelle question répondre en premier. On m'a jeté au cachot. Au départ, on a cru que j'étais mêlé à la tentative d'empoisonnement du roi. Mais après sa mort, ils ont vu que je n'avais rien à voir là-dedans.

– Alors ils t'ont libéré ? s'enquit O'Connor.

Thor réfléchit à la question, ne sachant que répondre.

– Pas exactement. Je me suis évadé.

Tous écarquillèrent les yeux.

– Tu t'es évadé ? répéta Elden.

– Une fois dehors, Reece m’a aidé. Il m’a amené jusqu’au roi.
– Tu as vu le roi avant qu’il ne meure ? s’étonna Conval, sous le choc.

Thor acquiesça.

– Il savait que j’étais innocent.

– Qu’a-t-il révélé d’autre ? demanda O’Connor.

Thor hésita. Il aurait été malvenu de leur dévoiler ce que le roi lui avait dit de sa destinée, sur le fait qu’il était unique. Il ne voulait pas donner l’impression qu’il se vantait, ni qu’il délirait. Il ne voulait pas non plus susciter l’envie. Il décida donc d’omettre cette partie.

Thor le regarda en face.

– Il m’a dit : « Venge-moi. »

Les autres baissèrent les yeux, la mine sombre.

– As-tu la moindre idée de qui est le coupable ? demanda O’Connor.

Il secoua la tête.

– Pas plus que vous.

– J’adorerais l’attraper, jura Conven.

– Et moi donc, ajouta Elden.

– Mais je ne comprends pas..., dit Thor en regardant autour de lui. Pourquoi préparent-ils leur bagage ? On dirait que tout le monde s’en va.

– Effectivement, affirma O’Connor. Nous partons. Et toi aussi.

O’Connor attrapa un sac de toile et le lui lança. Il le reçut de plein fouet sur la poitrine et le rattrapa avant qu’il ne tombe à terre.

– Quoi ?! demanda Thor de plus en plus perdu.

– Les Cent Jours commencent demain, le renseigna Elden. Nous sommes tous en pleins préparatifs.

– Les Cent Jours ?

– Ne sais-tu donc rien ? le taquina Conval.

– Il nous faut tout expliquer à ce petit, ajouta Conven.

Celui-ci s’avança et passa un bras autour des épaules de Thor.

– Ne t’inquiète pas, mon ami. On a toujours beaucoup à apprendre au sein de la Légion. Les Cent Jours servent à faire de nous des guerriers endurcis, et à éliminer les plus faibles. C’est un rite de passage. Chaque année, l’été, on nous envoie pendant cent jours suivre l’entraînement le plus éreintant qu’on ait jamais connu. Certains reviendront. Ceux-ci se verront accorder les honneurs, des armes, et

une place permanente au sein de la Légion.

Thor regarda autour de lui, toujours aussi perplexe.

– Mais pourquoi a-t-on besoin de plier bagage ?

– Parce que les Cent Jours n'ont pas lieu ici, expliqua Elden. On nous y expédie par bateau. Loin. Nous devons franchir le Canyon, pénétrer dans les Terres Délaissées, traverser la mer Tartuvienne jusqu'à l'île de Brume. Cent jours en enfer. Nous les craignons tous. Mais nous devons passer par là si nous voulons rester au sein de la Légion. Notre bateau prend la mer demain, alors dépêche-toi de rassembler tes affaires.

Thor se tut, incrédule. Franchir le Canyon pour rejoindre les Terres Délaissées, monter à bord d'un bateau et passer cent jours sur une île en compagnie de tous les membres de la Légion... Il trouvait le projet exaltant, mais aussi terrifiant. Il n'avait jamais mis les pieds sur un navire, n'avait jamais traversé de mer. Il aimait l'idée de s'améliorer cependant, et espérait qu'il s'en sortirait et ne serait pas éliminé.

– Avant de préparer ton sac, tu devrais te présenter à ton chevalier, glissa Conven. Tu es l'écuyer de Kendrick maintenant qu'Erec est parti, n'est-ce pas ?

Thor répondit d'un signe de tête.

– Oui, il est là ?

– Il était dehors avec d'autres chevaliers tout à l'heure. Il préparait son cheval, et je sais qu'il te cherchait.

La tête de Thor lui tournait : l'idée des Cent Jours l'excitait plus qu'il n'aurait su le dire. Il voulait qu'on le mette à l'épreuve, qu'on le pousse à se dépasser, pour voir s'il était aussi bon que les autres. Et s'il revenait – et il était convaincu qu'il reviendrait –, il n'en serait que plus fort.

– Vous êtes certains que je pars aussi, que j'ai le droit de venir ?

– Bien sûr, s'esclaffa O'Connor. À supposer, évidemment, que ton chevalier n'ait pas besoin de toi ici. Tu dois avoir sa permission.

– Demande-lui, lui suggéra Elden, et fais vite. Il y a beaucoup à préparer et tu es déjà en retard sur les autres. Les bateaux n'attendent pas. Et celui qui ne part pas ne peut rester au sein de la Légion.

– Essaie l'armurerie, suggéra O'Connor. J'y ai vu Kendrick il y a à peine une heure.

Thor partit en courant, franchit la porte de la caserne et traversa les

champs en direction du dépôt d'armes, Krohn sur ses talons.

Il l'atteignit rapidement, à bout de souffle, et trouva Kendrick. Il était seul à l'intérieur, à étudier le mur de hallebardes. Il paraissait concentré, perdu dans ses pensées. Thor avait l'impression de s'immiscer dans son intimité et n'osa l'interrompre.

Kendrick le regarda, les yeux rouges ; il avait sans doute pleuré. Thor repensa aux funérailles, se rappela le chevalier descendant son père sous terre et se sentit mal à l'aise.

– Pardonnez-moi, sire, dit-il en reprenant son souffle. Je suis navré de vous avoir dérangé. Je vous laisse.

Tandis que Thor tournait les talons, la voix de Kendrick retentit.

– Non. Reste. Je voudrais te parler.

Thor fit demi-tour et attendit en silence, ressentant la peine du jeune homme. Celui-ci passa un long moment à examiner les armes avant de prendre la parole.

– Mon père t'aimait beaucoup. Il te connaissait à peine, mais je voyais bien qu'il t'aimait. Qu'il t'aimait vraiment.

– Merci, sire. Moi aussi, j'aimais votre père.

– Les habitants du royaume et de la cour ne m'ont jamais considéré comme son fils. Tout cela parce que je suis né d'une autre mère.

On lisait la détermination dans son regard.

– Mais je *suis* son fils. Autant que les autres. Il était un père pour moi. Mon seul père. Mon père de sang. Je n'ai pas la même mère que les autres mais je n'en suis pas moins son fils, ajouta-t-il, tendant la main pour caresser le bout d'une lame accrochée au mur, les yeux embués de larmes.

– Je ne le connaissais que depuis peu, certes, affirma Thor, mais je sais qu'il vous aimait et qu'il vous approuvait. Son amour pour vous était aussi réel et fort que pour ses autres enfants.

Kendrick acquiesça, et son écuyer lut de la reconnaissance dans son regard.

– C'était un homme bien. Il lui arrivait d'être dur et sévère. Mais il était toujours juste. Notre royaume ne sera plus le même sans lui.

– J'aurais aimé que vous deveniez roi, s'écria Thor. Vous êtes le plus à même de régner.

Kendrick étudia la lame.

– Notre royaume a ses lois. Et je dois les respecter. Je n'envie pas mon frère Gareth. La loi impose qu'il règne, et il régnera. Mais je suis

peiné pour ma sœur qu'on a écartée du trône. Ce n'était pas le souhait de mon père. En ce qui me concerne, je ne regrette rien. Je ne sais pas si Gareth sera un bon roi. Mais encore une fois, c'est la loi, et la loi n'est pas toujours juste. Elle est intransigeante : c'est sa nature.

Kendrick étudia Thor.

– Pourquoi es-tu là ?

– Depuis le départ d'Erec, on m'a affecté comme écuyer à votre service. C'est un grand honneur, sire. Je n'aurais pu servir meilleur chevalier.

– Erec, dit Kendrick, le regard perdu au loin. Notre meilleur chevalier. Il est parti pour l'année de la Promise, n'est-ce pas ? Eh bien je suis ravi de t'avoir pour écuyer, même si je suis convaincu que cela ne durera pas. Il reviendra. Il ne quitte jamais bien longtemps la cour du roi.

Soudain son visage s'éclaira, il venait de comprendre le motif de la visite de Thor.

– Tu es venu me demander la permission de partir pour les Cent Jours ?

– Oui, sire, si cela vous convient. Dans le cas contraire, je comprendrais, je suis à votre service.

Kendrick secoua la tête.

– Chaque jeune membre de la Légion doit affronter les Cent Jours. C'est un rite de passage. J'aimerais te garder ici, mais ce serait égoïste. Va. Tu reviendras soldat aguerri et bien meilleur écuyer également.

Thor fut submergé de reconnaissance. Il allait lui demander ce qui l'attendait au cours des Cent Jours quand la porte de l'armurerie s'ouvrit violemment.

Alton se tenait sur le pas de la porte dans sa plus belle tenue, flanqué de deux gardes de la cour.

– Le voilà ! hurla-t-il, en désignant Thor. C'est lui qui m'a frappé hier soir au festin ! Un roturier, vous imaginez ? Il a levé la main sur un membre de la famille royale. Il a enfreint notre loi. Arrêtez-le !

Les deux gardes se dirigeaient vers Thor quand Kendrick s'avança et sortit son épée de son fourreau. Le bruit métallique résonna dans le dépôt d'armes, et lorsqu'il s'interposa, féroce, les deux gardes s'arrêtèrent.

– Approchez encore et vous en paierez le prix, les menaça-t-il.

Thor distinguait dans sa voix quelque chose de ténébreux, une intonation qu'il ne lui connaissait pas ; les gardes avaient dû le sentir également, car ils n'osaient plus bouger.

– Je suis un membre de la famille royale, le corrigea Kendrick. Un descendant en ligne directe. Ce n'est pas ton cas, Alton. Tu es le fils d'un cousin du roi au troisième degré. Gardes, vous m'obéirez à moi plutôt qu'à ce fanfaron. Thor est mon écuyer. Vous ne le toucherez pas. Ni maintenant, ni jamais.

– Mais il a enfreint la loi ! gémit Alton, serrant les poings. Un roturier n'a pas le droit de frapper un membre de la royauté.

Kendrick sourit.

– Dans ce cas précis, je suis ravi qu'il l'ait fait. À vrai dire, si j'avais été présent, je t'aurais frappé moi-même. Quoi qu'il ait pu faire, je suis sûr que tu l'avais mérité – que tu aurais mérité pire encore.

Alton se renfrogna, le visage cramoisi.

– Je vous suggère de partir à présent, gardes. Ou, si vous préférez, approchez... Mon épée me démange, à vrai dire.

Les deux gardes échangèrent un regard prudent, puis rengainèrent leurs épées avant de quitter l'armurerie à la hâte. Il ne restait qu'Alton, seul, qui les regardait partir.

– Je te suggère de les suivre au plus vite avant que je ne trouve un bon usage pour cette lame entre mes mains.

Kendrick avança d'un pas. Alton fit soudain demi-tour et s'enfuit à pas vifs.

Kendrick, souriant, rengaina son épée et se tourna vers son écuyer.

– Je ne sais comment vous remercier.

Kendrick s'avança et posa une main sur son épaule.

– Inutile. Voir la tête que faisait cet idiot a égayé ma journée.

Kendrick rit et Thor l'imita. Puis le chevalier retrouva son sérieux.

– Mon père ne prenait pas quelqu'un sous son aile à la légère. Il voyait quelque chose de grand en toi. Je le vois, moi aussi. Tu nous rendras fiers. Pars pour les Cent Jours et excelle. Va et deviens le guerrier que l'on devine en toi.

Thor se promenait dans les champs qui entouraient l'enceinte de la Légion, Krohn à ses côtés. C'était la fin d'après-midi et le second soleil descendait dans le ciel et le remplissait de roses, d'oranges et de violets spectaculaires. Krohn couinait de joie tandis que Thor

l'emmenait toujours plus loin, lui donnant l'occasion de courir, de jouer, de poursuivre d'autres animaux et de chasser pour son dîner. L'animal portait fièrement un ursutuay dans la gueule, une étrange créature de la taille d'un lapin, à la fourrure mauve et à trois têtes, qu'il avait attrapée quelques minutes plus tôt.

Krohn grandissait à vue d'œil et faisait à présent presque le double de sa taille initiale. Il avait de plus en plus besoin de se dépenser. Il devenait également très joueur et réclamait toujours plus d'attention. Si Thor ne courait pas autant qu'il le voulait, il lui mordillait les chevilles et ne cessait que lorsqu'il reprenait sa course. Krohn détalait alors dans un cri de joie aigu.

En cette fin d'après-midi, Thor avait eu envie de faire une pause, de s'éloigner de la caserne et des préparatifs frénétiques de ses occupants. Il avait bouclé ses bagages, comme tous les autres. Tous paraissaient compter les heures avant leur départ de l'Anneau. Thor ne savait pas exactement quand ils partiraient, mais on lui avait expliqué que ce serait dans un jour ou deux. L'atmosphère à la caserne était tendue : tout le monde était inquiet quant au voyage à venir et pleurait le roi. Un vent de changement semblait les avoir soudain balayés.

Le jeune homme voulait s'isoler une dernière fois avant le voyage, remettre de l'ordre dans ses idées, toujours troublées par la mort du roi et sa conversation avec Gwendolyn. Son esprit vagabonda vers Erec : il se demanda où il pouvait être en ce moment. Reviendrait-il un jour ? Il songea à l'aspect éphémère de la vie : tout paraissait éternel, mais ce n'était qu'une illusion.

– Les apparences sont trompeuses.

Thor fut ébahi de voir Argon vêtu de sa robe écarlate, son bâton à la main et le regard posé au loin sur l'horizon et la vaste étendue du ciel. Comme toujours, il se demanda comment le druide avait pu apparaître si soudainement. Il le dévisagea et ressentit un mélange de crainte et d'exaltation.

– Je vous ai cherché, après les funérailles, dit le jeune homme. Même avant la mort du roi. Mais je ne vous ai pas trouvé. J'ai tant de questions à vous poser.

– Je ne souhaite pas toujours qu'on me trouve.

Ses yeux bleu clair brillaient.

Thor l'observa et se demanda ce qu'il pressentait en ce moment. Voyait-il l'avenir ? Le lui dirait-il si c'était le cas ?

– Nous partons demain pour les Cent Jours.
– Je sais.
– En reviendrai-je ? s'enquit le jeune homme qui mourait d'envie de connaître la réponse.

Le druide détourna le regard.

– Ferai-je toujours partie de la Légion ? Réussirai-je cette mise à l'épreuve ? Devenirai-je un grand guerrier ?

Argon le dévisagea, inexpressif.

– Tant de questions..., dit-il avant de détourner le regard à nouveau. Thor comprit qu'il ne répondrait à aucune d'entre elles.

– Si je te dévoilais ton avenir, cela pourrait l'affecter, ajouta le vieil homme. Chaque choix que tu fais le construit.

– Mais j'ai vu l'avenir de MacGil. En rêve. J'ai vu qu'il allait mourir. J'ai tenté de l'aider et ça n'a servi à rien. À quoi bon l'avoir vu ? À quoi tout cela a-t-il servi ? J'aurais préféré ne pas savoir.

– Vraiment ? Tes connaissances ont affecté le destin. Il devait être empoisonné et tu l'as empêché.

Thor le dévisagea, perplexe. Il n'avait jamais envisagé ça ainsi.

– Mais on l'a quand même tué.

– Pas par empoisonnement. Au moyen d'une dague. Et tu ne peux savoir en quoi ce détail pourrait modifier le destin du royaume.

Thor y réfléchit à en avoir mal à la tête. C'était trop pour lui. Il ne comprenait pas ce qu'Argon voulait signifier par là.

– Le roi a voulu me voir avant de mourir, poursuivit Thor. Pourquoi moi ? C'est absurde ! Et que voulait-il dire quand il m'a parlé de ma mère ? Quand il m'a révélé que ma destinée serait plus grande que la sienne ? Étaient-ce juste les propos délirants d'un mourant ?

– Je crois que tu sais que c'était bien plus que cela.

– Alors c'est vrai ? Ma destinée sera plus grande que la sienne ? Comment est-ce possible ? Il était roi. Je ne suis rien.

– Vraiment ?

Argon s'avança de quelques pas, s'arrêta devant Krohn et le contempla un moment. Le léopard des neiges gémit et partit en courant. Thor frissonna, et le vieil homme lui lança un regard pénétrant.

– Dieu ne choisit pas l'arrogant pour faire sa volonté. Il choisit

l'humble. Le moins probable. Celui que tous les autres dédaignent. Y as-tu jamais songé ? Tous ces jours passés au village, à t'occuper des moutons de ton père. Voilà le fondement d'un guerrier, le vrai. L'humilité. La réflexion. Voilà ce qui forge un soldat. Ne l'as-tu jamais senti ? Que tu étais plus grand que ce que les autres affirmaient ? Que ta destinée était ailleurs ?

Thor réfléchit et se rendit compte qu'Argon avait raison.

– Oui, je l'ai senti... qu'un destin différent m'attendait.

– Et maintenant que cela se précise, tu n'y crois toujours pas ?

– Mais pourquoi moi ? Quels sont mes pouvoirs ? Quelle est ma destinée ? Quelles sont mes origines ? Qui était ma mère ? Pourquoi la vie est-elle si mystérieuse ?

Argon secoua la tête lentement.

– Un jour, tu découvriras tout cela. Mais tu as beaucoup à apprendre avant. D'abord, tu dois découvrir qui tu es. Tes pouvoirs sont immenses, mais tu ne sais pas t'en servir. Une puissante rivière coule en toi, mais elle reste sous la surface. Tu dois la faire jaillir. Tu apprendras beaucoup au cours des Cent Jours. Mais n'oublie pas, ce n'est que le commencement.

Thor s'interrogea sur l'étendue des connaissances du vieil homme concernant l'avenir.

– Je suis triste d'être vivant. (Il voulait désespérément expliquer à Argon, le seul en mesure de le comprendre, ce qui lui pesait.) Le roi n'est plus, et pourtant, moi je suis toujours là. J'ai l'impression d'être responsable de sa mort. Et il m'est douloureux de poursuivre mon chemin.

– Un roi meurt, un autre prend sa place. Ainsi va le monde. Un trône ne doit pas rester vide. Les rois coulent comme un torrent à travers l'Anneau. Tous semblent éternels, et tous ne font que passer. Rien dans ce monde, ni toi, ni moi, ne pouvons arrêter le courant. C'est un défilé de marionnettes au service du destin. C'est le défilé des rois.

Thor soupira et scruta l'horizon un long moment.

– Les voies de l'univers sont impénétrables, reprit enfin le druide. Tu ne les comprendras pas. Oui, il est douloureux de poursuivre son chemin. Mais nous le devons. Nous n'avons pas le choix. Et n'oublie pas, dit-il en adressant à Thor un sourire qui le terrifia, un jour, toi

aussi tu rejoindras MacGil. La vie sur terre passe en un éclair. Ne sois pas en proie à la peur, à la culpabilité ou aux regrets. Profite de chaque instant. Tu comprends ? Le mieux que tu puisses faire pour MacGil à présent, c'est de vivre. De vivre *vraiment*.

Argon le saisit par les épaules, et le jeune homme eut l'impression que du feu brûlait dans ses bras. Il dut détourner la tête pour éviter le regard intense du druide et il finit par fermer les yeux.

Il leva les mains pour les protéger d'une trop vive lumière et, soudain, il ne ressentit plus rien. Quand il rouvrit les paupières, Argon n'était plus là.

Thor était seul au milieu du champ. Il n'y avait rien d'autre que le ciel, les plaines et les mugissements du vent.

En cette fraîche soirée d'été, Thor était assis autour du feu avec les autres membres de la Légion, les yeux rivés sur les flammes tandis que le bois crépitait et craquait. Appuyé sur les coudes, il regardait vers le ciel ; au loin, d'innombrables étoiles scintillaient de lueurs rouges et orange. Il s'interrogeait, comme cela lui arrivait souvent, sur les mondes tout là-haut. Il se demandait s'il existait des planètes qui ne soient pas divisées par des Canyons, des mers qui ne soient pas protégées par des dragons, des royaumes qui ne soient pas morcelés par des armées. Il s'interrogeait sur la nature du destin.

Le feu crépitait et il observait les flammes ronflantes autour desquelles ses frères d'armes étaient assis, les épaules voûtées, les coudes sur les genoux, l'air à la fois abattu et à cran. Certains faisaient rôtir de la viande sur des bouts de bois.

– Tu en veux ?

Reece, assis à côté de lui, lui tendait un morceau enrobé d'une substance blanche gluante.

– Qu'est-ce que c'est ?

Il prit le bâton et toucha la masse blanche. Elle était collante.

– De la sève de l'arbre sigil. On la fait rôtir. On attend qu'elle vire au pourpre. C'est délicieux. On ne mangera plus rien d'aussi savoureux avant un moment.

Thor regarda les autres garçons tendre leurs bouts de bois au-dessus du feu et étudia la matière blanche qui sifflait. À son tour, il tendit le sien et fut stupéfait de voir la substance faire des bulles, puis changer de couleur. Elle prit toutes les teintes de l'arc-en-ciel avant de virer au

pourpre.

Il la retira du feu et y goûta. Il fut surpris de constater que c'était délicieux, sucré et difficile à mâcher. Il se régala, bouchée après bouchée.

Assis de l'autre côté de Thor, Elden, O'Connor et les jumeaux mangeaient joyeusement. En observant ses camarades, Thor constata que la Légion se regroupait naturellement par tranches d'âge. Avec des membres de quatorze à dix-neuf ans, environ une centaine au total, chaque groupe comptait une quinzaine de garçons. Ceux de dix-neuf ans, pratiquement des adultes, ignoraient ceux de quatorze. Thor était étonné de voir à quel point ils paraissaient plus âgés, presque trop vieux pour faire encore partie de la Légion.

– Viennent-ils, eux aussi ? demanda-t-il à Reece.

Il n'avait pas besoin de préciser où. Chacun ne pensait plus qu'aux Cent Jours ce soir-là, et nul ne semblait parler d'autre chose.

– Bien sûr. Tout le monde vient. Sans exception. À tout âge.

– La seule différence, intervint Elden, c'est qu'à leur retour ils en auront fini avec la Légion. Au-delà de dix-neuf ans, ils montent en grade.

– Et après ?

– Si leurs derniers Cent Jours sont probants, répondit Reece, ils se présentent devant le roi qui choisit ceux d'entre eux qui deviendront chevaliers. Puis on leur assigne un poste de patrouille. Ils doivent s'y astreindre pendant deux ans avec des rotations à travers tout le royaume. Ensuite, ils retournent à la cour du roi et sont admissibles au sein des Gris.

– Est-il possible qu'ils ne réussissent pas leurs Cent Jours ? Après toutes ces années ?

Reece fronça les sourcils.

– Les Cent Jours sont différents à chaque âge et chaque année. J'ai entendu des histoires d'échecs de garçons à tout âge.

Le groupe d'amis se fit silencieux. Thor fixa les flammes et se demanda ce qui les attendait. Au bout d'un moment, un brouhaha s'éleva et Kolk s'avança au milieu du cercle, dos aux flammes, flanqué de deux guerriers. Il affichait une mine renfrognée, se déplaçait lentement et regardait chacun d'entre eux dans les yeux à mesure qu'il avançait.

– Reposez-vous et mangez bien. C’est la dernière fois que vous en avez l’occasion. À partir de maintenant, vous ne serez plus des garçons, mais des hommes. Vous êtes sur le point d’embarquer pour les Cent Jours les plus durs de votre vie. Quand on en revient – si on en revient –, on vaut enfin quelque chose. Pour l’instant, vous n’êtes rien.

Kolk continua de marcher à pas lents ; comme s’il voulait les remplir d’effroi un par un.

– Les Cent Jours ne sont pas un test, poursuivit-il. Ce n’est pas un entraînement mais la réalité. Les combats que vous faites ici ne sont que des répétitions. Mais au cours des cent prochains jours, ce sera terminé. Vous allez pénétrer dans une zone de guerre. Vous traverserez le Canyon, par-delà le bouclier, vous parcourrez des lieues à travers les Terres Délaissées, en territoire non protégé. Vous embarquerez sur un bateau et traverserez la mer Tartuvienne. Vous naviguerez sur des eaux ennemies, loin de la côte. Vous vous rendrez sur une île inhabitée, non protégée des attaques, au cœur de l’Empire. Des embuscades vous menaceront à tout moment. Vous serez entourés de forces ennemies. Des dragons seront tapis non loin. Vous devrez vous battre. Quelques guerriers vous accompagneront, mais vous devrez en grande partie vous débrouiller seuls. Vous serez des hommes, contraints de participer à de vrais combats. Parfois jusqu’à la mort. Voilà comment on apprend à lutter. Comme chaque année, certains d’entre vous mourront. Certains seront blessés pour toujours. D’autres abandonneront parce qu’ils auront peur. Et les rares d’entre vous qui reviendront, ceux-là mériteront leur place au sein de la Légion. Si vous êtes trop effrayés, ne venez pas demain. Chaque année, au cours de la nuit qui précède le départ, un certain nombre plient bagage et partent. Si cela vous tente, faites-le. Nous ne voulons pas de lâches parmi nous.

Sur ces mots, il tourna les talons, suivi de ses hommes.

Un faible murmure parcourut l’assemblée, et tous se dévisagèrent avec solennité. Thor lisait l’appréhension sur bien des visages.

– Est-ce vraiment si terrible ? demanda O’Connor à un garçon à côté de lui.

Plus âgé qu’eux, il avait peut-être dix-huit ans, il fixait les flammes, la mâchoire contractée.

Ce dernier acquiesça.

– C’est chaque fois différent. Beaucoup de mes frères ne sont pas revenus avec moi. Comme il l’a dit. C’est la réalité. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c’est de vous préparer à mourir. Mais je vais ajouter une chose : si vous en revenez, vous serez meilleurs guerriers que ce que vous auriez jamais cru possible.

Thor se demanda s’il reviendrait. Était-il assez coriace ? Comment réagirait-il dans un vrai combat à mort ? Comment supporterait-il cent jours à ce rythme ? Et comment serait-il à son retour ? Il avait le pressentiment qu’il ne serait plus le même. Ni lui, ni aucun d’entre eux. Mais ils seraient tous dans la même galère.

Il dévisagea Reece et remarqua qu’il était distrait. Autre chose le rongait. Son père.

– Je suis navré, lui dit Thor.

Reece ne tourna pas la tête vers lui, mais acquiesça lentement, les yeux rivés au sol, gonflés de larmes.

– Je veux juste connaître le responsable. Je veux juste savoir qui l’a tué.

– Moi de même, lui fit écho Elden.

– Et nous donc, surenchérent les jumeaux.

– Ne t’a-t-il rien raconté de plus ? s’enquit Reece. Pendant ces dernières minutes que tu as passées avec lui. T’a-t-il confié qui lui avait fait cela ?

Thor sentit les regards se braquer sur lui. Il s’efforça de se souvenir précisément des propos du roi.

– Il m’a révélé qu’il avait vu le coupable. Mais qu’il n’aurait su associer un nom à son visage.

– C’était donc quelqu’un qu’il connaissait ? insista Reece.

– C’est ce qu’il a affirmé, effectivement.

– Cela ne réduit pas vraiment la liste, intervint O’Connor. Un roi connaît plus de gens que nous n’en connaissons jamais.

– Je suis navré, ajouta Thor. Je n’en sais pas plus...

– Mais tu as passé ces dernières minutes avant sa mort avec lui, insista Reece. Que t’a-t-il dit d’autre ?

Son ami hésita. Il ne voulait pas que lui ou les autres garçons le jalousent. Que pouvait-il bien dire ? Que le roi lui avait confié que sa destinée serait plus grande que la sienne ? Cela ne ferait que susciter

envie et haine autour de lui.

– Il n’a pas dit grand-chose. Il est resté silencieux la plupart du temps.

– Mais alors pourquoi a-t-il voulu te voir ? Pourquoi toi ? Juste avant de mourir ? Pourquoi n’a-t-il pas voulu me voir, moi ? insista Reece.

Thor ne savait que répondre. Il comprit à quel point cela devait blesser son ami : il était le fils du roi, et son père avait choisi de s’entretenir avec quelqu’un d’autre pendant ses derniers instants. S’il voulait le réconforter, il devait trouver quelque chose au plus vite.

– Il m’a demandé de te dire à quel point il tenait à toi, mentit Thor. Je crois qu’il lui était plus facile de le confier à un étranger.

Son ami l’observa pour deviner s’il mentait.

Il finit par détourner le regard, visiblement satisfait. Thor était mal à l’aise de ne pas lui avoir dévoilé toute la vérité. Il détestait mentir. Ce n’était pas dans ses habitudes. Et il ne voulait pas blesser son ami.

– Et pour l’Épée ? s’enquit Conval.

– Que veux-tu dire ? demanda Reece.

– Tu sais ce que je veux dire. L’Épée de la Dynastie. Maintenant que le roi est mort, le prochain MacGil aura l’opportunité d’essayer de la soulever. Il paraît que l’on va couronner Gareth. Est-ce vrai ?

Tous les garçons autour du feu, même les plus âgés, se turent et regardèrent Reece.

Celui-ci acquiesça lentement.

– C’est exact.

– Cela signifie que Gareth pourra tenter sa chance, remarqua O’Connor.

Reece haussa les épaules.

– Selon la tradition, oui. S’il le souhaite.

– Crois-tu qu’il y parviendra ? s’enquit Elden. Crois-tu qu’il soit l’Élu ?

Reece émit un grognement moqueur.

– Tu plaisantes ? Il n’est pas l’Élu. Il n’a rien d’un roi. Il est à peine un prince. Si mon père était vivant, jamais on ne l’aurait fait roi. Je suis prêt à parier ma vie qu’il ne sera pas capable de soulever cette épée.

– Quelle image cela renverra-t-il aux autres royaumes si notre

nouveau roi essaie et n'y parvient pas ? s'interrogea Conval. Un autre roi MacGil qui échoue ? Nous passerons pour des faibles.

– Es-tu en train de dire que mon père était un faible ? aboya Reece sur les nerfs.

– Non, non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je crois juste que notre royaume paraîtra vulnérable si notre nouveau roi ne peut soulever l'Épée. Cela pourrait donner envie à l'ennemi de passer à l'attaque.

Reece haussa les épaules.

– Nous n'y pouvons rien. Quand le moment sera venu, un jour, un MacGil soulèvera cette épée.

– Ce sera peut-être toi, glissa Elden.

Tous les autres dévisagèrent Reece.

– Après tout, ajouta-t-il, tu es l'autre fils légitime du roi.

– Godfrey l'est également, rétorqua Reece. Il est aussi mon aîné.

– Mais Godfrey ne régnera jamais. Et après Gareth, il ne restera que toi.

– Tout ça n'a aucune importance, dit Reece. Gareth est roi à présent. Pas moi.

– Peut-être pas pour longtemps, remarqua un autre garçon d'une voix grave.

– Qu'entends-tu par là ? demanda Reece en cherchant dans la nuit celui qui avait parlé.

Mais seul le silence lui répondit, tandis que tout le monde détournait le regard.

– La rumeur court qu'une révolte se prépare, finit par lui confier Elden. Gareth ne te ressemble en rien. Ne nous ressemble en rien. Il s'est fait de nombreux ennemis. Surtout au sein de la Légion et des Gris. Tout est possible. Tu pourrais bien un jour devenir roi.

Reece rougit.

– Je ne voudrais devenir roi que si cela est légitime. Pas dans de telles circonstances. Pas à cause de la mort prématurée de mon père ni parce que Gareth aura été trahi. De plus, mon aîné Kendrick ferait un bien meilleur roi que moi.

– Mais il ne peut hériter, intervint O'Connor.

– Il y a aussi ma sœur, Gwendolyn. C'était le vœu de mon père.

– Qu'une fille nous gouverne ? s'étonna l'un des garçons. Cela ne se

produira jamais.

– C’était pourtant son souhait.

– Mais il ne sera pas exaucé, remarqua un autre.

Reece secoua doucement la tête.

– Pour le meilleur ou pour le pire, nous sommes tous entre les mains de Gareth à présent.

– Qui sait ce que nous retrouverons dans cent jours, fit remarquer Elden.

Le groupe se tut, chacun les yeux rivés sur les flammes.

Thor réfléchissait. L’évocation de Gwendolyn lui avait noué l’estomac. Il murmura à l’oreille de son ami :

– Ta sœur, l’as-tu vue après les funérailles ?

Reece le regarda et hocha doucement la tête.

– Nous avons discuté. J’ai lavé ton nom. Elle sait que tu n’as rien fait dans cette maison close.

Le jeune homme en fut grandement soulagé : il se détendit pour la première fois depuis des jours. Il lui en était si reconnaissant.

– Veut-elle me revoir ? s’enquit-il plein d’espoir.

Reece secoua la tête.

– Je suis navré, mon frère. Elle est fière. Elle n’aime pas admettre qu’elle a tort. Même quand c’est le cas.

Thor contempla les flammes et acquiesça lentement. Il comprenait. Il ressentait un vide en lui, mais cela lui donnait du courage. Cent longs jours l’attendaient : il valait mieux qu’il n’ait plus aucune attache.

Thor se tenait dans la chambre du roi. L’obscurité était totale à l’exception d’une torche qui vacillait à l’autre extrémité de la pièce. Thor fit trois pas lents vers le lit, s’agenouilla aux côtés du roi et lui tint la main. Ses yeux étaient fermés. Il paraissait apaisé, froid et immobile, et le jeune homme savait qu’il était mort.

MacGil portait toujours sa couronne, et Thor vit alors Estopheles pénétrer dans la chambre par une fenêtre ouverte et se poser sur la tête du roi. Il attrapa la couronne dans son bec et s’envola. Il poussa un cri aigu en franchissant la fenêtre, ses grandes ailes battant l’air pour emporter son trophée haut dans le ciel.

Thor reporta son attention vers le roi : Gareth était allongé à sa place à présent. Il retira aussitôt sa main et vit que celle de Gareth avait pris la forme d'un serpent ; son visage se transformait et se mélangeait à la tête d'un cobra. Sa peau était couverte d'écailles, et sa langue dardait dans sa direction. Il avait un rictus mauvais, les yeux d'un jaune étincelant.

Thor cligna des yeux et, quand il les rouvrit, il était dans son village. Les rues étaient désertes. Les maisons s'étaient vidées, les portes et les fenêtres étaient ouvertes, comme si tous les habitants avaient fui à la hâte.

Il suivit la route qui lui était familière, la poussière volant autour de lui, jusqu'à son ancienne maison, une petite demeure d'argile blanche dont la porte béait.

Quand il entra, il aperçut son père, assis à table. Son cœur battait à tout rompre : il n'avait pas envie de le revoir, mais s'y sentait obligé.

Il s'assit face à son père. Celui-ci portait de gros fers aux poignets et était enchaîné à la table. Il dévisagea son fils d'un air sévère.

– Tu as tué notre roi, accusa-t-il.

– Ce n'est pas vrai.

– Tu n'as jamais fait partie de cette famille.

Le jeune homme cilla sous l'insulte.

– Je ne t'ai jamais aimé ! hurla alors ce dernier, se levant et brisant ses chaînes. (Il fit plusieurs pas vers son fils, les chaînes battant au vent.) Je n'ai jamais voulu de toi ! cria-t-il.

Il fonça sur lui en levant ses grosses mains comme pour l'étrangler. Alors qu'elles se refermaient sur sa gorge, Thor cligna des yeux.

Il était à présent sur un bateau, un gigantesque navire de guerre en bois dont la proue s'enfonçait profondément dans l'océan avant de s'élever bien haut, bravant les vagues. Thor se tenait à la barre et Estopheles volait près de lui, la couronne du roi toujours au bec. Au loin apparaissait une île ensevelie sous la brume. Au-delà, un éclair fendit le ciel lourd de sombres nuages violets. Les deux soleils étaient tout proches l'un de l'autre. Thor entendit un grondement atroce ; il provenait de l'île de Brume.

Il se réveilla en sursaut. Il s'assit, haletant, et regarda alentour.

Ce n'était qu'un rêve. L'aube pointait, il était allongé dans la caserne, et les autres garçons dormaient autour de lui. Son cœur

battait la chamade. Il essuya la sueur sur son front. Cela lui avait paru si réel.

– Je m’y connais en cauchemars, mon garçon.

Kolk se tenait non loin, les mains sur les hanches, il étudiait les recrues endormies.

– Tu es le premier debout, dit-il. C’est bien. Un long voyage nous attend. Et ton cauchemar ne fait que commencer.

Devant sa fenêtre ouverte, Gareth regardait l'aube se lever sur son royaume. *Son* royaume. Que ces mots étaient bons ! À partir de ce jour, il serait roi. Pas son père, *lui*. Gareth MacGil. Le huitième MacGil. On poserait la couronne sur sa tête.

Une nouvelle ère commençait. Une nouvelle dynastie. Les pièces de monnaie royales arboreraient le dessin de son visage, sa statue serait érigée devant le château. En quelques semaines, le nom de son père serait relégué aux oubliettes. Son tour était venu de connaître une ascension inexorable, son tour était venu de briller. Toute sa vie, il avait attendu ce moment.

Il n'avait pas dormi de la nuit, il en était incapable : il s'était tourné et retourné dans son lit puis, pris de sueurs froides, il s'était levé pour faire les cent pas. Pendant de rares instants de sommeil, il avait fait des rêves agités, avait vu son père qui le dévisageait et le réprimandait, comme il l'avait fait dans la vie. Mais celui-ci ne pouvait plus le toucher à présent. C'était lui qui contrôlait la situation. Il avait rouvert les yeux et chassé son visage de son esprit. Il était vivant, et son père n'était plus.

Gareth avait du mal à concevoir tous les changements qui se mettaient en place autour de lui. Tandis qu'il regardait le ciel, il savait que dans seulement quelques heures, il porterait la couronne, les atours du roi, il tiendrait le sceptre du souverain à la main. Tous les conseillers, tous les généraux du roi, et tous les habitants du royaume lui devraient obéissance. Il contrôlerait l'armée, la Légion, les finances. Rien ni personne n'échapperait à son contrôle. C'était le pouvoir qu'il avait convoité, dont il avait eu soif toute sa vie. Et il était maintenant à sa portée. Pas à celle de sa sœur ni à celle d'aucun de ses frères. Il avait fait en sorte que cela se produise. Peut-être prématurément. Mais il se disait qu'un jour tout cela aurait été à lui de toute façon. Pourquoi attendre toute sa vie et gâcher ses plus belles années ? Il méritait de devenir roi dans la fleur de l'âge, pas quand il

serait vieux. Il avait juste forcé le destin.

Son père l'avait bien mérité. Toute sa vie il l'avait critiqué, avait refusé de l'accepter tel qu'il était. À présent, Gareth l'y obligeait, par-delà la mort, qu'il le veuille ou non. Son père était contraint de regarder sur terre pour voir le fils qu'il aimait le moins régner, précisément celui qu'il n'aurait jamais voulu voir accéder au trône. C'était sa punition pour lui avoir refusé son amour, pour ne jamais lui avoir donné une once d'affection. Gareth n'en avait plus besoin désormais. Le royaume tout entier l'aimerait et l'adorerait. Et il s'en délecterait.

Le marteau en fer résonna sur le bois, et Gareth, déjà vêtu, s'avança jusqu'à la porte d'un air important. Il l'ouvrit lui-même, s'émerveillant à l'idée que ce serait la dernière fois. À partir d'aujourd'hui, il dormirait dans une autre pièce – la chambre du roi – et des domestiques se tiendraient en permanence de part et d'autre de l'entrée. Il ne toucherait plus jamais une porte de sa vie. Il serait flanqué d'un entourage royal, de guerriers, de gardes du corps, de tout ce qu'il voulait. L'idée le galvanisait.

– Sire, déclamèrent les gardes à l'unisson.

Ils s'inclinèrent devant lui. Un de ses conseillers s'approcha.

– Nous sommes venus vous accompagner à la cérémonie de couronnement.

– Très bien, dit Gareth en s'efforçant de paraître calme.

Il s'avança, la tête haute, cherchant déjà une attitude et un port de roi. Ce jour allait le changer, tous ceux qui l'entouraient le regarderaient dès lors différemment.

Gareth foula le tapis rouge qu'on avait déroulé sur le sol de pierre du château, des dizaines de gardes alignés tout le long l'encadraient tandis qu'il marchait posément, empruntant chaque couloir d'un pas mesuré, savourant chaque instant. Partout, des gardes s'inclinaient sur son passage.

– Sire, disaient-ils les uns après les autres comme des dominos.

Qu'il était bon de les entendre l'appeler ainsi. Il avait l'impression de marcher dans les pas de son père, qui avait emprunté ce parcours la veille encore.

Au détour d'un couloir, les gardes tirèrent de toutes leurs forces sur le heurtoir d'une imposante porte en chêne. Elle s'ouvrit en grinçant sur une immense salle de réception. Gareth s'attendait à une foule

nombreuse, mais il fut stupéfié par la scène qui s'offrait à lui : des milliers de gens, les plus riches et les plus influents de la cour, la royauté, des nobles, des centaines de Gris remplissaient la pièce et se levèrent de leurs bancs à son apparition. Vêtus de leurs plus beaux atours, comme pour une cérémonie de la plus haute importance, ils s'inclinèrent devant lui.

L'heure était venue. Dans quelques instants Gareth porterait la couronne, et on ne pourrait plus jamais l'atteindre. Il avait hâte qu'on la pose sur sa tête.

Il remonta l'allée centrale garnie sur toute sa longueur d'un somptueux tapis rouge au bout de laquelle un autel et un trône se dressaient. Argon l'y attendait en compagnie de plusieurs autres membres du conseil du roi.

– Oyez, oyez ! Levez-vous tous en présence du nouveau roi !

– Hourra !

Un chœur de milliers de voix emplit la pièce, s'élevant jusqu'au plafond.

Une musique retentit, les notes d'un luth, tandis que Gareth entreprenait la marche rituelle menant au trône. Sur son passage, il découvrit des visages qu'il reconnaissait et d'autres non. Certains le considéraient jusque-là comme n'importe quel garçon, ou ne lui prêtaient aucune attention. Maintenant, tous devaient lui faire preuve de respect. Maintenant, il exigeait toute leur attention.

Il passa devant ses frères et sœur, Godfrey, Kendrick, Gwendolyn et Reece. À côté de Reece se trouvait ce garçon, Thor. Tous, des épines dans son pied. Peu importait. Il s'en débarrasserait bientôt. Dès qu'il prendrait possession du trône, dès qu'il prendrait le pouvoir, il s'occuperait de chacun d'eux, à sa façon. Qui mieux que lui savait que les pires ennemis étaient ceux qui vous étaient les plus proches ?

Il passa devant sa mère, la reine, qui le dévisagea d'un regard désapprobateur. Il n'avait plus besoin de sa bénédiction à présent, il n'en aurait plus jamais besoin. Maintenant, il serait son roi. C'est elle qui lui devrait obéissance.

La musique se fit plus puissante tandis que Gareth gravissait les sept marches d'ivoire pour atteindre l'estrade où se tenait Argon, vêtu d'une magnifique robe de cérémonie.

Gareth lui fit face. À ce moment-là, la salle entière, des milliers de

gens, s'assit. La musique se tut et fit place à un silence de mort.

Argon le dévisageait avec une telle intensité que ses yeux translucides semblaient le transpercer. Gareth aurait voulu détourner le regard, mais il se força à le soutenir. Il se demanda une fois de plus ce que voyait le druide. Voyait-il l'avenir ? Ou pire, voyait-il le passé ? Avait-il vu ce que Gareth avait fait ? Et dans ce cas, le révélerait-il ?

Gareth se promit d'éliminer Argon également. Il se débarrasserait de quiconque avait été proche de son père – et pourrait soupçonner son implication dans sa mort.

Il s'arma de courage quand le druide prit la parole, et pria pour qu'il n'annonce pas qu'il était le meurtrier de son père.

– Comme le destin l'a voulu, commença Argon, nous sommes tous réunis en ce jour pour pleurer la perte d'un grand roi, et être témoins du couronnement de son fils. Car la loi de l'Anneau impose que la couronne soit transmise au fils aîné légitime. Dans le cas présent, Gareth MacGil.

Chacun des mots du druide sonnait comme une dénonciation aux oreilles de Gareth. Pourquoi avait-il eu besoin d'employer le terme *légitime* ? Il s'agissait d'une rebuffade : il sous-entendait qu'il aurait préféré que Kendrick soit fait roi à sa place. Gareth le lui ferait payer.

– En tant que sorcier des MacGil depuis sept générations, il me revient de poser la couronne royale sur votre tête, Gareth, dans l'espoir que vous fassiez respecter la loi suprême de l'Anneau. Acceptez-vous, Gareth, ce privilège ?

– Je l'accepte.

– Prêtez-vous serment, Gareth, de faire respecter et de protéger les lois de notre grand royaume ?

– J'en prête serment.

– Promettez-vous, Gareth, de marcher dans les pas de votre père en tout point, et dans les pas de vos ancêtres, de protéger l'Anneau, de défendre le Canyon et de nous défendre face à tous nos ennemis, internes ou externes ?

– Je le promets.

Argon le fixa longuement, le visage dénué d'expression, puis saisit enfin la grande couronne incrustée de bijoux, celle que portait son père, la leva bien haut et la déposa avec délicatesse sur la tête de Gareth. Les yeux fermés, il se mit à psalmodier la même phrase, encore et encore, dans l'antique langue perdue de l'Anneau.

– *Atimos lex vi mass primus...*

Argon récitait d'une voix grave, gutturale, et sa psalmodie dura un long moment. Il s'arrêta enfin, leva la main pour la poser sur le front de Gareth.

– Par les pouvoirs qui me sont conférés par le Royaume Occidental de l'Anneau, moi, Argon, vous déclare, Gareth, le huitième roi MacGil.

Des applaudissements modérés s'élevèrent de la salle, loin d'être enthousiastes. Gareth fit face à l'assistance qui se leva poliment, et il étudia les visages qu'il voyait.

Il fit deux pas pour s'asseoir sur le trône de son père, enivré par l'émotion de poser ses mains sur ses bras patinés. Une fois assis, il dévisagea de nouveau ses sujets qui le regardaient pleins d'espoir, mais peut-être aussi emplis de crainte. Il remarqua également ceux dans la foule qui ne l'acclamaient pas, et qui le contemplaient d'un air sceptique.

Il mémorisa bien ces visages : chacun d'eux allait le payer très cher.

Thor quitta le château du roi entouré des membres de la Légion qui sortaient les uns après les autres de la cérémonie de couronnement qu'on leur avait imposée avant leur départ. Il se sentait physiquement malade d'avoir assisté au couronnement de Gareth. Quelques heures plus tôt, MacGil était assis sur ce trône, invincible, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Quelques heures plus tôt, le royaume rendait hommage à son père. Où était passée leur loyauté ?

Bien sûr, un royaume ne pouvait demeurer sans guide, un trône ne pouvait rester vacant, mais n'aurait-on pas pu patienter encore ? Un trône ne pouvait-il être inoccupé plus de quelques heures ? Pourquoi se précipitait-on toujours pour trouver un successeur ? Argon avait-il raison ? Y aurait-il toujours un défilé de rois ? Cela ne finirait-il donc jamais ?

Quand Thor avait regardé le trône sur lequel Gareth avait pris place, il lui avait davantage fait penser à une prison dorée qu'à un symbole de pouvoir. C'était une place, réalisa-t-il, qu'il n'aurait jamais envie d'occuper.

Thor se rappela les derniers mots de MacGil qui affirmait que sa destinée était plus grande que la sienne. Il frissonna ; il pria pour que cela ne signifie pas qu'il serait roi un jour – ni ici ni nulle part ailleurs.

La politique ne l'intéressait pas. Il voulait devenir un grand guerrier. Il voulait la gloire. Il voulait se battre aux côtés de ses frères d'armes, aider ceux qui en avaient besoin. C'était tout. Il voulait être à la tête de vaillants sujets mais uniquement sur le champ de bataille. Il ne pouvait s'empêcher de penser que tous les meneurs d'hommes qui luttèrent pour le pouvoir se retrouvaient un jour corrompus.

Thor sortit avec les autres, contrariés que leur voyage ait été retardé pour rendre hommage au nouveau roi. Le couronnement avait été déclaré jour de réjouissances et, à présent, ils ne pourraient partir avant le lendemain. Vingt-quatre heures de plus à attendre, à pleurer leur ancien roi et à contempler l'ascension de Gareth. C'était la dernière chose dont Thor avait envie. Il avait hâte de voyager, de traverser le Canyon, d'embarquer sur le navire. L'océan lui éclaircirait les idées, il oublierait tout et se jetterait corps et âme dans l'entraînement que la Légion lui préparait, quel qu'il soit.

Tandis qu'ils franchissaient les portes du château, Reece le rejoignit, lui décocha un coup de coude dans les côtes et lui fit un signe de la tête. Thor regarda dans la direction indiquée et eut du mal à en croire ses yeux.

Là, à l'écart, seule, vêtue d'une longue robe de soie noire, se tenait Gwendolyn. Elle le dévisageait.

– Elle veut te parler, lui glissa son ami. Va la voir.

O'Connor, Elden et les jumeaux ainsi que plusieurs autres garçons poussèrent des « Oh ! » et des « Ah ! » en chœur.

– On demande le bourreau des cœurs ! s'exclama O'Connor.

– Tu ferais bien de courir avant qu'elle ne change d'avis, lui conseilla Elden.

Thor, qui rougissait, s'adressa à Reece en s'efforçant de faire comme si les autres n'étaient pas là.

– Mais je ne comprends pas. Je croyais qu'elle ne voulait plus me voir.

Reece secoua doucement la tête, un sourire aux lèvres.

– Je suppose qu'elle a fini par changer d'avis. Va la voir. On ne part que demain. Vous avez le temps.

Thor entendit un miaulement et vit Krohn se précipiter sur Gwendolyn. Thor n'avait pas besoin de plus d'encouragements : il s'élança derrière lui, sous les cris moqueurs de ses amis. Plus rien ne

lui importait, il ne pensait qu'à elle. Ce n'est qu'en la voyant qu'il mesura à quel point elle lui avait manqué, et la profondeur de la blessure en son cœur.

Il zigzagua dans la foule pour suivre Krohn et atteignit enfin la jeune fille. Elle se tenait non loin de l'entrée du château : il se présenta à elle, bousculé par les centaines de personnes qui continuaient de sortir de la salle de célébration. Elle le contemplait, solennelle. La joie qui illuminait d'habitude son visage avait disparu, remplacée par une expression renfermée, une aura de deuil. Et pourtant, elle était plus belle encore, dans la lumière austère du matin.

Comme chaque fois qu'il la rencontrait, il ne savait que dire. Il était sur le point de parler, mais elle prit la parole la première.

– Je suis navrée pour ce que je t'ai dit hier, affirma-t-elle doucement. Que tu étais un roturier. Que tu ne me méritais pas. Je ne le pensais pas. J'étais seulement bouleversée. Ça ne me ressemble pas. Pardonne-moi.

Le cœur de Thor fondit à ces mots. Elle se montrait à nouveau si gentille envers lui.

– Inutile de t'excuser.

– Si. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. Mon frère m'a confié que tous les commérages qu'on m'a rapportés à ton sujet n'étaient que des mensonges. Je me suis trompée. J'aurais dû savoir qu'il ne fallait pas se fier aux autres. J'aurais dû te donner une chance.

Elle l'étudia de ses yeux bleus saisissants qui l'hypnotisèrent, jusqu'à le troubler comme jamais.

– M'accordes-tu une seconde chance ?

Le visage de Thor se fendit d'un large sourire.

– Bien sûr ! (Il baissa les yeux et donna des coups de pied aux cailloux.) Je n'avais pas abandonné l'espoir que tu puisses changer d'avis. Car moi, je n'en ai pas changé.

Pour la première fois depuis longtemps, elle sourit, un large sourire qui lui ôta un énorme poids du cœur. Il se sentit bien plus léger.

Tout autour d'eux, les gens continuaient de quitter le château et on les bousculait dans tous les sens. Gwendolyn tendit la main pour prendre la sienne, et le contact de sa peau douce le galvanisa.

– Viens avec moi, lui dit-elle.

Thor sentait les regards posés sur eux, et lui aussi voulait partir.

– Où allons-nous ? demanda-t-il.

– Tu verras.

Sans hésiter, il la suivit. Elle le guidait par la main à travers la foule ; ils contournèrent le château et s'éloignèrent en direction des champs.

Thor et Gwen marchèrent main dans la main dans la lumière du petit matin à travers des champs de fleurs, Krohn à leurs côtés, le second soleil se levant sur une magnifique journée d'été. Ils traversèrent des bosquets aux fleurs turquoises, blanches et vertes épanouies. Toutes sortes d'oiseaux voletaient de l'une à l'autre. Des fleurs jusqu'aux genoux, ils continuèrent leur ascension de la colline jusqu'au sommet.

D'en haut, le panorama était splendide. Thor apprécia la vue plongeante sur la cour du roi. Le ciel était bleu et jaune clair, une volute de nuages à l'horizon.

Plus que la beauté du site, ce qui bouleversa Thor fut de se retrouver devant la sépulture du roi MacGil. Un monticule de terre fraîchement remuée marqué d'un mât dont l'extrémité était ornée d'un faucon à l'intérieur d'un anneau, les symboles du royaume – avec en toile de fond les spectaculaires falaises Kolviennes. Un cri aigu retentit dans le ciel et Estopheles descendit se poser en haut du mât. Perché là, il déploya ses ailes et poussa un autre cri aigu. Puis il les replia et s'installa confortablement.

Thor et Gwen échangèrent un regard perplexe.

– Le comportement des animaux restera toujours un mystère pour moi, dit-il.

– Ils sentent les choses. Ils voient ce que nous ne voyons pas.

Thor s'étonna qu'ils ne soient que tous les deux à se recueillir devant cette tombe. Il en fut peiné. Un jour plus tôt, le roi aurait pu donner des ordres à n'importe qui, aurait pu réunir des milliers de gens sur un coup de tête ; maintenant il était mort, et plus personne n'était là pour lui rendre hommage.

Gwen s'agenouilla et déposa délicatement le bouquet de fleurs turquoises qu'elle avait cueillies en chemin. Thor fit de même, réagençant les cailloux qui entouraient la tombe. Krohn alla s'allonger

sur le monticule de terre, y posa la tête et se mit à gémir.

On n'entendait que le souffle du vent. Thor sentit la peine le submerger. Bizarrement, il se sentait également réconforté. C'était là qu'il voulait être. Avec MacGil. Avec Gwen. Pas à la cour, à assister au couronnement d'un prince. Ni nulle part ailleurs.

– Il savait qu'il allait mourir bientôt, dit-elle, les yeux pleins de larmes rivés sur la tombe. Il m'a parlé il y a quelques jours et ne cessait d'évoquer sa mort. Cela m'a mise dans tous mes états. Je lui ai dit d'arrêter. Mais il a refusé. Pas tant que je ne lui aurais pas promis.

– Promis quoi ?

Gwen essuya une larme en silence et arrangea les fleurs de son mieux sur la sépulture de son père. Au bout d'un long moment, elle se redressa et soupira.

– Il m'a fait promettre que s'il mourait, je régnerais sur le royaume.

Elle se tourna vers Thor, ses magnifiques yeux bleus humides éclairés par le soleil du matin : il n'avait jamais rien vu de si beau. Sous le choc, il comprit qu'elle disait vrai.

– Toi ? Régner sur le royaume ? demanda-t-il, abasourdi.

Son visage s'assombrit.

– Tu ne m'en crois pas capable ?

Il bégaya :

– Si... si... bien sûr que si. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je... Je suis tout simplement surpris.

Son expression s'adoucit.

– Moi aussi, cela m'a surprise. Ce n'était pas ce que je voulais. Mais je lui ai promis que je le ferais. Il a insisté jusqu'à ce que je prête serment.

– Alors... Je ne comprends pas, dit Thor, déconcerté. Pourquoi a-t-on couronné Gareth ? Pourquoi pas toi ?

Elle reporta son attention sur la sépulture du roi.

– Le vœu de mon père n'a jamais été ratifié. Le conseil refuse d'en tenir compte.

– Mais ce n'est pas juste, s'exclama le jeune homme qui sentait l'indignation monter en lui. Ce n'était pas ce que ton père souhaitait !

Elle haussa les épaules.

– C'est aussi bien ainsi. Je n'en avais vraiment pas envie.

– Mais il est injuste que Gareth ait pris le pouvoir...

– On dit que chaque royaume a le roi qu'il mérite, glissa-t-elle.

À bien y réfléchir, Thor se rendit compte que Gwen était beaucoup plus sage qu'il ne l'aurait cru. Il comprit alors qu'elle ferait effectivement une bonne reine. Cela le dérangerait d'autant plus qu'on l'ait écartée du pouvoir, que le vœu de son père ait été ignoré.

– Mais je m'inquiète pour notre royaume, ajouta-t-elle, notre moitié de l'Anneau. Les McCloud, quand ils apprendront qu'on a couronné Gareth, s'enhardiront. Ce sera le cas de tous nos ennemis. Gareth n'a rien d'un meneur d'hommes, et ils le savent. Nous serons vulnérables.

Thor s'interrogea sur les ramifications de l'assassinat du roi : elles paraissaient sans fin.

– Mais ce qui me préoccupe le plus, c'est de ne pas savoir qui l'a tué. Je dois savoir. Je ne trouverai pas le repos tant que je ne le saurai pas. J'ai le sentiment que l'âme de mon père ne le trouvera pas non plus. Justice doit être faite. Personne n'est sûr dans cette cour. Il y a trop d'espions, et tout le monde ment. Tu es le seul en qui je puisse avoir réellement confiance, parce que tu n'es pas d'ici. Ainsi qu'en mes frères, Kendrick et Reece. En dehors de vous trois, je ne peux me fier à personne.

– As-tu la moindre idée de qui aurait pu vouloir sa mort ?

– J'en ai beaucoup. Autant que de pistes à suivre. Je les suivrai toutes, et je n'arrêterai pas tant que je n'aurai pas retrouvé son meurtrier.

Gwen avait prononcé ces mots les yeux rivés sur la tombe de son père ; Thor sentit sa détermination et eut la sensation qu'elle parviendrait à ses fins.

Au bout d'un moment, elle se leva. Il l'imita, et ils restèrent debout, côte à côte, les yeux baissés vers la tombe.

– Je veux partir loin d'ici, dit-elle. Je veux quitter cet endroit. Je voudrais ne jamais revenir. Je déteste tout ce qui se passe. Je ne sais pas comment cela va se terminer, mais j'ai le pressentiment que ce sera tragique. La mort. La trahison. Les assassinats. Je déteste cette cour. Je déteste faire partie de la royauté. Je regrette de ne pouvoir mener une vie simple. À vrai dire, j'aurais aimé que mon père soit fermier. Alors il serait toujours en vie. Cela vaut plus à mes yeux que le royaume tout entier.

Thor, qui ressentait sa peine, tendit la main pour prendre la sienne.

– Je serai bientôt loin d’ici, dit-il.

Elle le dévisagea, et il lut la peur dans son regard.

– Comment cela ? demanda-t-elle d’une voix blanche.

– Nous partons demain, la Légion entière. Pour les Cent Jours. Nous embarquerons à bord d’un navire pour aller nous entraîner sur une île lointaine. Je ne reviendrai qu’à l’automne. À supposer que je revienne.

Gwen accusa le coup. Elle secoua doucement la tête.

– La vie est parfois si cruelle. Tout arrive en même temps. (Elle parut soudain déterminée.) Quand votre navire lève-t-il l’ancre ?

– Au matin.

Elle serra sa main.

– Cela nous laisse une journée à passer ensemble, dit-elle, un sourire naissant sur son visage. Profitons-en au mieux.

Thor lui rendit son sourire.

– Mais comment ?

Le sourire de la jeune fille s’élargit.

– Je connais l’endroit idéal. Viens.

Elle l’entraîna : tous deux partirent en courant à travers champs, main dans la main, Krohn à leurs côtés. Thor ne savait pas où elle l’emmenait, mais tant qu’il était avec elle, rien d’autre n’avait d’importance.

Tandis qu’ils se promenaient dans les champs de fleurs, gravissaient et redescendaient de petites collines, Thor s’émerveilla de se sentir si bien en compagnie de Gwen. Il percevait sa joie, à elle aussi. Son rire plein de vie et ce sourire qui l’illuminait tout entière n’étaient plus aussi radieux pourtant. Quelque chose de plus sombre, de plus austère, les avait remplacés depuis la mort de son père.

Ils traversèrent des champs aux couleurs éclatantes, un arc-en-ciel de roses, de verts, de pourpres et de blancs ; Krohn décrivait des cercles autour d’eux, fou de joie. Ils parvinrent enfin à une haute colline et, quand ils en atteignirent le sommet, Gwen s’arrêta. Thor fut subjugué : à l’horizon s’étendait un gigantesque lac à l’eau turquoise miroitant sous le soleil. Il était entouré d’imposantes falaises qui paraissaient vivantes et scintillaient de mille couleurs dans la lumière du matin.

– Le lac aux Falaises, déclara-t-elle. Il est antique. C’est un lac

caché ; personne n'y vient jamais. Je l'ai découvert enfant. J'avais bien trop de temps libre, alors j'explorais les environs. Tu vois cette petite île ? demanda-t-elle en la montrant du doigt.

Thor plissa les yeux face au soleil qui se reflétait sur le lac : oui, il y avait une petite île en son centre, loin du rivage.

– C'est là que je m'évadais. J'empruntais ce petit bateau, dit-elle en désignant un canot érodé par la pluie et le vent sur le rivage, et je ramais jusqu'à l'île. Parfois j'y passais des jours entiers, loin de tous. Nul ne pouvait m'y atteindre. À mes yeux, c'est le dernier endroit pur sur terre.

Ils se contemplèrent. Ses yeux brillaient, révélant différentes nuances de bleu, et ils paraissaient vraiment vivants pour la première fois depuis la mort de son père.

– J'aimerais t'y emmener, dit-elle. J'aimerais partager cela avec toi.

Thor était profondément touché et se sentait plus proche d'elle que jamais.

– Alors allons-y.

Elle le prit par la main. Elle se pencha vers lui et lui vers elle jusqu'à ce que leurs lèvres se touchent. C'était un baiser magique, devant le soleil qui émergeait de derrière un nuage. Les lèvres de Gwen étaient douces et il leva la main pour lui caresser la joue, plus douce encore.

Ils s'embrassèrent longuement, jusqu'à ce qu'elle se redresse enfin et, souriante, lui prenne la main. Ils descendirent la colline jusqu'à la rive du lac, jusqu'au canot qui attendait là.

Gwendolyn assise en face de lui, Thor ramait pour traverser les eaux tranquilles du lac jusqu'à la petite île dont le sable rouge étincelait. Là, Thor sauta du bateau, le remonta sur la plage où il serait en sécurité et offrit sa main à Gwen pour l'aider à descendre. Krohn les suivit avec un grondement d'excitation et se mit à courir sur le sable.

Elle le guida à travers l'îlot. Le sable laissa bientôt place à un champ d'herbe et de fleurs. L'île était animée du bruissement de gigantesques arbres exotiques qui se balançaient sous le vent. Les pétales blancs de leurs fleurs tombaient par milliers, comme de la neige. Gwen avait raison : cet endroit était magique.

La jeune fille rit, beaucoup plus enjouée maintenant qu'elle avait rejoint son paradis secret. Il voyait bien à sa façon de se mouvoir qu'elle en connaissait les moindres recoins. Elle l'entraîna le long d'un

chemin qui serpentait entre les herbes. Où l'emmenait-elle ?

Ils empruntèrent maints sentiers tortueux, Thor baissant la tête ici et là pour éviter des branches, jusqu'à ce que sa compagne s'arrête à l'orée d'une clairière, au cœur de l'île. En son centre se trouvaient les ruines d'une petite structure en pierre, aux murs toujours debout, mais dont l'intérieur semblait vide depuis longtemps. Elle était ouverte aux éléments de toutes parts et le sol était recouvert d'une épaisse et douce mousse. Dans un coin, un monticule de terre fournissait un lit à l'inclinaison naturelle.

Gwen y entraîna Thor : ils s'y allongèrent l'un à côté de l'autre pour contempler le ciel. Krohn courut jusqu'à eux et s'étendit près de Gwen qui rit et le caressa. Thor se demanda si l'animal ne lui préférait pas son amie. Allongé sur la mousse, il croisa les mains derrière la tête : il admira les deux soleils, le ciel turquoise et jaune, les arbres se balançant au vent et les pétales de fleurs blanches qui tombaient. La brise soufflait à travers les ruines et il eut l'impression qu'il n'y avait plus qu'eux au monde. Il leur semblait avoir échappé aux tracas de la vie, être dans un cadre protégé, là où nul ne pourrait les atteindre. Il aurait voulu que le temps s'arrête.

Gwen lui caressa la main. Ils entrelacèrent leurs doigts et il s'abandonna à la douceur du contact de sa peau.

Alors qu'ils restaient allongés en silence, il songea à son départ le lendemain avec un serrement de cœur. Même s'il avait eu jusque-là hâte de partir, à présent, l'idée de quitter Gwen le bouleversait. Malgré tout ce qui s'était passé, la mort de son père, leur malentendu et leur réconciliation, ils s'étaient enfin retrouvés avec bonheur. Il se demanda si son départ ne remettrait pas tout en cause. Et quelle serait la situation dans cent jours : l'aimerait-elle toujours ?

– Je regrette de devoir partir demain, dit-il.

L'exprimer à voix haute le rendait nerveux : il espérait ne pas avoir l'air trop désespéré.

À sa grande surprise, elle le regarda dans les yeux et son visage s'illumina d'un sourire.

– Je souhaitais que tu dises cela. Je ne pense plus qu'à cela depuis que tu me l'as annoncé. L'idée que tu t'en ailles me torture. Te revoir est la seule chose qui m'ait réconfortée.

Elle se pencha pour l'embrasser et il lui rendit son baiser, longuement, puis ils s'allongèrent à nouveau côte à côte.

– Qu'en est-il de ta mère ? s'enquit Thor. T'interdit-elle toujours de me voir ?

Gwen haussa les épaules.

– Depuis la mort de mon père, elle a complètement changé. Je ne la reconnais plus. Elle n'a pas dit un mot à qui que ce soit. Elle reste prostrée, le regard perdu. Je crois qu'une partie d'elle est morte avec lui. Je ne l'imagine pas sortir de sa torpeur pour nous séparer. Et quand bien même elle le ferait, cela m'importe peu. Je n'écouterai que moi-même. Je trouverai un moyen. Je quitterai cet endroit s'il le faut.

Thor en fut étonné.

– Tu quitterais la cour royale ? pour moi ?

Elle le dévisagea et acquiesça, et il lut l'amour dans son regard. Il voyait bien qu'elle s'exprimait sincèrement, et son cœur se gonfla de gratitude.

– Mais où irions-nous ? demanda-t-il.

– N'importe où. Tant que je suis avec toi.

Son cœur bondit de nouveau dans sa poitrine. Elle avait dit à haute voix ce qu'il pensait tout bas.

– N'est-ce pas curieux, dit-elle doucement, comment certaines personnes entrent dans votre vie à un moment particulier ? Toi, qui entres dans la mienne juste quand mon père décède. C'est étrange. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi. Quand je pense que j'ai failli te perdre pour un simple malentendu.

– Je me suis souvent posé la question, moi aussi. Et si je n'avais pas rencontré Argon ce jour-là dans la forêt ? Et si je n'avais pas essayé de venir à la cour du roi pour m'engager dans la Légion ? Et si je ne t'avais jamais rencontrée ? À quoi ressemblerait ma vie ?

Un long silence paisible se fit entre eux.

– Il m'est difficile de réaliser que demain tu seras si loin d'ici. Sur un bateau, sur l'océan, sur une terre lointaine, sous un autre ciel.

Elle s'assit et le fixa intensément.

– Me promets-tu de revenir pour moi ? lui demanda-t-elle.

Il comprit que ses sentiments étaient profonds. Mais cela ne lui faisait pas peur : il ressentait la même chose.

– Je te le promets.

– Fais-m'en le serment. Fais-moi le serment de revenir. De ne pas me laisser ici. Que, quoi qu'il arrive, tu reviendras pour moi.

Elle tendit les mains. Thor les prit et la regarda dans les yeux, d'un

air grave.

– J'en fais le serment. Je reviendrai pour toi. Quoi qu'il arrive.

Elle plongea son regard dans le sien, puis se pencha pour l'embrasser. Ce fut un long baiser passionné : il posa les mains sur ses joues pour l'attirer plus près de lui. Il s'efforça de graver dans sa mémoire le grain de sa peau, le son de sa voix, l'odeur de ses cheveux, afin que, même dans cent jours, il s'en souvienne encore. Mais ses nouveaux pouvoirs se réveillèrent en lui et son sixième sens lui murmura quelque chose. Il lui dit, en ce moment précis, au paroxysme de sa joie, que des ténèbres s'immisceraient entre eux. Et que le serment qu'il venait de prêter pourrait bien lui coûter la vie.

Erec avait chevauché du lever du premier soleil jusqu'au moment où le second traversait le ciel quand le chemin de campagne s'élargit, devenant progressivement de meilleure qualité, moins chaotique, les anfractuosités moins fréquentes. La roche irrégulière fut remplacée par de fins cailloux, puis par des coquillages blancs lisses : Erec sut alors qu'il approchait enfin d'une ville. Il commença à croiser des gens qui transportaient des marchandises et protégeaient leurs têtes de la chaleur estivale à l'aide de grands chapeaux. La route devint de plus en plus fréquentée : des gens circulaient dans les deux sens en cette magnifique journée d'été, certains à la tête de bœufs et d'autres sur des charrettes. À en juger par le nombre de jours qu'il avait chevauché, Erec supposa qu'il approchait de Savaria, la forteresse du Sud. La ville était réputée pour ses belles femmes, son vin goûteux et ses magnifiques chevaux ; il en avait beaucoup entendu parler, mais n'avait jamais eu l'occasion de s'y rendre. Elle était également connue pour sa compétition annuelle de joutes, le vainqueur remportant le droit de choisir sa promise. Des femmes venaient de partout dans l'Anneau dans l'espoir d'être choisies, et d'honorables chevaliers affluaient de toutes les provinces dans l'espoir de remporter le tournoi.

Erec s'était dit que ce serait l'endroit idéal pour commencer son année de la Promise. Il ne s'attendait pas à trouver sa future épouse ici, si vite, mais au moins, il entretiendrait son savoir-faire en matière de joute. En tant que champion du roi et meilleur chevalier du royaume, il ne doutait pas d'être capable de vaincre n'importe quel adversaire. Ce n'était pas de l'orgueil démesuré, simplement une appréciation de ses compétences à leur juste valeur. Cela faisait des années qu'on ne l'avait pas vaincu. Quant à trouver sa promise, là, c'était une autre histoire.

Il gravit une colline et lorsqu'il en atteignit le sommet, une grande ville s'étendait à ses pieds, avec son château, ses parapets, la flèche de son clocher et son ruisseau. Un mur antique aussi épais que deux

hommes l'entourait. Savaria. C'était une ville magnifique, pittoresque, bien plus petite que la cour du roi, et pourtant imposante. Ses constructions étaient basses, toutes en pierre avec des toits en ardoise, et de la fumée s'échappait des cheminées. Quand Erec arrêta sa monture afin de s'imprégner de la vue, il aperçut dans une des tours un guetteur vêtu des couleurs rouge et vert du Sud. Le garçon se leva d'un bond, agita frénétiquement les bras à son intention puis souffla dans une trompette. C'était l'accueil officiel réservé à la garde royale ; la grille métallique de l'autre côté du pont-levis se leva. Des cris d'excitation résonnèrent et deux chevaux galopèrent à sa rencontre.

Les Gris ne voyageaient que rarement si loin dans le Sud ; l'arrivée d'un des leurs serait saluée comme un événement majeur, surtout s'il venait tout droit de la cour du roi. Et le fait qu'il s'agisse d'Erec, le plus célèbre de tous, le champion du roi, n'en créerait qu'une agitation plus folle encore. Il devinait déjà l'admiration dans les yeux du garçon, la foule qui se formait sur les tours, l'empressement des soldats qui galopaient vers lui.

Ceux-ci s'arrêtèrent à sa hauteur, les montures haletantes, l'accueillant avec un sourire chaleureux sous leurs barbes rousses de Savariens.

– Sire, déclara l'un d'eux. Quel honneur de vous avoir parmi nous ! Nous n'avons pas reçu de visiteurs de la cour du roi depuis des années.

– Qu'est-ce qui vous amène ? s'enquit l'autre. Le festival ?

– Effectivement, répondit Erec. C'est mon année de la Promise et j'ai bien peur d'avoir été trop exigeant.

– Ça, je le comprends, s'esclaffa l'un d'eux. Moi non plus je n'avais pas d'épouse à mes vingt-cinq ans, j'ai également échoué à en trouver une lors de mon année de la Promise. On m'en a donc imposé une. Je le regrette encore aujourd'hui ! ajouta-t-il d'un bon rire franc. Pas un jour ne passe sans qu'elle me fasse des reproches, sans qu'elle me rappelle que je ne l'ai pas choisie !

– Mon jour du Départ arrivera à la saison prochaine, expliqua un autre soldat. J'espère avoir rencontré quelqu'un avant.

– Eh bien je commence tout juste mon voyage, dit Erec. Je ne sais pas si je trouverai ma future épouse ici. Mais j'aimerais visiter votre ville. Et je participerai au tournoi.

– Très bien, sire. Notre duc sera ravi de votre présence. Ce serait un grand honneur pour nous de pouvoir vous accompagner. Vous devez

savoir que l'arrivée du champion du roi est un événement de la plus haute importance ! Vous serez traité comme un membre de la royauté entre nos murs !

– Je suis loin d'être un membre de la royauté, dit-il sobrement. Je ne suis qu'un simple chevalier.

– Certainement pas, sire, dit l'autre. Les récits de vos conquêtes ne connaissent pas les frontières.

– Je ne fais que servir le roi. Rien de plus. Mais je serais honoré que vous m'accompagniez. Amenez-moi au duc !

Tous trois partirent au trot sous les yeux admiratifs de la foule grandissante qui s'amassait le long du chemin pour apercevoir Erec.

Tandis qu'ils franchissaient la massive porte voûtée de Savaria, Erec fut frappé par le nombre de gens qui sortaient pour l'accueillir. Ils chevauchèrent jusqu'au centre de la ville, une grand-place pavée cernée de murs de pierres antiques. Le duc, à cheval, vint à sa rencontre lui souhaiter la bienvenue, flanqué d'une dizaine d'hommes. Avec eux approchaient autant de femmes vêtues de leurs plus beaux atours dans l'espoir d'attirer le regard du preux chevalier. Elles étaient plus belles les unes que les autres. Toute cette attention rien que pour lui. Il se sentait plus célèbre qu'il ne le méritait.

À l'approche du duc, Erec se souvint qu'il l'avait déjà rencontré à la cour, à l'occasion d'un événement royal. Il était mince et de haute taille, avec une posture parfaite et l'air vaillant. Le chevalier fut heureux de voir à ses côtés un de ses frères d'armes, un Gris, un homme avec lequel il s'était battu à maintes reprises ; ils avaient intégré la Légion la même année et le revoir réveillait des souvenirs. Ils avaient eu des ennuis tous les deux à de nombreuses occasions. Brandt. Avec ses yeux verts chaleureux et sa barbe blonde, il n'avait pas changé depuis leur dernière rencontre des années plus tôt.

Le visage de Brandt s'illumina quand il descendit de sa monture aux côtés du duc. Erec les imita, et son ami se précipita vers lui.

– Erec, mon ami ! s'exclama-t-il. Je n'aurais jamais cru te voir à plus de deux mètres de la cour du roi !

Il le prit dans ses bras chaleureusement.

– Je ne pensais pas te revoir non plus !

– Nous sommes ravis de vous accueillir ! dit le duc. Cela fait bien des années que nous ne nous sommes vus. Vous êtes le bienvenu ici.

Vous avoir parmi nous, c'est comme avoir le roi en personne !

– GARDES ! cria-t-il par-dessus son épaule. Préparez la salle des banquets ! Nous allons tous jouir d'un glorieux festin ce soir, en l'honneur de notre frère Erec !

– Hourra, hourra ! acclama joyeusement la foule.

– Qu'est-ce qui t'amène ? s'enquit Brandt. Est-ce le roi qui t'envoie ?

– J'ai bien peur que non. Je suis en mission... personnelle cette fois.

Brandt l'examina en fronçant les sourcils ; puis son visage s'éclaira.

– Ne me dis pas que... Mon ami ! Tu es arrivé à ton année de la Promise ! Tu n'as choisi personne, n'est-ce pas ? Ah ! Je le savais ! Je savais que tu n'aurais pas choisi ! Tu t'es toujours plus intéressé aux épées qu'aux femmes. Je n'ai jamais compris ce que tu attendais. La moitié des femmes de la cour étaient à tes pieds.

– Je ne sais pas ce que j'attendais non plus, mon ami. Mais tu as raison, et me voici. Je me suis dit que je pourrais participer à votre tournoi.

– Souhaitez-vous entrer en lice ? demanda le duc. Dans ce cas, les jeux sont faits ! Qui pourrait vous vaincre lors d'une joute ?

– Moi, je pourrais lui donner du fil à retordre, s'exclama Brandt. Si je me souviens bien, je te battais aux entraînements de la Légion.

– Ah oui ?

– Oui, quand on avait dix ans. Et tu n'avais aucune chance contre moi ! D'accord, je ne t'ai pas battu depuis... mais pour ma défense, personne d'autre ne t'a battu non plus, donc je ne le prends pas trop mal. Je pourrais bien avoir une seconde chance aujourd'hui, non ? suggéra Brandt en riant.

Il passa un bras autour des épaules d'Erec et le guida à travers la foule en direction du château. Le duc et ses hommes se rangèrent à leurs côtés.

– Dégagez de là, bande de voyous ! plaisanta Brandt. Nous avons un véritable Gris parmi nous !

Erec rit de bon cœur. Qu'il était bon de revoir son vieil ami.

– Tu es peut-être meilleur guerrier, mais je tiens toujours mieux l'alcool que toi ! se moqua Brandt chemin faisant.

– C'est ce qu'on va voir.

– Votre participation au tournoi sera une grande nouvelle ! intervint le duc. Surtout pour ces dames. Regardez-les. Chacune vous dévore

des yeux. Après tout, elles viennent de tout l'Anneau en quête d'un mari, et vous serez le meilleur parti !

– Au cours du festin de ce soir, ajouta Brandt, tu pourras les voir de près. Elles seront toutes présentes. Tu auras le choix. J'espère que tu jetteras ton dévolu sur l'une d'elles !

Les autres chevaliers s'efforçaient d'apercevoir leur nouvel adversaire ; Erec était heureux de se trouver aux côtés de son ami et se sentait le bienvenu. Il avait hâte de participer aux festivités du soir, surtout après une dure journée à chevaucher. Il était également un peu dépassé par les événements : il n'était pas sûr d'être prêt à choisir une future épouse.

Mais à mesure qu'il passait devant ces femmes ravissantes, il ne put s'empêcher de songer que ce soir tout changerait.

Godfrey était assis dans une petite taverne, de bon matin, l'alcool lui montant déjà à la tête. Il venait de passer la pire semaine de sa vie. Tout d'abord, la mort de son père et ses funérailles ; puis la cérémonie de couronnement de son frère Gareth. Il avait besoin d'un verre. Après tout, quelle meilleure façon de porter un toast à un frère qu'il détestait ? Et comment mieux dire adieu à un père qui l'avait haï et désapprouvé toute sa vie ?

Flanqué de ses deux compagnons de débauche, Akorth, un grand gaillard grassouillet sur le retour à la barbe rousse en bataille, et Fulton, un maigrichon plus âgé à la voix bien trop râpeuse et au visage prématurément vieilli par l'alcool, Godfrey fut surpris par le désespoir qui l'assaillait. Il avait toujours cru que le jour de la mort de son père serait un jour de fête, celui où l'oppression ne pèserait plus sur ses épaules, celui où il pourrait enfin boire tranquillement, vivre sa vie comme il l'entendait sans craindre de reproches. D'une certaine façon, c'était le cas, et il ressentait un certain soulagement.

Mais en même temps, il était étonné d'éprouver des remords. Quelque chose en lui, quelque chose dont il n'avait même pas conscience, bouillonnait. Il devait reconnaître qu'au fond il était triste que son père soit mort. Une part de lui-même aurait voulu qu'il soit toujours en vie, et aurait désiré son approbation. Que, l'espace d'un instant, son père l'accepte tel qu'il était, sans rien exiger de plus. Même s'il ne lui ressemblait pas le moins du monde.

Étrangement, Godfrey ne se sentait pas si libre. Maintenant que le roi était mort, il n'avait plus autant envie de boire. En fait, il ressentait une véritable envie pour la première fois de sa vie : celle de sortir de la taverne et d'*agir*. De se comporter en homme responsable.

– Une autre ! cria Akorth au tavernier, qui se dépêcha de leur apporter trois nouvelles chopes de bière dont la mousse débordait.

Godfrey porta la sienne à ses lèvres et, l'avalant d'un trait, sentit l'alcool l'embrumer davantage. Il regarda autour de lui : ils étaient

seuls dans la taverne. Rien d'étonnant à cela, étant donné que le jour se levait à peine. Il aurait déjà voulu que cette journée se termine.

Il baissa les yeux sur ses chaussures et vit la terre provenant du site où l'on avait enterré le roi : la tristesse l'envahit à nouveau. Il n'arrivait pas à se sortir de l'esprit la vision du corps de son père que l'on descendait en terre. Il songea à sa propre mort, à ce qu'il avait fait de sa vie jusque-là, et comment il comptait passer le restant de ses jours. Il réalisa alors qu'il avait gâché ses meilleures années. Il était encore jeune, il n'avait que dix-huit ans, mais il avait l'impression qu'il était déjà trop tard, trop tard pour changer. Était-ce réellement le cas ? Ou y avait-il encore une lueur d'espoir qu'il puisse changer radicalement d'existence ? Devenir le fils que son père aurait toujours voulu qu'il soit ?

– Crois-tu qu'il soit trop tard pour moi ? demanda-t-il à Akorth en posant sa bière.

Ce dernier finit une chope d'une main et en porta une nouvelle à ses lèvres de l'autre. Il la reposa enfin et éructa bruyamment.

– Qu'entends-tu par là ?

– Est-il encore temps de devenir un honnête citoyen ou un redoutable guerrier ? Si je le voulais, le pourrais-je ?

– Tu veux dire, faire quelque chose de responsable et de sensé de ta vie ?

– Oui.

– Et devenir un des *leurs* ? intervint Fulton.

– Oui, affirma Godfrey. Crois-tu qu'il soit trop tard ?

Akorth émit un rire tonitruant et frappa la table de la paume de la main.

– Toute cette histoire t'a vraiment tourneboulé, hein ? s'écria Akorth. Tu me fais peur quand tu dis des choses pareilles. Pourquoi voudrais-tu devenir un des leurs ? Je ne peux imaginer pire ennui.

– Tu mènes la belle vie ici avec nous, surenchérit Fulton. Nous avons tout notre temps. Pourquoi le perdre à se montrer responsable quand on peut le perdre à boire ?

Fulton s'esclaffa à sa propre plaisanterie et Akorth l'imita.

Godfrey se demanda s'ils avaient raison. Il était en partie d'accord avec eux : après tout, c'était la voie qu'il avait choisie, il avait toujours vécu son existence ainsi. Mais il ne pouvait nier qu'au fond la question d'un autre choix possible le taraudait. Il se demanda s'il n'en avait pas

assez de vivre ainsi.

Plus que tout brûlait en lui une colère. Et, étrangement, un désir de vengeance. Pas seulement à l'endroit de son père, mais bien du meurtrier de celui-ci. Peut-être désirait-il simplement comprendre. Il voulait savoir – avait besoin de savoir – qui l'avait tué. Qui pouvait souhaiter sa mort ? Pourquoi ? Comment avait-on déjoué la surveillance des gardes ? Comment était-il possible qu'on n'ait toujours pas trouvé le coupable ?

Godfrey ressassait dans sa tête toutes les possibilités qui lui venaient à l'esprit, toutes les personnes qui auraient pu vouloir sa mort. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il ne cessait de songer à son frère. Gareth. Il repensait sans arrêt à la réunion avec tous ses frères et sœur qu'il avait quittée si brusquement et au cours de laquelle son père avait désigné son successeur. Il avait entendu dire qu'après son départ son père avait choisi Gwendolyn. C'était probablement le seul choix judicieux que son père ait fait de toute sa vie – et le seul pour lequel il le respectait. Il méprisait Gareth : c'était un intrigant diabolique amateur de complots. Son père n'avait jamais fait autant preuve de sagesse qu'en l'évinçant du pouvoir. Et pourtant aujourd'hui, c'était un fait : Gareth avait été couronné.

Quelque chose l'ennuyait, quelque chose qui refusait de le laisser en paix, qui le faisait s'interroger plus encore à son propos. On lisait la haine dans le regard de Gareth, il l'avait remarqué étant enfant. Il ne pouvait s'empêcher de penser que celui-ci était impliqué dans l'assassinat de leur père. Il en était même convaincu. Il ne savait pourquoi. Et il savait aussi que nul ne le prendrait au sérieux, lui, Godfrey, l'ivrogne.

Malgré tout, il se sentait tenu de trouver la réponse à sa question. Peut-être simplement pour se racheter auprès de son père, pour compenser sa vie gâchée. S'il n'avait pu obtenir l'approbation de celui-ci de son vivant, peut-être l'obtiendrait-il de l'au-delà.

Le jeune homme se frottait la tête, s'efforçant de réfléchir et de découvrir le fin mot de cette affaire. Quelque chose pesait sur les sombres recoins de sa conscience, une impression qui le harcelait sans relâche. Une image ; ou peut-être un souvenir. Mais il n'arrivait pas à se rappeler quoi précisément. En revanche, il savait que c'était important.

Il s'efforça d'ignorer les rires de ses camarades, et cela lui revint

soudain. L'autre jour. Dans la forêt. Il avait croisé Gareth. En compagnie de Firth. Tous deux se promenaient. Il avait songé que c'était étrange. Et il se souvint qu'ils n'avaient pas révélé l'endroit où ils se rendaient, et refusé de dire d'où ils venaient.

Il se redressa soudain, galvanisé. Il s'adressa à Akorth.

– Te rappelles-tu l'autre jour, dans les bois ? Mon frère, Gareth ?

Akorth fronça les sourcils, cherchant visiblement ce souvenir perdu dans les brumes de l'alcool.

– Je me rappelle l'avoir croisé qui se promenait avec son chéri ! se moqua Akorth.

– Main dans la main, j'imagine ! surenchérit Fulton avant d'éclater de rire.

Godfrey n'était pas d'humeur à plaisanter.

– Mais te rappelles-tu d'où ils venaient ?

– D'où ? répéta Akorth, confus.

– Tu leur as posé la question et ils n'ont pas répondu, fit remarquer Fulton.

Une idée germait dans le cerveau de Godfrey.

– C'est bizarre, vous ne trouvez pas ? Qu'ils se promènent tous les deux au milieu de nulle part ? Que portait-il ? Une cape et une capuche par une chaude journée d'été ? Il marchait très vite, comme s'il avait rendez-vous. Ou comme s'il revenait d'un rendez-vous.

Godfrey était de plus en plus convaincu à mesure qu'il parlait.

Akorth le dévisagea, perplexe.

– Où est-ce que tu veux en venir ? demanda-t-il. Parce que si tu comptes sur moi pour trouver, tu ne t'adresses pas à la bonne personne, mon ami. Je te conseillerais juste, si tu veux recouvrer la mémoire, de boire une autre chope de bière ! cria-t-il.

Mais Godfrey restait concentré. Cette fois, on ne le distrairait pas.

– Je pense qu'ils avaient un but précis, ajouta-t-il en réfléchissant à haute voix. Et je crois qu'ils étaient mal intentionnés.

Il dévisagea ses deux amis.

– Et je crois même que cela avait un rapport avec la mort de mon père.

Les sourires s'effacèrent enfin des visages d'Akorth et de Fulton.

– Tu pousses le bouchon un peu loin, dit Akorth.

– Es-tu en train d'accuser ton frère et son amant d'avoir assassiné le

roi ? s'enquit Fulton.

Godfrey y réfléchissait à toute vitesse, la tête lui tournait. Il était envahi par un sentiment de détermination, il se sentait en mission. Il surgissait en lui des sentiments dont il n'avait pas l'habitude.

– C'est exactement ce que je prétends, répondit-il enfin.

– Tenir pareil propos est dangereux, le prévint le tavernier. Votre frère est roi à présent. Si l'on vous entendait, vous pourriez être jeté au cachot.

– Mon père est roi, le corrigea Godfrey d'une voix glaciale, investi d'une force nouvelle. On a simplement posé une couronne sur la tête de mon frère Gareth. Il n'est pas roi. Il est un prince, tout comme moi. Et un raté, qui plus est.

Le tavernier secoua doucement la tête.

– Où allaient-ils ? Qu'est-ce qu'il y a dans ce bois ? demanda Godfrey à Akorth avec un empressement soudain, l'attrapant même par le poignet.

– Calme-toi, mon brave, inutile de te mettre dans cet état...

– J'ai dit, qu'y a-t-il là-bas ? répéta-t-il en haussant le ton.

Akorth le dévisagea d'un air plein de crainte. Avec peut-être même une pointe de respect.

– Je n'en ai aucune idée.

– Attends une minute, il y a bien quelque chose là-bas, intervint Fulton.

Godfrey se tourna vers lui.

– Le Bois Sombre. À quelques lieues. La rumeur dit qu'une sorcière y habite.

– Une sorcière ? répéta Godfrey doucement.

– Oui. C'est ce qu'on raconte. Crois-tu que c'est là qu'ils se rendaient ?

Godfrey se leva tant bien que mal de son tabouret, le renversant au passage, puis traversa la taverne avec précipitation. Ses deux amis se levèrent d'un bond et coururent derrière lui.

– As-tu perdu la tête ? Où vas-tu ? l'apostropha Akorth.

Godfrey ouvrit la porte d'un coup sec et même si la vive lumière du matin l'agressa, il se sentit vivant pour la première fois depuis bien longtemps.

– Je vais trouver l’assassin de mon père, dit-il d’une voix ferme.

Steffen se recroquevilla sous le fouet de son maître, se pliant en deux et rassemblant son courage comme le fouet s'abattait à nouveau. Il protégeait de ses mains l'arrière de sa tête dans l'espoir de limiter la douleur.

– Je t'avais ordonné de changer le pot quand il était plein ! Regarde ce que tu as fait ! lui hurla son maître.

Steffen détestait qu'on crie. Né difforme, le dos tordu en une bosse permanente, l'air prématurément vieilli, on l'admonestait depuis qu'il était enfant. Il n'avait jamais trouvé sa place parmi ses frères et sœurs, parmi ses amis, il n'avait jamais trouvé sa place auprès de personne. Ses parents avaient toujours fait comme s'il n'existait pas et, quand il avait été suffisamment âgé, ils avaient trouvé une excuse pour le chasser de la maison. Ils avaient honte de lui.

Dès lors, obligé de se débrouiller seul, il avait mené une vie difficile et solitaire. Après des années de petits travaux, à mendier dans les rues quand il en avait besoin, il avait enfin trouvé un travail dans les entrailles du château du roi. Il trimait désormais avec les autres domestiques dans la salle des chaudrons. Sa tâche, depuis des années, était d'attendre qu'un gigantesque pot de chambre en fer soit rempli des eaux usées des étages supérieurs pour le changer avant qu'il ne déborde avec l'aide d'un autre domestique. Ils le sortaient par la porte arrière du château, traversaient les champs jusqu'à la rivière et y jetaient son contenu.

Au fil des ans, il avait appris à bien exécuter sa tâche. L'odeur des excréments était insoutenable, mais il avait fini par s'y faire. Il voyageait dans sa tête, s'évadait par l'imagination, inventait des mondes parallèles et se persuadait qu'il était partout sauf là où il se trouvait. Le seul don que la vie lui avait accordé était une imagination débordante : il n'avait pas besoin de grand-chose pour plonger dans un autre univers. Il était également très observateur. On ne lui accordait aucune attention, mais il entendait et voyait tout, et il

absorbait chaque détail, chaque fait, comme une éponge. Il était bien plus sensible et perspicace qu'on ne le croyait.

Voilà pourquoi, l'autre jour, quand cette dague était tombée dans le pot de chambre depuis le conduit d'évacuation, il avait été le seul à le remarquer. Il avait entendu une légère différence de son dans l'habituel « floc ». Il avait distingué un vague bruit métallique quand elle avait touché le fond – et il avait aussitôt compris que quelque chose d'inhabituel s'était produit. Quelqu'un avait jeté un objet dans ce conduit d'évacuation, un objet qui n'était pas censé s'y trouver. Soit par accident ou, et c'était plus probable, à dessein.

Steffen avait attendu que les autres aient le dos tourné pour approcher furtivement du pot, avait remonté une manche, s'était bouché le nez et avait plongé le bras jusqu'à l'épaule. Il avait tâtonné jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. Il avait raison ; il y avait bien quelque chose au fond. C'était long et métallique. Il l'avait saisi et sorti du pot. Il avait senti, avant même que l'objet n'atteigne la surface, qu'il s'agissait d'une dague. Il l'avait remontée rapidement, et s'était assuré que personne ne le regardait. Puis il l'avait enroulée dans un chiffon pour la cacher derrière une brique descellée.

Maintenant que la situation le permettait, il avait inspecté les alentours pour vérifier qu'il était seul et, une fois certain que la voie était libre, il s'était précipité sur la brique, l'avait délogée, et avait sorti l'arme du chiffon pour l'étudier. C'était une dague comme il n'en avait jamais vu ; elle n'appartenait certainement pas à un homme du peuple. C'était une pièce aristocratique, une œuvre d'art. Elle était de grande valeur.

Tandis qu'il la tournait dans un sens et dans l'autre à la lueur d'une torche, il remarqua des taches dessus, des taches qu'il n'arrivait pas à enlever. Il comprit, horrifié, qu'il s'agissait de sang. Il se rappela le jour où la dague était tombée et se rendit compte que c'était la nuit de l'assassinat du roi. Ses mains se mirent à trembler quand il comprit qu'il tenait peut-être l'arme du crime.

– Comment peux-tu être aussi bête ? hurla son maître, en lui assenant un nouveau coup de fouet.

Steffen se recroquevilla et remit rapidement la dague dans son chiffon tout en restant dos à son patron, priant pour qu'il ne l'ait pas vue. Il n'avait pas surveillé le pot de chambre le temps d'examiner

l'arme, et il avait débordé. Il ne s'attendait pas à ce que son maître se trouve dans les parages.

Steffen supportait les coups en silence, comme tous les jours, qu'il fasse du bon ou du mauvais travail. Il serrait les dents et espérait que ce serait bientôt fini.

– Si ce pot déborde une fois de plus, je te ferai flanquer dehors ! Non, pire encore, je te ferai passer les fers et on te jettera au cachot. Imbécile de bossu difforme ! Je ne sais pas pourquoi je te supporte !

Son maître, un homme gros à la peau grêlée et qui souffrait de strabisme, leva la main pour le frapper de nouveau. En général, les coups finissaient par s'arrêter ; mais l'homme semblait d'humeur particulièrement belliqueuse ce soir, et ils se faisaient de plus en plus violents. Son supplice paraissait sans fin.

Quelque chose en Steffen finit par craquer. Il ne pouvait plus le supporter.

Sans réfléchir, il réagit ; il saisit le manche de la dague, pivota et la plongeait dans la cage thoracique de son maître.

Celui-ci en eut le souffle coupé, les yeux exorbités. Il resta là, figé, la tête baissée vers l'arme, sidéré. Steffen était fou de rage. Toute la colère réprimée pendant si longtemps éclatait au grand jour.

Il fit la grimace et attrapa son maître par la gorge. De l'autre, il enfonça plus profondément la lame et la fit remonter doucement, lui brisant le sternum pour atteindre le cœur. Du sang chaud coulait le long de sa main et de son poignet.

Steffen était stupéfait d'avoir eu le courage d'agir – à présent, il se délectait de chaque seconde. Cet homme, cette horrible créature, l'avait martyrisé pendant des années, l'avait battu comme un animal. Enfin, il tenait sa vengeance. Après tout ce temps, après toutes ces maltraitances.

– Voilà ce que vous récoltez pour m'avoir battu. Pensez-vous être le seul à avoir du pouvoir ici ? Qu'en dites-vous à présent ?

Son maître siffla et haleta, et finit par s'effondrer.

Mort.

À cette heure de la nuit, il n'y avait qu'eux deux dans la salle. Steffen l'étudia, allongé là, la dague dans le cœur. Il regarda à droite et à gauche pour s'assurer que la pièce était déserte, puis retira l'arme du cadavre. Il l'enveloppa dans son chiffon et la remit dans sa

cache, derrière la brique. Cette lame dégageait comme une énergie diabolique, qui l'avait poussé à s'en servir.

Tandis qu'il regardait le corps inanimé de son maître, il fut pris de panique. Qu'avait-il fait ? Il n'avait jamais rien commis de si horrible. Il ne savait pas ce qui lui avait pris.

Il se pencha pour soulever le cadavre, le hissa sur son épaule, puis le fit basculer à grand-peine dans le pot de chambre. Il atterrit dans les eaux usées qui débordèrent. L'ustensile était profond, et le corps disparut à l'intérieur.

Quand les autres domestiques arriveraient, Steffen sortirait le pot avec son compagnon de labeur, un homme alcoolique qui ne saurait jamais ce qu'il transportait. Il ne se rendrait même pas compte que la charge était plus lourde que d'habitude quand ils la porteraient tous les deux jusqu'à la rivière. Il ne remarquerait pas la masse dans la nuit, le cadavre qui s'éloignerait, emporté par le courant.

Qui descendrait, Steffen l'espérait, droit jusqu'en enfer.

Gareth était assis sur le trône de son père dans la vaste salle du conseil ; c'était son premier conseil et, en son for intérieur, il ressentait une certaine appréhension. Devant lui, dans cette pièce imposante, une dizaine des conseillers étaient assis autour de la table, tous des vétérans aguerris qui le dévisageaient, à la fois graves et dubitatifs. Le jeune homme se sentait dépassé, il commençait à comprendre que tout cela était bien réel. Il s'agissait du trône de son père. De la salle du conseil de son père. Des affaires de son père. Et par-dessus tout, il s'agissait des hommes de son père. Chacun lui avait été loyal. Gareth se demandait s'ils le soupçonnaient de l'avoir assassiné. Il se reconfortait en songeant que sa méfiance légendaire l'abusait. Mais il se sentait de plus en plus mal à l'aise tandis qu'il les contemplait à son tour.

De plus, il ressentait pour la première fois le fardeau royal sur ses épaules. Toutes les décisions, toutes les responsabilités lui revenaient. Il se sentait si mal préparé pour cela, lui qui avait toujours rêvé d'être roi. Car gérer concrètement les affaires du royaume, il n'en avait jamais rêvé.

Le conseil abordait différents sujets avec lui depuis des heures : il n'avait pas la moindre idée des décisions à prendre. Il avait l'impression que chaque nouveau problème n'était soulevé que dans le but secret de lui faire des reproches, de contrecarrer ses plans, de mettre en évidence son manque de connaissances. Il saisit bien vite qu'il n'avait pas la perspicacité ni le jugement de son père, et encore moins son expérience. Il n'était pas qualifié pour prendre ces décisions. Et il savait, alors même qu'il les prenait, qu'elles n'étaient pas les bonnes.

Il trouvait surtout difficile de se concentrer en sachant que l'enquête concernant le meurtre de son père était toujours en cours. Il ne pouvait s'empêcher de se demander si, ou quand, on remonterait jusqu'à lui – ou jusqu'à Firth, ce qui revenait au même. Il ne pourrait

dormir sur ses deux oreilles que quand il saurait que le trône était à lui pour de bon. Il avait concocté un plan pour diriger l'accusation sur quelqu'un d'autre. C'était osé. Mais en même temps, assassiner le roi avait été un risque majeur aussi.

– Sire, demanda un membre du conseil, arborant un air plus grave que son voisin.

Il s'agissait d'Owen, le trésorier, qui tout en s'exprimant plissait les yeux pour déchiffrer un long parchemin. Plus il le déroulait, plus il paraissait long.

– J'ai bien peur que nous ne soyons au bord de la faillite. La situation est grave. J'avais prévenu votre père, mais il n'a su y remédier. Il ne voulait pas de nouvel impôt sur le peuple ni sur les seigneurs. En toute franchise, il n'avait pas de solution. Je suppose qu'il pensait que cela se résoudrait tout seul. Mais ce n'est pas le cas. L'armée doit être nourrie. Les armes doivent être réparées. Les forgerons payés. Les chevaux soignés. Et pourtant, notre trésorerie est pratiquement à sec. Que proposez-vous, mon seigneur ?

La tête de Gareth lui tournait à force de répondre aux questions, une fois encore, rien ne lui venait à l'esprit.

– Et vous, que proposez-vous ? lui retourna-t-il.

Owen s'éclaircit la voix, visiblement troublé. On aurait dit que c'était la première fois qu'un roi lui demandait son avis.

– Eh bien... Sire... Je... hum... J'avais proposé à votre père de lever un impôt sur le peuple. Mais il considérait que c'était une mauvaise idée.

– *C'est* une mauvaise idée ! intervint Earnan. Le peuple se révoltera au moindre impôt supplémentaire. Et sans l'aval du peuple, vous n'êtes rien.

Gareth se tourna vers Berel, assis à sa droite. L'adolescent était un ami avec qui il avait grandi, quelqu'un de son âge ; c'était un aristocrate sans formation militaire, mais ambitieux et cynique à son image. Gareth avait souhaité rééquilibrer le pouvoir au sein du conseil en y adjoignant des conseillers de son âge, un petit groupe d'amis. Une nouvelle génération. Quand il était arrivé avec eux, les Anciens avaient montré qu'ils n'approuvaient pas cette initiative.

– Et vous Berel, qu'en pensez-vous ?

Celui-ci s'inclina, arqua un sourcil et dit d'une voix grave,

confiante :

– Augmentez les impôts. Triplez-les. Faites sentir au peuple le joug de votre pouvoir. Qu'il vous craigne. C'est la seule façon de régner.

– Comment pourriez-vous savoir ce que c'est que régner ? l'interpella Aberthol.

– Excusez-moi, sire, mais qui est cet homme ? intervint Brom, tout aussi indigné. Nous sommes le conseil du roi. Et nous n'avons pas approuvé de nouveaux membres.

– Je fais ce que je veux de ce conseil, l'admonesta Gareth. Il est l'un de mes nouveaux conseillers. Berel. Et j'aime son idée. Nous triplerons les impôts du peuple, qu'il souffre sous leur poids. Remplissons nos coffres et plus encore. Alors il comprendra que je suis roi. Et qu'il faut me craindre – bien plus que mon père.

Aberthol secoua la tête.

– Sire, je dois vous mettre en garde quant à une solution aussi dure. Il faut toujours faire preuve de modération. Agir de la sorte est imprudent. Vous allez vous aliéner vos sujets.

– *Mes sujets*, cracha Gareth. C'est exactement ce qu'ils sont. Et je les traiterai comme bon me semble. Le débat est clos. Que nous reste-t-il à régler ?

Les membres du conseil se tournèrent les uns vers les autres et échangèrent des regards inquiets.

Soudain, Brom se leva.

– Sire, avec tout le respect que je vous dois, je ne peux faire partie d'un conseil dont on ignore la recommandation. J'en ai été membre pendant des années sous le règne de votre père, et je suis là pour vous servir par respect pour lui. Mais vous n'êtes pas mon roi. Lui l'était. Je ne ferai plus partie du conseil désormais. Vous êtes venus avec ces jeunes inconnus qui ne savent rien de la gouvernance d'un royaume. Je ne participerai pas à cette mascarade. Je démissionne séance tenante avec effet immédiat.

Brom se leva et quitta la pièce, ouvrant la porte d'un coup sec et la claquant derrière lui. Le bruit creux retentit sous le haut plafond, résonnant encore et encore.

Le cœur de Gareth cognait dans sa poitrine. Il avait l'impression qu'un château de cartes s'écroulait autour de lui. Était-il allé trop loin ?

– Peu importe, déclara-t-il. Nous n'avons pas besoin de lui. Je ferai

venir mon propre conseiller en affaires militaires.

– Nous n'avons pas besoin de lui, mon seigneur ? répéta Aberthol. C'est notre plus grand général. C'était le meilleur conseiller de votre père.

– Les conseillers de mon père ne sont pas *mes* conseillers ! Une nouvelle ère commence. Quelqu'un d'autre parmi vous n'est pas satisfait de cet arrangement ? Si c'est le cas, vous pouvez partir.

Le cœur du jeune homme battait la chamade : il s'attendait à ce que d'autres quittent la salle, eux aussi.

À sa surprise, aucun ne le fit. Tous demeurèrent figés, sous le choc. En sueur à présent, Gareth ne voulait plus qu'une chose : que cette réunion, qui durait depuis des heures, se termine.

– D'autres nouvelles à m'annoncer, ou peut-on en rester là ? demanda-t-il d'un ton péremptoire.

– Sire, il y a un autre sujet important à traiter, intervint Bradaigh. La nouvelle de la mort de votre père s'est répandue dans tous les recoins de l'Anneau jusqu'aux McCloud. Nos espions nous informent qu'ils ont organisé une rencontre avec un contingent des Terres Délaissées. La rumeur court qu'ils ont l'intention de passer à l'attaque, soit seuls, soit avec le soutien de l'Empire. Ils pourraient lui permettre de franchir le pont oriental du Canyon. Je suggère que l'on mobilise nos troupes et qu'on double les effectifs qui patrouillent dans les Montagnes.

Gareth resta muet de saisissement. Il n'avait jamais été doué pour les affaires militaires, et l'idée d'une invasion menée par les McCloud le terrifiait.

– Ils ne laisseraient pas l'Empire franchir le Canyon. Cela les mettrait en danger, eux aussi. Ils pourraient bien attaquer en revanche, même avec ma sœur pour princesse. Peut-être ne devrions-nous pas attendre. Peut-être devrions-nous attaquer les premiers, suggéra-t-il.

– Les attaquer sans qu'ils nous aient provoqués ? s'enquit Kelvin. Et déclencher une guerre ouverte ?

Gareth envisagea les différentes possibilités qui s'offraient à lui, la main sur le menton, se demandant quand la séance prendrait fin. Il voulait sortir ; il ne voulait plus songer à tout cela. Et il voulait se défaire de l'inquiétude la plus pressante : l'enquête concernant

l'assassinat de son père.

– Je vais y réfléchir, dit-il sèchement. En attendant, je dois lever le voile sur un problème bien plus pressant : le meurtre de mon père. On m'a fait savoir qu'on avait découvert le responsable.

– Pardon !?

– Que dites-vous, mon seigneur ?

– Qui ? Comment ?

Les membres du conseil parlaient tous en même temps, certains se levant, déconcertés et indignés.

Gareth sourit en son for intérieur : c'était exactement la réaction qu'il espérait. Il se tourna vers Firth et lui adressa un signe de tête. Celui-ci, qui se tenait à l'écart, traversa la salle, un objet à la main. Il le tendit théâtralement à Gareth, et ce dernier le présenta à l'assemblée. Il se pencha en avant et leur montra une petite fiole.

– De la racine de Sheldrake. La même que celle utilisée dans la première tentative d'empoisonnement de mon père la nuit du festin. Comme vous pouvez le constater, la fiole est pratiquement vide. Elle a été trouvée dans la chambre de l'assassin, la nuit même du meurtre.

– Mais qui est-il, mon seigneur ? s'exclama Aberthol.

– Il me peine de l'avouer, dit lentement Gareth faisant de son mieux pour feindre la tristesse, mais il s'agit de mon frère aîné. Le fils du roi. Kendrick.

– Quoi ?

– Quelle horreur !

– C'est impossible !

– Oh, j'ai bien peur que ce ne soit vrai, répliqua Gareth. Nous avons accumulé des preuves en quantité suffisante. Au moment où je vous parle, j'ai envoyé des hommes l'arrêter. Il sera mis en prison et jugé pour avoir assassiné mon père.

Un murmure scandalisé parcourut le conseil.

– Mais Kendrick était le plus loyal de tous. Il était le préféré de votre père ! s'exclama Duwayne.

– Ce doit être une erreur, intervint Bradaigh.

– Notre propre commission mène toujours son enquête ! remarqua Kelvin.

– Eh bien, vous pouvez y mettre un terme ! répondit Gareth.

– C'est tout à fait logique, intervint Firth en s'avançant. Il a un

mobile. Kendrick était l'aîné de la fratrie. On l'a écarté du pouvoir. Il devait convoiter le trône et a assouvi sa vengeance.

Les conseillers échangèrent des regards sceptiques.

– Vous vous trompez, affirma Aberthol. Kendrick n'est pas ambitieux. C'est un guerrier loyal.

Les conseillers en débattirent entre eux. Gareth les observa, riant sous cape. C'était exactement ce qu'il voulait : semer le doute dans leur esprit. C'était réussi. Il avait trouvé un bouc émissaire, avait fabriqué des preuves de toutes pièces pour le jeter au cachot et, par la même occasion, il s'était mis hors de cause. Il ne lui accorderait pas de procès. Il dirait au royaume que le problème avait été réglé facilement et promptement. Et ainsi, il éliminerait un prétendant à la couronne.

Gareth se cala au fond du trône, satisfait de son œuvre, et apprécia le spectacle : le chaos qui se propageait devant lui. Finalement, cela lui convenait d'être roi.

Cela lui convenait même tout à fait.

Thor évoluait au milieu du contingent de la Légion, Krohn sur les talons, Reece, O'Connor, Elden et les jumeaux à ses côtés, tous foulant un large chemin de terre qui paraissait interminable. Ils marchaient depuis des heures en direction du lointain Canyon, première étape du voyage menant à la mer Tartuvienne. Thor était rentré à temps de sa nuit avec Gwen : il s'était réveillé à l'aube et était présent à la caserne au petit matin. Il avait retrouvé ses camarades alors qu'ils se levaient, il avait préparé ses affaires, pris son sac, sa fronde, ses armes, et était parti avec eux.

Il s'embarquait dans ce voyage avec tous ses compagnons, en route pour ce qui serait – il le savait – les cent jours les plus difficiles de sa vie. Il allait laisser derrière lui son enfance et devenir un homme. Il brûlait d'impatience. L'excitation régnait, mais aussi une certaine tension. Quelques-uns marchaient d'un pas léger, d'autres ne disaient pas un mot, effrayés. Deux membres de la Légion avaient fui durant la nuit, visiblement trop terrifiés pour embarquer. Il était content qu'aucun de ses amis n'ait renoncé.

L'inquiétude l'habitait, mais, par chance, il avait également d'autres préoccupations à l'esprit. Gwendolyn. La nuit qu'il avait passée avec elle l'avait transporté ; il ne pouvait se détacher de l'image de son visage, du son de sa voix, de son énergie. On aurait dit qu'elle était avec lui en ce moment même. Il avait passé une journée et une nuit magiques, les meilleures de toute sa vie. Son cœur bondissait rien que de penser à elle ; savoir qu'elle existait lui donnait l'impression que tout irait pour le mieux, quoi qu'il arrive pendant les Cent Jours. Elle était sa raison de survivre, de revenir. Elle lui permettrait de tenir bon dans l'épreuve.

Ils avaient pleuré le père de Gwen ensemble et l'avoir à ses côtés lui apportait un sentiment de paix et de réconfort qu'il n'avait pas connu jusque-là. Pouvoir partager son chagrin avec elle l'avait rendu un peu plus supportable. Cela les avait également rapprochés plus que jamais.

Il revit le lac où elle l'avait emmené, ses eaux claires, cette île coupée du monde. C'était le cadre le plus parfait qu'il connût. Il se rappela avoir regardé les étoiles avec elle. Ils avaient échangé de longs baisers, sans que les choses n'aillent plus loin, avant de s'abandonner au sommeil. C'était la première fois qu'une jeune fille dormait dans ses bras. À un moment pendant la nuit, elle avait pleuré ; il savait qu'elle pensait à son père.

Il s'était réveillé aux premières lueurs du matin, le lever du premier soleil diffusant une magnifique nappe de lumière rouge à l'horizon. Il était au comble du bonheur, son aimée toujours dans ses bras, la sensation de sa tête sur sa poitrine, sa chaleur, le silence parfait d'un matin d'été. Une légère brise soufflait, des arbres se balançaient au-dessus d'eux, tout était idyllique. C'était la première fois qu'il se réveillait heureux, aimé, comme s'il avait trouvé sa place. Pour la première fois, il avait l'impression que quelqu'un *voulait* de lui, et cela représentait plus à ses yeux qu'il n'aurait su l'exprimer.

Ils s'étaient séparés, la mort dans l'âme, tôt le matin. Thor devait se dépêcher de rejoindre la Légion avant qu'elle s'en aille. Gwendolyn avait pleuré en silence, ses larmes coulant le long de ses joues ; elle s'était approchée et l'avait pris dans ses bras – et avait eu du mal à s'en détacher.

– Fais-m'en à nouveau le serment, avait-elle murmuré. Promets-moi que tu rentreras.

– Je t'en fais le serment, avait-il répondu.

Il se rappelait encore son regard mouillé de larmes tandis qu'elle le dévisageait, remplie d'espoir et d'amour. Ce regard lui insufflait mille forces à présent. Encore maintenant il le voyait, tout en foulant cette route avec ses frères de Légion.

– Je n'ai pas hâte de traverser à nouveau le Canyon.

Thor sortit de sa torpeur pour se tourner vers Elden dont l'inquiétude se lisait sur le visage. Au loin, on distinguait le pont occidental du Canyon. Des centaines de soldats y étaient alignés.

– Moi non plus, ajouta O'Connor.

– Ce sera différent cette fois, intervint Reece. Nous nous y rendons en groupe. Nous ne resterons pas longtemps sur les Terres Délaissées, nous prendrons vite le bateau. Une route nous y amène directement. Nous ne nous aventurerons pas au cœur du territoire avant d'atteindre

l'océan.

– Nous serons de l'autre côté du Canyon malgré tout, et là-bas tout peut arriver, fit remarquer Conval.

Thor écouta les centaines de bottes qui écrasaient les cailloux, Krohn qui haletait à côté de lui, les destriers au pas lourd que certains guerriers tenaient par la bride ; il sentait l'odeur des chevaux, la sueur des hommes apeurés. Lui n'avait pas peur. Il était exalté. Nerveux, peut-être. Et submergé par l'absence de Gwendolyn.

– Pensez donc, à notre retour, la saison prochaine, nous serons différents, dit O'Connor. Aucun de nous ne sera plus le même.

– Si nous revenons, le corrigea Reece.

Thor observa attentivement ceux qui l'entouraient. Oui, rien ne serait plus jamais pareil. Il avait l'impression que le monde changeait constamment autour de lui, chaque minute de chaque jour ; il était si difficile de se raccrocher à quoi que ce soit. Il aurait voulu tout figer, mais, alors même qu'il y songeait, il savait que c'était impossible.

Ils arrivèrent enfin au pied du pont occidental du Canyon, et le groupe s'arrêta avant de s'y engager. Thor lisait l'émerveillement et la peur dans les yeux de ses camarades. Il se rappela la première fois qu'il l'avait vu et comprit ce qu'ils ressentaient. Encore maintenant, en le voyant pour la deuxième fois, il lui inspirait le même respect mêlé de crainte et d'admiration : il s'étendait à l'infini, disparaissant à l'horizon, et le gouffre sous leurs pieds n'avait pas de fond. Même si des centaines de chevaliers du roi y montaient la garde, le premier pas sur le pont était en quelque sorte un point de non-retour.

Tous s'y engagèrent en silence. À présent, ils quittaient la protection de l'Anneau. Ils devraient se comporter en vrais guerriers, là-bas dans les Terres Délaissées, ils pourraient se faire tuer à n'importe quel moment. Ils se rapprochèrent légèrement les uns des autres à mesure qu'ils progressaient sur le pont. Thor en vit certains se crispier, resserrer leur étreinte sur leur épée, tout le monde semblait à cran. Des vents mugissaient et les fouettaient en tourbillonnant, plus d'un commit la faute de regarder par-dessus bord avant de reculer vivement. Thor jeta un coup d'œil lui aussi et le regretta aussitôt : c'était un plongeon dans le néant avec un tapis de brume au fond. Il déglutit difficilement et s'interrogea pour la millième fois sur le pouvoir de ce paysage. Krohn gémit et s'approcha de lui, se frottant contre ses chevilles.

Ils marchèrent sans relâche avec l'impression que le Canyon n'en finirait jamais.

Thor entendit un cri strident au loin : Estopheles décrivait des cercles haut dans le ciel. L'oiseau plongeait, descendant toujours plus bas, fonçant droit sur Thor. Celui-ci baissa sa manche et leva le bras, espérant qu'il se poserait dessus. Mais l'oiseau ne ralentit pas et, à mesure qu'il approchait, Thor remarqua qu'il tenait quelque chose dans ses serres. On aurait dit un parchemin. Quand il fut tout proche, il le laissa tomber ; le rouleau de papier atterrit non loin des pieds de son maître, qui le ramassa aussitôt. L'oiseau poussa un autre cri strident et battit des ailes pour s'éloigner.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Reece.

– Un message, peut-être ? suggéra O'Connor.

Thor l'ouvrit discrètement, le déroulant avec le plus grand soin à l'abri des regards. Cette missive ne s'adressait qu'à lui. Il remarqua bien vite l'écriture et sut qui en était l'auteur. Il se fit plus discret encore – il était de Gwen.

Il lut en marchant, les mains tremblantes :

De nombreux jours passeront avant ton retour. Il est possible qu'on ne se revoie jamais. Je ne saurais te dire ce que je ressens à cette idée. Je ne cesse de penser à toi. Je suis avec toi dans tes voyages, où que tu ailles. Sache que tu tiens mon cœur entre tes mains. Prends-en soin. Pense à moi. Et reviens-moi.

Ton amour,

Gwendolyn

– Qu'y a-t-il ? s'enquit Elden.

– Quel est ce message ? insista Conval.

Mais Thor roula le manuscrit et le rangea dans sa poche : il n'était pas certain de vouloir partager cela avec les autres.

– Est-ce un message de ma sœur ? s'enquit doucement Reece.

Thor attendit que les autres ne se préoccupent plus de lui avant d'acquiescer.

– Elle est tombée amoureuse de toi, mon ami. J'espère que tu la traiteras bien. Elle est fragile. Et je l'aime beaucoup.

Les battements du cœur de Thor accélérèrent tandis qu'il se répétait

le message mentalement. C'était étrange, il n'avait pensé qu'à elle depuis qu'il l'avait quittée, et recevoir une missive de sa part, tombée du ciel, lui donnait l'impression que ses pensées influaient sur la réalité. Il l'aimait plus qu'il n'aurait su l'exprimer et comptait déjà les jours qui le séparaient de son retour. Pour la première fois depuis longtemps, il avait une raison de vivre.

Combien de temps s'était écoulé quand ils quittèrent enfin le pont pour fouler la terre à l'autre bout du Canyon, Thor n'aurait su le dire. Mais il ressentit comme une secousse électrique en quittant l'Anneau, en se mettant hors de portée de la protection du bouclier énergétique. Il se sentit aussitôt à nu.

Les autres le ressentirent eux aussi, car il les vit se crispier, les mains sur leurs armes, regardant autour d'eux avec méfiance. Ils suivaient un chemin qui s'enfonçait dans une immense forêt sombre d'où leur provenaient d'étranges cris d'animaux.

Kolk s'avança pour leur faire face.

– Restez groupés, proches les uns des autres, et sortez vos armes. Nous nous déplacerons comme un seul homme à travers ce bois. Nous parcourrons bien des lieues avant d'atteindre l'océan. Nos bateaux nous attendent, prêts à lever l'ancre : nos hommes les gardent. Le campement de l'armée de l'Empire est trop loin pour nous causer des ennuis. Mais des attaques isolées sont toujours possibles. Restez vigilants.

Les heures passèrent tandis que le chemin se faisait de plus en plus étroit, que le ciel s'obscurcissait et qu'ils s'avançaient toujours plus profondément sur les sentiers tortueux de la sombre forêt. Thor était sur ses gardes. Partout, des branches craquaient, les faisant tressaillir, mais ils ne subirent aucune attaque.

Longtemps après, ils parvinrent à la lisière du bois : au loin, Thor découvrit avec admiration les vagues de la mer Tartuvienne qui s'écrasaient sur le rivage. Il les entendait et respirait déjà l'air marin. Une grande plaine s'ouvrait devant eux jusqu'à la plage : aucun signe de l'ennemi. Il poussa un soupir de soulagement.

Un gigantesque bateau en bois avait jeté l'ancre, ses hautes voiles battant au vent. Il les attendait, entouré par les hommes du roi qui montaient la garde.

– Nous avons réussi ! s'exclama O'Connor.

– Non, dit Elden. Nous avons atteint les bateaux, c'est tout. Il nous

reste encore à traverser l'océan. Et ce sera bien pire.

– J'ai entendu dire que l'île est à des jours d'ici, intervint Conval. Les vagues de la mer Tartuvienne sont censées être plus fortes qu'un homme ne peut le supporter, le temps y est affreux, et la mer pleine de monstres et de navires ennemis. Notre voyage n'a même pas encore commencé.

Thor observa les autres bateaux qui se dressaient fièrement à l'horizon, leurs voiles blanches luisant sous le second soleil qui perçait derrière les nuages ; il ressentit un frisson d'exaltation. Déjà, l'Anneau se trouvait derrière eux.

Erec était assis à la table d'honneur de la grande salle des banquets remplie de centaines d'invités du duc. Il ne s'attendait pas à ce que son arrivée soit célébrée à ce point et était quelque peu dérouté. Il se savait un personnage important du royaume, surtout par ses liens avec le roi, mais il n'imaginait pas que le duc lui réserverait un tel accueil. C'était le deuxième jour qu'ils festoyaient pour célébrer son arrivée et le tournoi à venir. Erec était repu de mets délicieux et de bons vins. S'il ne participait pas bientôt à la compétition, ses capacités pourraient s'en trouver diminuées.

Il s'adossa à de gros coussins et regarda autour de lui : il observa les chevaliers venus de tous les coins de l'Anneau, chacun vêtu de couleur différente, parlant avec mille accents et avec des expressions particulières à leur région. Tous semblaient être de redoutables guerriers et, même si le duc était certain qu'Erec les vaincrait, ce dernier ne prenait rien pour acquis. Cela faisait partie de ce qu'on lui avait inculqué. Tandis que les domestiques remplissaient à nouveau son verre de vin, il se contentait de boire à petites gorgées. Le tournoi aurait lieu le lendemain, et il voulait avoir les idées claires. Après tout, il considérait que ses actions et sa performance rejailliraient sur le roi. Et il prenait cela très au sérieux.

Trouver une future épouse serait une tout autre histoire. Il sourit en y songeant. Ces deux derniers jours, on lui avait présenté les plus belles femmes du royaume. Des dizaines d'entre elles étaient assises ici et là, et il ne put s'empêcher de remarquer en parcourant la salle des yeux que la plupart regardaient dans sa direction. Il semblait également susciter la jalousie des autres hommes présents qui s'efforçaient d'attirer leur attention. Mais Erec ne se considérait pas comme le rival de qui que ce soit et n'était pas jaloux. On les lui avait toutes présentées, et elles l'avaient toutes impressionné, chacune plus belle, plus raffinée, et plus joliment vêtue que les autres. Il était honoré de les avoir rencontrées, mais il avait décidé il y avait bien

longtemps qu'il choisirait sa future épouse à l'instinct. Et, pour une raison mystérieuse, il n'avait rien ressenti de particulier en les rencontrant. Il était convaincu que ces femmes seraient parfaites pour d'autres ; il ne pensait simplement pas qu'elles le seraient pour lui.

– Erec de l'île du Sud de l'Anneau, permettez-moi de vous présenter Dessbar, de la Seconde Province des Basses-Terres, annonça le duc à Erec en s'avançant avec une magnifique jeune femme.

Le défilé semblait sans fin. Cette femme était belle, elle aussi, vêtue de soie blanche de la tête aux pieds ; elle lui fit sa révérence et lui adressa un sourire gracieux.

– C'est un plaisir, mon seigneur.

– Tout le plaisir est pour moi, dit Erec, se levant par courtoisie pour lui baiser le bout des doigts.

– Dessbar vient des Plaines d'Émeraudes, et est issue d'une riche famille de l'Est. Sa mère est cousine au troisième degré de la reine. Son sang est noble. Elle ferait une parfaite épouse.

Erec acquiesça élégamment, ne voulant offenser ni la dame ni le duc.

– Je vois bien qu'elle est de bonne famille, admit Erec avec déférence. C'est un grand privilège de vous rencontrer.

Là-dessus, il lui baisa la main à nouveau et se rassit. Elle parut quelque peu déçue ; elle aurait voulu lui parler davantage. Le duc semblait déçu, lui aussi.

Mais Erec n'éprouvait rien en la présence de la jeune femme. Il voulait adopter la même discipline dans sa recherche qu'au combat : faire preuve de détermination et de ténacité.

Le festin se poursuivit tard dans la nuit, et Erec était ravi de se trouver en compagnie de son vieil ami, Brandt, assis à sa droite. Ils avaient passé la moitié de la soirée à se raconter des histoires de combats et, alors que les feux faiblissaient et que les gens quittaient la grand-salle les uns après les autres, ils devisaient toujours.

– Te rappelles-tu cette colline ? s'enquit Brandt. Quand nous n'étions que quatre à patrouiller ? Face à une compagnie entière de McCloud ?

Erec acquiesça.

– Je ne m'en souviens que trop bien.

– Je le jure, si tu n'avais pas été là, je serais mort.

Erec secoua la tête.

– J’ai eu de la chance.

– Ce n’est pas de la chance, protesta Brandt. Tu es le meilleur chevalier du royaume.

– Il a raison, intervint le duc, assis à la gauche d’Erec. J’ai peur pour tous les chevaliers qui viendront se mesurer à vous demain.

– Je n’en suis pas si sûr, dit Erec humblement. Vous semblez avoir une imposante concentration de guerriers à votre table.

– C’est vrai, c’est vrai, approuva le duc. Ils nous viennent des quatre coins du Royaume. On dirait que chaque homme veut la même chose en ce monde : une femme à son goût. Dieu seul sait pourquoi. Une fois qu’on en a une, on n’a qu’une hâte, c’est de s’en débarrasser ! Demain les joutes seront d’un niveau exceptionnel, ajouta-t-il. Mais je ne doute pas de vous.

– Le problème, poursuivit Brandt dans la même veine, c’est que le vainqueur choisit sa future épouse. Te connaissant, tu pourrais bien ne choisir personne, et offenser toutes les femmes venues pour l’occasion !

– Je ne veux offenser personne. Je suppose... Je suppose que je ne l’ai pas encore trouvée.

– Êtes-vous en train de me dire qu’aucune femme ici présente ne vous convient ? s’écria le duc, éberlué. Vous avez rencontré les plus belles femmes que cette cour puisse offrir. Bien des hommes mourraient pour elles... et demain, certains pourraient bien y laisser leur vie.

– Je ne veux pas faire preuve d’arrogance, mon seigneur, dit Erec. Je ne me considère pas comme plus méritant que quiconque. Au contraire, ces hommes le sont tous sans doute bien plus que moi. C’est juste que... eh bien, j’ai le sentiment que, quand je la verrai, je le saurai. Je ne veux pas précipiter les choses.

– Précipiter les choses ! s’exclama Brandt. Tu as eu vingt-cinq ans pour la trouver ! Combien de temps te faudra-t-il encore ? Fais ton choix, ajouta-t-il, celui de ton fardeau et rejoins-nous, nous les malheureux. Devenons compagnons d’infortune. Après tout, notre royaume doit se peupler !

Ils rirent à nouveau de bon cœur, et quand Erec détourna les yeux, quelque peu gêné par leurs propos, son regard se figea. Il avait vu, à l’autre bout de la pièce, une jeune fille, dix-huit ans peut-être, aux

longs cheveux blonds et aux grands yeux verts en amande. Elle était vêtue de simples habits de domestique et passait de table en table, d'invité en invité pour remplir les verres de vin. La servante gardait la tête baissée, ne regardant jamais personne dans les yeux – la personne la plus humble qu'Erec ait jamais vue. Nul ne prêtait la moindre attention aux servantes. Elles étaient des domestiques et ici, à la cour, on les traitait comme s'ils n'existaient pas. Les vêtements de la jeune fille étaient souillés, et on aurait dit qu'elle ne s'était pas lavé les cheveux depuis des jours. Elle paraissait résignée.

Et pourtant, quand Erec la vit, il eut l'impression d'être frappé par un éclair. Elle dégageait quelque chose de particulier. Elle était digne, majestueuse même. Quelque chose lui disait qu'elle n'était pas comme les autres.

Elle se déplaçait avec grâce et discrétion autour des convives, et lorsqu'il put enfin la voir de plus près, Erec en eut le souffle coupé. Il n'avait jamais éprouvé cela, lors d'aucune rencontre, même lors de sa présentation à la famille royale. C'était le sentiment qu'il avait espéré ressentir sa vie entière, sans être sûr de le connaître un jour.

Elle était splendide. Il avait peine à parler. Il devait découvrir qui elle était.

– Qui est cette femme ? s'enquit-il auprès du duc en la désignant d'un signe de tête.

Le duc et plusieurs autres personnes se retournèrent, tout excités.

– De qui parlez-vous ? Esmeralda ? Avec la robe bleue ?

– Non. Elle, dit Erec en la montrant du doigt.

Ils suivirent son regard en silence, perplexes.

– Vous voulez parler de la servante ?

Erec acquiesça.

Le duc haussa les épaules.

– Qui sait ? Une domestique parmi tant d'autres, dit-il avec dédain. Pourquoi me posez-vous la question ? La connaissez-vous ?

– Non, répondit Erec. Mais j'aimerais beaucoup.

La fille approchait et atteignit leur groupe. Elle se pencha pour remplir le verre d'Erec. Il était si fasciné qu'il en oublia de le tendre.

Elle finit par lever les yeux. Quand leurs regards se croisèrent, si proches, Erec se sentit transporté.

– Mon seigneur ? dit-elle.

Les yeux de la jeune fille s'écarruillèrent légèrement. Elle était visiblement fascinée, elle aussi. On aurait dit qu'ils se connaissaient depuis toujours.

– Mon seigneur ? répéta-t-elle au bout de quelques secondes. Dois-je remplir votre verre ?

Erec la dévisagea, oubliant ses bonnes manières, trop abasourdi pour parler. Après l'avoir fixé quelques instants elle aussi, elle finit par poursuivre son chemin. Elle lui jeta plusieurs coups d'œil par-dessus son épaule à mesure qu'elle avançait.

Puis, enfin, elle posa la cruche et quitta la grand-salle en courant.

Erec se leva pour la suivre du regard.

– Je dois faire sa connaissance, dit-il au duc.

– *Elle ?* s'écria celui-ci, sous le choc.

– Mais c'est une servante. Pourquoi voudrais-tu la rencontrer ? s'enquit Brandt.

– C'est elle que je veux. C'est pour elle que je me battrai.

– *Elle ! ?* s'exclama Brandt qui s'était levé à côté de lui, stupéfait.

Le duc les imita.

– Vous pourriez choisir n'importe quelle femme du royaume, des deux côtés de l'Anneau. Vous pourriez choisir une princesse. La fille d'un seigneur. Une femme plus richement dotée qu'une fille de roi. Et vous la choisissez elle ? Une domestique ?

Mais leurs propos n'atteignaient pas Erec. Il la regardait, hypnotisé, quitter la grand-salle en courant pour rejoindre une pièce adjacente.

– Où va-t-elle ? demanda-t-il. Je dois le savoir.

– Erec, es-tu sûr de toi ? s'enquit Brandt.

– Vous commettez une grave erreur, ajouta le duc. Et vous comptez éconduire les femmes ici présentes, toutes de sang noble ?

Erec se tourna vers lui avec un air sérieux et grave.

– Je ne souhaite dédaigner personne. Mais c'est cette femme que je vais épouser. M'aiderez-vous à la retrouver ?

Le duc adressa un signe de tête à son serviteur qui partit en courant s'acquitter de cette mission.

Il leva une main et serra l'épaule du chevalier avant d'afficher un sourire chaleureux.

– Ce qu'on dit de vous est vrai, mon ami. Vous ne vous en remettez

pas à ce que pensent les autres. C'est ce que je préfère chez vous.

Il soupira.

– Nous allons retrouver cette servante. Et nous vous marierons !

Des acclamations s'élevèrent autour d'Erec, et d'autres lui tapèrent dans le dos. Mais il n'y prêtait aucune attention. Il ne pensait qu'à une chose : cette fille. Sans l'ombre d'un doute, il pensait avoir trouvé l'amour de sa vie.

Dans la chambre réservée au roi, Gareth contemplait la cour par la fenêtre ouverte, comme son père aimait le faire. Celui-ci avait pour habitude de sortir, de se promener sur les parapets, mais Gareth n'en ressentait guère le besoin. Il était parfaitement heureux à l'intérieur, les mains jointes dans le dos, à observer son peuple depuis la pénombre.

Son peuple. C'était son peuple à présent.

Immobile, la couronne solidement posée sur sa tête – il avait refusé de l'enlever après la cérémonie – il portait également la cape noir et blanc de son père malgré la chaleur estivale, et serrait dans sa main son sceptre d'or. Il commençait à se sentir roi – un vrai roi – et il aimait cette sensation. Tous ses sujets le saluaient sur son passage. *Lui*, pas son père. S'ensuivait une bouffée de joie sans pareille. Les regards se tournaient vers lui à toute heure du jour.

Il avait vraiment réussi. Il était parvenu à tuer son père, à se mettre hors de cause, et à éliminer les obstacles qui s'élevaient entre lui et la couronne. Ils étaient tous tombés dans le piège. On l'avait couronné : à présent, impossible de faire machine arrière.

Et pourtant, maintenant qu'il était roi, Gareth ne savait plus que faire. Toute sa vie il avait rêvé de ce moment – sans penser aux lendemains. Il découvrait le poids de la solitude sur les épaules d'un roi. Plus bas, son conseil l'attendait pour une réunion. Il avait décidé de les faire patienter. Il appréciait que chacun dût se plier à son bon vouloir.

L'œil sur son peuple, il se demandait comment asseoir son pouvoir davantage encore. Pour commencer, il allait jeter Kendrick en prison, puis il le ferait exécuter. Il était bien trop risqué de le laisser vivre, l'aîné, le plus apprécié de la famille. Il sourit à l'idée des gardes en route pour l'arrêter.

Puis viendrait le tour de Thor. Lui aussi était une menace, au vu de sa relation étroite avec son père. Qui savait ce que ce dernier avait

bien pu lui dire sur son lit de mort ? Peut-être même avait-il identifié Firth. Gareth était content d'être l'instigateur d'un complot pour écarter Thor. Il avait judicieusement soudoyé un membre de la Légion pour l'assassiner. Quand ils auraient atteint l'île de Brume, il lui tendrait une embuscade. Il était assuré qu'il ne reviendrait pas.

Une fois Thor et Kendrick hors d'état de nuire, il s'occuperait de Gwendolyn. Elle aussi constituait une menace. Après tout, le dernier souhait de son père était qu'elle règne sur le royaume. Tant qu'elle était en vie, la possibilité d'une révolte perdurerait.

Enfin, un point plus important encore l'obnubilait : l'Épée de la Dynastie. Tenterait-il de la soulever ? S'il y parvenait, cela le distinguerait de tous les autres MacGil qui aient jamais régné. Tout le monde l'aimerait, à jamais. Cela signifierait qu'il était l'Élu, celui destiné à régner. Cela confirmerait sa légitimité et assurerait sa place sur le trône. Depuis qu'il était petit garçon, Gareth avait rêvé du moment où il la soulèverait. Il était convaincu qu'il en serait capable.

Soudain, la porte de sa chambre s'ouvrit avec violence. Gareth se retourna, se demandant qui était assez impudent pour faire ainsi irruption dans ses appartements. Son visage s'assombrit quand il reconnut Firth, passant devant les gardes qui jetèrent un regard confus au roi. Son amant avait fait preuve d'une effronterie sans bornes depuis le couronnement : il agissait comme s'il régnait lui-même sur le royaume. Gareth n'appréciait guère qu'il se comporte de la sorte. N'avait-il pas commis une erreur en l'élevant au rang de conseiller ? Pourtant il était content de le voir, il en avait parfois assez d'être seul. Gareth fit un signe de tête aux gardes qui fermèrent la porte derrière Firth. Celui-ci traversa la chambre et le prit dans ses bras. Il voulut l'embrasser, mais le roi eut un mouvement de recul.

Il n'était pas d'humeur. On l'avait interrompu dans ses réflexions.

Firth parut blessé, mais retrouva vite le sourire.

– Sire, dit-il en laissant traîner la voyelle. Ne trouves-tu pas magistral qu'on t'appelle ainsi ? Cela te va si bien ! (Il joignit les mains de plaisir.) Te rends-tu compte ? Tu es roi. Des milliers de sujets sont entièrement à ta disposition. Il n'y a rien que nous ne puissions faire !

– *Nous* ? répéta Gareth d'un ton moqueur.

– Je veux dire... vous, mon seigneur. Tu imagines ? Tu peux avoir tout ce que tu veux. Pour l'instant, tout le monde attend ta décision.

– Ma décision ?

– À propos de l'Épée. Tout le royaume ne parle que de cela. Les rumeurs vont bon train. Tenteras-tu de la soulever ?

Firth était plus perspicace qu'il ne l'aurait cru ; peut-être ferait-il un bon conseiller, finalement.

– Et que me suggères-tu ?

– Tu *dois* essayer ! Sinon, on dira de toi que tu es faible et que tu n'as pas l'étoffe d'un roi ! Cela assiera ta légitimité.

Gareth réfléchit à ces mots. Il y avait du vrai dans tout cela. Peut-être Firth avait-il raison.

Celui-ci s'approcha de lui, le prit par le bras et l'accompagna jusqu'à la fenêtre.

– De plus, ajouta-t-il tout sourire, tu es *fait* pour être roi. Tu es l'Élu. Gareth le regarda, se sentant soudain abattu.

– Non, c'est faux, rectifia-t-il. J'ai pris le trône. Je n'en ai pas hérité.

– Cela ne signifie pas qu'il n'était pas censé te revenir. On n'obtient que ce qu'on est censé avoir dans cette vie. Pour certains, la destinée s'en charge ; d'autres doivent y pourvoir eux-mêmes. Cela vous grandit, mon seigneur. Pensez donc, vous êtes le seul MacGil à avoir pris le trône, le seul à ne pas avoir attendu paresseusement d'en hériter. Cela ne représente-t-il rien à vos yeux ? Aux miens, si. Ça signifie que vous, et vous seul de tous les MacGil, êtes destiné à soulever l'Épée et à régner pour toujours. Et si c'est le cas, imaginez un peu : tous les peuples de l'Anneau, et même au-delà, se prosterneront devant vous. Vous unirez l'Anneau. Nul ne doutera plus de votre grandeur.

Firth se tourna vers lui, les yeux brillants d'excitation et de joie anticipée.

– Vous devez essayer !

Gareth se dégagea de l'étreinte de Firth. Il n'avait pas tort. Peut-être s'était-il sous-estimé ; peut-être se montrait-il trop dur avec lui-même. Après tout, le destin de son père était de mourir, sinon, il ne serait pas mort. Peut-être tout cela s'était-il produit car Gareth pouvait être un meilleur roi. Oui, peut-être le meurtre de son père était-il un *bienfait* pour le royaume.

Il entendit un cri et se dirigea vers la fenêtre. Il vit le défilé qui célébrait son couronnement, les bannières qu'on hissait, les soldats qui

marchaient en formation. C'était une magnifique journée d'été, absolument parfaite. Il ne put s'empêcher de penser que tout cela était écrit. Comme l'avait dit Firth, s'il n'était pas censé devenir roi, il ne le serait pas devenu. Il ne se tiendrait pas ici en ce moment.

Il savait que c'était la décision la plus importante qu'il prendrait de tout son règne, et il devait la prendre maintenant. Il aurait voulu qu'Argon soit là pour lui dispenser ses conseils, mais il avait également le sentiment que le druide le détestait. Quelle valeur, dès lors, accorder à son avis ?

– Fais appeler les gardes, ordonna-t-il à Firth en se dirigeant vers la porte. Qu'on prépare la chambre de la Dynastie.

Il s'arrêta et observa Firth qui le dévisageait avec exaltation.

– Je vais soulever l'Épée.

Le roi McCloud était assis sur sa monture au sommet des Montagnes, entouré de son fils, de ses plus grands généraux et d'une centaine de ses hommes : il convoitait du regard l'autre côté de l'Anneau, celui qui appartenait aux MacGil. En ce jour d'été, une chaude brise repoussait ses longs cheveux, et il posait des yeux pleins d'envie vers leurs terres fertiles. C'étaient celles qu'il avait toujours désirées, que son père et son père avant lui avaient convoitées, le meilleur côté de l'Anneau aux terres plus fécondes, aux rivières plus profondes et à l'eau plus pure. Le côté McCloud de l'Anneau était acceptable, peut-être même de qualité. Mais il n'était pas de premier choix. Il ne bénéficiait pas des meilleurs vignobles, du meilleur lait, ni des rayons du soleil les plus vifs. Et lui, comme son père, était déterminé à ce que cela change. Les MacGil en avaient profité assez longtemps ; le tour des McCloud était venu.

Du sommet des Montagnes, il observait le Royaume Occidental pour la première fois depuis son enfance et était optimiste. Le fait même d'avoir pu monter aussi haut lui confirmait ce qu'il avait besoin de savoir. Par le passé, ses voisins avaient toujours si bien gardé les Montagnes que les McCloud ne pouvaient se frayer le moindre passage – et encore moins en atteindre la crête. Cette fois, ses hommes y étaient parvenus avec à peine une escarmouche. Les MacGil ne s'attendaient pas à une attaque de la part de leurs anciens adversaires. Ou alors, comme il le supposait, le nouveau roi MacGil était faible, mal préparé. Gareth. Il l'avait rencontré en plusieurs occasions. Il ne ressemblait en rien à son père. L'idée que le royaume soit désormais entre ses mains était risible.

McCloud savait reconnaître une opportunité quand elle s'offrait à lui : celle-ci était la chance de toute une vie, de celles qu'on ne peut laisser passer. Il avait une occasion de frapper l'ennemi, une bonne fois pour toutes, au cœur de son territoire avant qu'il n'ait le temps de se remettre de la mort de son souverain. McCloud pariait sur le fait

que sous le choc de cette disparition, ils ne sauraient comment se défendre avec un jeune roi dont l'autorité n'était pas encore établie. Jusque-là, il avait raison.

Mais il voyait plus loin encore : l'assassinat de MacGil révélait une division au sein de leur dynastie. Quelqu'un l'avait fait exécuter et s'y était très bien pris. Il y avait des défauts dans la cuirasse. Un très bon signe. Une faiblesse qui attestait de la division du royaume. Les McCloud, après des siècles d'attente, allaient enfin avoir une chance de les écraser et de contrôler l'Anneau tout entier.

À cette idée, les lèvres de McCloud se tordirent en ce qui se rapprochait le plus d'un sourire de sa part, à savoir un léger rictus faisant à peine frémir son épaisse barbe drue. Autour de lui, ses hommes l'observaient tandis qu'il fixait l'horizon, à l'affût du moindre signal de sa part. Ce qu'il voyait plus bas lui plaisait grandement. De petits villages espacés sur des collines bucoliques, de la fumée s'élevant des cheminées, des femmes qui pendaient des vêtements à sécher dehors, des enfants qui jouaient. Des champs où paissaient des moutons, des fermiers cueillant des fruits et, plus important que tout, aucune patrouille en vue. Les MacGil relâchaient leur vigilance.

Son sourire s'élargit. Bientôt, ces femmes seraient siennes. Bientôt, ces moutons seraient siens.

– À L'ATTAQUE ! hurla-t-il.

Ses soldats poussèrent un cri de rage, levant leurs épées bien haut sur leurs montures.

Comme un seul homme, ils chargèrent, une centaine de guerriers dévalant la montagne. McCloud en tête, comme toujours, le vent dans les cheveux. Tout son être vibrait. Tandis qu'il talonnait son cheval sans pitié, galopant toujours plus vite, il ne s'était jamais senti aussi vivant.

Assis sur un banc de bois dans la salle d'armes, parmi des dizaines de Gris, ses frères d'armes, Kendrick étudiait son épée tout en l'aiguïsant. Il était abattu. La mort de son père l'avait meurtri. Tant qu'il était en vie, la façon dont le monde percevait leur relation l'avait gêné. MacGil était son père. Et il savait au plus profond de son cœur que le roi le considérerait comme son véritable fils aîné – il le traitait comme tel. Et pourtant, aux yeux du monde entier, il était illégitime. Pourquoi ? Parce que son père avait choisi une autre femme que sa mère pour reine.

Ce n'était pas juste. Il avait accepté sa place d'enfant illégitime sans faire d'esclandre par respect pour son père. Il avait consciencieusement réprimé ses sentiments. Maintenant qu'il était mort, et surtout maintenant qu'on avait couronné Gareth, quelque chose en lui se révoltait. Il enrageait. Il ne voulait pas être roi, mais il voulait que le reste du monde reconnaisse qu'il était l'aîné de MacGil, qu'il était aussi légitime que tous ses demi-frères et sa demi-sœur.

Tandis qu'il aiguïsait son épée sur la pierre, encore et encore, émettant un bruit aigu qui déchirait l'air, il repensait à tout ce que son père et lui ne s'étaient pas dit. Il aurait voulu avoir plus de temps, avoir une chance de lui expliquer à quel point il lui était reconnaissant de l'avoir élevé comme ses autres enfants.

Lui dire que quoi que puisse en penser le monde, il était son père et lui, son fils.

Lui dire ce qu'il ne lui avait jamais dit : qu'il l'aimait.

Son père lui avait été enlevé trop tôt.

Kendrick aiguïsait son épée avec de plus en plus de force, plaquant la lame tout contre la pierre, à mesure que la colère s'élevait en lui. Il trouverait son assassin. Et il le tuerait lui-même. Il était déterminé. De nombreux suspects lui venaient à l'esprit et, au fil des heures, il examinait leur cas tour à tour. Celui qui revenait le plus souvent, malheureusement, était celui auquel il n'osait penser. Le plus proche

de lui. Son demi-frère cadet, Gareth.

Il se rappela leur réunion, la colère de Gareth quand on l'avait écarté du pouvoir au profit de Gwendolyn. Il ne connaissait que trop bien la nature sournoise de son frère ; depuis qu'ils étaient tout petits, celui-ci avait envié Kendrick d'être l'aîné. Il l'avait considéré comme un obstacle. Kendrick était persuadé que rien ne l'arrêterait pour obtenir la couronne.

Kendrick envisageait aussi d'autres possibilités ; son père s'était fait de nombreux adversaires au fil des années, des ennemis du royaume, les vaincus sur le champ de bataille, les seigneurs rivaux. Ceux-là étaient moins proches de Kendrick et il lui était plus facile de s'y attarder. Il espérait que c'était l'un d'eux. Il explorerait chaque piste. Mais malgré tous ses efforts, il en revenait toujours et encore à son demi-frère.

Il regarda les autres Gris autour de lui, tous entretenant leurs armes en cette morne journée. Le soleil estival avait été remplacé par un brouillard soudain et des averses. Le jour suivant le solstice d'été apportait de grands changements et était employé à l'entretien des armes pour se préparer à la nouvelle saison. C'était également celui où la Légion partait pour les Cent Jours. Kendrick se rappela son nouvel écuyer, Thor, et sourit ; il s'était pris de sympathie pour lui et ne doutait pas qu'il accomplirait des prouesses.

Tandis qu'il contemplait les autres Gris, dont beaucoup étaient plus âgés que lui, des guerriers endurcis qui plaisaient, des armes redoutables à la main, il se sentit reconnaissant d'être un des leurs. Ils l'avaient accepté comme un membre à part entière. À son arrivée, on l'avait accueilli avec méfiance ; beaucoup pensaient qu'il n'était là que grâce à son père ou que, faisant partie de la famille royale, il les regarderait avec mépris. Mais il avait gagné leur respect ; il s'était battu pour gravir les échelons, avait participé aux plus durs combats à leurs côtés et ils avaient fini par le voir tel qu'il était. Chaque fois qu'on avait tenté de le favoriser parce qu'il était le fils du roi, il avait toujours insisté pour qu'on le traite comme un simple soldat. Les hommes avaient alors vu qu'il était sincère et avaient appris à l'apprécier. Au fil des ans, Kendrick était devenu le membre de la famille royale le plus aimé, plus encore que son père. Il était le seul, à vrai dire, que les Gris respectaient et traitaient comme un soldat à part entière.

Il lisait la déférence dans les yeux de ses frères d'armes et savait que beaucoup d'entre eux, surtout les plus jeunes, le considéreraient comme leur chef. Depuis la mort de son père, plus d'un était venu lui exprimer sa stupéfaction qu'il n'ait pas été choisi pour roi. Il sentait qu'ils le voulaient pour guide. Mais son père avait clairement stipulé qu'il souhaitait que Gwen règne et, par-dessus tout, Kendrick tenait à honorer ses souhaits. C'était ce qui comptait le plus pour lui.

Il était indigné que Gareth ait ainsi usurpé le trône et s'inquiétait pour l'avenir du royaume. Gwen n'était pas assez forte pour mener une révolte. Si on en arrivait là, alors il préférerait régner à la place de son frère, ne serait-ce que pour le bien de l'Anneau. Quand Gwen serait plus âgée et plus à même d'y faire face, il lui rendrait le pouvoir avec joie.

– Qu'as-tu pensé de la cérémonie ? lui demanda Atme, assis à côté de lui à graisser le manche de sa hache.

Atme était un féroce chevalier aux cheveux et à la barbe d'un roux vif, venu de la frontière orientale du royaume ; Kendrick s'était battu à ses côtés au cours d'innombrables combats. C'était un ami proche en qui il avait confiance.

– Que penses-tu du couronnement de ton frère cadet ? ajouta-t-il.

Kendrick remarqua son sérieux et nota que, derrière lui, plusieurs autres Gris attendaient sa réponse. Il devinait leur profond désir de le voir devenir roi – et à quel point l'intronisation de son frère les inquiétait : personne ne lui faisait confiance, c'était évident.

En utilisant le terme « cadet », Atme voulait orienter sa réponse. Il aurait souhaité aller dans son sens et lui dire : *Je trouve cela terriblement injuste. Gareth est incapable de régner. C'est une catastrophe. Cela mettra le royaume à genoux. Ce n'est pas ce que voulait mon père. Il doit se retourner dans sa tombe, et nous devons y remédier.*

Mais il ne le pouvait pas. Pas à ces hommes. Pas maintenant. Il les démoraliserait et encouragerait peut-être une révolte. Il devait bien réfléchir avant d'agir, afin de maîtriser au mieux la situation. Et surtout, il devait choisir prudemment ses mots.

– Nous verrons ce que l'avenir nous réserve, répondit-il, évasif.

Les hommes acquiescèrent, faisant mine d'être satisfaits. Mais il savait qu'ils ne l'étaient pas.

Soudain, un terrible fracas retentit : on se tourna vers l'entrée de la

salle d'armes. Des dizaines de gardes du roi venaient d'entrer. Kendrick fut sidéré qu'ils fassent irruption de la sorte dans une pièce réservée aux Gris, et qu'ils osent le faire armés. Il n'avait encore jamais vu cela. Tous ces guerriers aguerris furent aussitôt en alerte.

Les gardes du roi se dirigèrent droit sur Kendrick. Leurs visages étaient fermés, ils semblaient très pressés. Peut-être venaient-ils demander de l'aide ?

Darloc, un des adjoints de son père qui lui avait été loyal pendant des années, s'avança d'un air sombre.

– Kendrick du clan MacGil du Royaume Occidental de l'Anneau, annonça-t-il d'une voix grave en lisant un parchemin, je déclare, sous la loi du roi, que vous êtes en état d'arrestation pour trahison et assassinat du roi MacGil.

Le sang de Kendrick se glaça.

Un murmure outré se propagea, tandis que ses frères d'armes se levaient de leurs sièges, plus à cran que jamais. Un lourd silence envahit la pièce. Tous attendaient la réaction de Kendrick.

Celui-ci se leva lentement, s'efforçant de respirer, de comprendre. Il avait l'impression de voir sa vie défiler.

– Darloc, dit-il en le regardant droit dans les yeux, faisant de son mieux pour rester calme, tu me connais depuis toujours. Tu sais que rien de tout ça n'est vrai !

Sa voix avait résonné dans le silence de mort qui régnait dans la pièce.

Darloc fronça les sourcils.

– Sire, répondit-il, j'ai bien peur que mon opinion personnelle n'ait aucune importance. Je ne suis qu'un serviteur du roi, et je suis ici pour faire ce que l'on m'a ordonné. Veuillez me pardonner. Vous avez raison. Je ne peux croire pareille calomnie. Mais ce que je crois est secondaire par rapport à ce que croit le roi. J'ai bien peur de devoir obéir aux ordres.

Kendrick vit la solennité sur son visage, son désarroi et son impuissance. Il lui fit presque de la peine. Il était surtout consterné par l'audace de son frère, mais cela signifiait aussi que Gareth se sentait menacé et avait quelque chose à cacher. Il avait besoin d'un bouc émissaire immédiatement, peu importe sa crédibilité. Cela ne fit que renforcer les soupçons de Kendrick : Gareth avait tué le roi. Un tout

nouveau feu brûlait en lui : non pas parce qu'il s'inquiétait d'être emprisonné, mais parce qu'il était sûr que son frère était l'assassin.

– Je suis navré Kendrick, mais vous allez devoir me suivre, dit Darloc, et il fit signe à un de ses hommes.

Quand le soldat avança d'un pas, Atme se leva d'un bond et s'interposa à la vitesse de l'éclair entre l'homme et son ami en dégainant son épée.

– Si vous voulez vous en prendre à Kendrick, il faudra d'abord me passer sur le corps, dit-il d'une voix grave.

Soudain, la pièce se remplit du bruit d'épées qu'on sortait des fourreaux à mesure que des dizaines de Gris venaient s'interposer entre le garde du roi et leur ami.

Darloc comprit alors qu'arrêter Kendrick entre ces murs était un choix peu judicieux. Le royaume n'était qu'à un pas de la révolte et de la guerre civile.

D'énormes vagues s'écrasaient à ses pieds, frappant ses jambes avec tant de force qu'elle en vacillait. Depuis le rivage, Gwen regardait l'imposant navire s'éloigner, Thor à sa barre lui faisant un signe de la main. Estopheles, posé sur son épaule, l'observait d'un œil menaçant qui lui glaça le sang.

Thor lui souriait, mais, alors qu'elle le contemplait, l'épée à sa taille tomba dans l'océan. Il ne parut pas le remarquer, continuant de sourire et de la saluer. Gwen ne put s'empêcher d'être terrifiée.

La mer s'agita soudain, ses eaux passèrent d'un bleu cristallin à un noir écumeux. Le bateau se mit à tanguer violemment, malmené par les vagues. Thor restait immobile, comme si de rien n'était. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Derrière lui, le ciel, dégagé l'instant d'avant, vira au rouge écarlate, les nuages eux-mêmes grossirent, rageurs et menaçants. Un éclair les illumina puis un second transperça la voile. Le navire prit feu en quelques secondes avant d'être aspiré par la mer et ses courants violents.

– THOR ! hurla-t-elle.

Elle cria à nouveau quand le navire se transforma en une boule de feu, fut avalé par un ciel rouge sombre puis disparut à l'horizon.

Une énorme vague vint et la projeta en arrière. Elle tendit la main pour se rattraper à quelque chose – mais il n'y avait rien. L'océan la happait, les courants l'emportaient, tandis qu'une autre vague se brisait sur son visage.

Elle hurla de nouveau.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle se trouvait dans la chambre de son père. Vide et glaciale. Seuls les murs illuminés par des torches vacillantes éclairaient la nuit. Dans la pièce se tenait une silhouette solitaire, debout près du rebord de la fenêtre, dos à elle. Il s'agissait de son père. Il portait ses fourrures royales et sa couronne. Elle lui paraissait plus imposante que jamais.

– Père ? s'enquit-elle en s'avançant.

Doucement, il la dévisagea. Elle fut horrifiée. Son visage révélait une partie de son squelette, ses yeux bombés dans ses orbites, la peau en décomposition. Il la regardait l'air hagard, désespéré, tendant la main vers elle.

– Pourquoi ne me venges-tu pas ? gémit-il.

Elle se précipita vers lui alors qu'il tombait à la renverse et elle tendit la main pour attraper la sienne – mais c'était trop tard. Il bascula doucement par la fenêtre d'où elle vit son corps plonger vers l'obscurité, tombant encore et encore. Le sol s'ouvrit et il fut comme engouffré dans les entrailles de la terre.

Un cliquetis retentit et elle passa en revue la chambre vide. La couronne du roi était là. Elle devait être tombée et, à présent, elle roulait et traversait la pièce avec un bruit métallique. Elle décrivit des cercles avant de s'immobiliser enfin.

Venus de nulle part, les mots résonnèrent à nouveau :

– Venge-moi !

Gwen se réveilla en sursaut et se redressa, haletante. Elle sauta du lit pour se précipiter vers la fenêtre. Rien. Il fallait qu'elle oublie cet affreux cauchemar. Elle prit un peu d'eau froide dans un pichet de toilette, s'aspergea le visage à plusieurs reprises et regarda dehors une nouvelle fois.

C'était l'aube : le calme régnait sur la cour du roi, la lumière du premier soleil commençant tout juste à percer. Son rêve, atroce, rappelait plus une vision qu'un cauchemar, et son cœur cognait plus fort à mesure qu'elle se le remémorait. Thor, mourant sur un bateau. On aurait dit un présage. Son cœur se fendit : il allait bientôt mourir.

Puis cette affreuse vision de son père, le squelette en décomposition. Son reproche. Ces images paraissaient si réelles, elle ne pourrait pas se rendormir. Elle fit les cent pas dans sa chambre.

Elle s'habilla, bien plus tôt que d'habitude, tant pis si elle était la première debout. Elle devait agir, faire quelque chose. Tout ce qui était en son pouvoir pour trouver l'assassin de son père.

Godfrey déambulait dans les couloirs vides du château aux premières lueurs du matin, seul et sobre – il n'avait été ni l'un ni l'autre depuis longtemps. Il ne se rappelait pas avoir passé une journée entière sans boire, ou sans être entouré de ses ivrognes d'amis. Ces

sentiments de solitude et de gravité lui étaient inconnus. C'était ce que les gens ordinaires devaient ressentir au quotidien. C'était terrible. Et ennuyeux. Il détestait cela. Il aurait voulu courir jusqu'à la taverne et ses amis : tout oublier. Ni la réalité ni la vraie vie n'étaient faites pour lui.

Contrairement à ses habitudes, Godfrey refusa de céder à ses impulsions. Avoir vu son père enfoui sous terre l'avait ébranlé ; depuis sa mort, une chose bouillonnait en lui. On aurait dit un chaudron qui frémissait à feu doux ; un certain mécontentement mêlé d'un malaise profond. Il était mal dans sa peau. Pour la première fois, passant sa vie au crible, il se jugeait durement et se prédisait un sombre avenir. Quand il se regardait honnêtement dans le miroir, il n'aimait pas ce qu'il y voyait.

Godfrey portait également un autre regard sur ses amis, il ne supportait plus leurs visages. Et encore moins le sien. Ce matin, le goût de la bière était insipide. D'aussi loin qu'il se souvienne, jamais il n'avait eu les idées claires et l'esprit vif comme en cette matinée. Il avait besoin de toute sa lucidité car un feu brûlait en lui, une flamme qu'il ne comprenait pas vraiment, qui le poussait à retrouver l'assassin de son père.

Peut-être était-ce sa propre culpabilité qui le guidait, sa relation inaboutie avec son père ; il entrevoyait une chance de se conduire comme il l'aurait voulu. Et s'il trouvait son meurtrier, il pourrait également se racheter pour sa vie passée.

Godfrey brûlait aussi d'un sentiment d'injustice. Il détestait l'idée que Gareth soit assis sur le trône. Ce dernier avait toujours comploté, manipulé les autres, c'était un être sans pitié qui n'aimait que lui-même. Godfrey avait été entouré de gens véreux toute sa vie, et il les repérait à des lieues. Il lisait aussi cela chez son frère, un mal croissant et ténébreux comme venu du tréfonds de la terre le consumait. Cet homme voulait le pouvoir ; il voulait dominer les autres. Godfrey savait que Gareth avait les mains sales. Et plus encore, il était convaincu qu'il était impliqué dans le meurtre de leur père.

Godfrey s'engagea dans un escalier, tourna, et à mesure qu'il parcourait les derniers mètres menant à la chambre de son père, un froid de plus en plus pénétrant l'envahissait. Se trouver là lui rappelait des souvenirs, des souvenirs trop frais encore : il y avait été convoqué

pour se faire réprimander. Il avait toujours détesté parcourir ce bout de couloir.

Cette fois, c'était comme parcourir un lieu hanté par un fantôme. À chaque pas, il pouvait sentir la présence de son père.

Quand il atteignit la porte, la grande porte cintrée, épaisse de trente centimètres, qui semblait avoir mille ans, il s'arrêta un instant. Combien de MacGil l'avaient-ils franchie ? Comme il était étrange de la voir ainsi, non surveillée. Pas une fois dans sa vie, Godfrey ne l'avait vue sans protection. C'était comme si son père n'avait jamais existé.

Il tendit la main, saisit sa poignée de fer et la poussa. Elle s'ouvrit dans un grincement antique et quand il entra, il trouva la chambre vide encore plus sinistre que le couloir, encore imprégnée de la présence du roi. Ses vêtements étaient étalés sur le lit fait, sa cape était suspendue dans un coin, ses bottes semblaient l'attendre près de la cheminée. La fenêtre était ouverte. Une brise soudaine s'y engouffra et gonfla les tentures du lit à colonnes. Godfrey en eut des frissons ; la tristesse le submergea, comme si le fantôme du roi se manifestait à son côté.

C'était ici qu'on l'avait assassiné. C'était ici qu'il devait commencer ses investigations. Un maigre indice qu'on aurait négligé pourrait peut-être lui donner une idée. Il supposait que le conseil avait déjà passé cette pièce au peigne fin. Mais il voulait essayer. Il avait *besoin* d'essayer.

Après quelques minutes d'une fouille minutieuse, aucun détail n'avait attiré son attention.

– Godfrey ? dit une voix féminine.

Pris au dépourvu car il pensait être seul, il se retourna vivement. Sa petite sœur, Gwendolyn.

– Tu m'as fait peur, fit-il avant de souffler. Je croyais être seul.

– Navrée, s'excusa-t-elle, en pénétrant dans la pièce. La porte était ouverte. Je ne m'attendais pas à te trouver là, moi non plus.

Il plissa les yeux pour examiner son visage. Elle paraissait perdue, confuse.

– Que fais-tu ici ? s'enquit-il.

– Je pourrais te poser la même question, répondit-elle. Il est très tôt. Quelque chose a dû te pousser à venir. Tout comme moi.

Godfrey vérifia que personne ne les observait ni ne les écoutait.

Lentement, avec méfiance, il hocha la tête.

Il avait toujours aimé Gwen, et apprécié la sensibilité et la compassion dont elle faisait preuve. De tous les membres de la famille, elle était la seule qui ne le jugeait pas, la seule qui pourrait peut-être croire en lui, qui accepterait de lui accorder une seconde chance. Et il pensait pouvoir tout lui dire sans craindre de moqueries.

– Tu as raison. J’ai le sentiment qu’on m’a poussé à venir. La mort de père m’obsède.

– Je ressens la même chose. Elle a été trop soudaine. Et trop violente. J’aurai du mal à reprendre une vie normale tant qu’on n’aura pas attrapé son meurtrier. J’ai fait un rêve affreux. Et il m’a conduite dans cette chambre.

Godfrey acquiesça, il la comprenait si bien.

Il la regarda parcourir la pièce, cherchant un détail ayant échappé à l’attention du conseil, comme il l’avait fait lui-même quelques minutes plus tôt. Il lisait l’angoisse sur son visage, et comprit à quel point cela devait être douloureux pour elle aussi. Après tout, elle était très proche de leur père. Plus proche que n’importe lequel d’entre eux.

– J’ai pensé qu’en venant ici je pourrais trouver un indice, dit Godfrey en arpentant la pièce à nouveau, étudiant le moindre recoin jusque sous le lit. Mais je ne vois rien.

Elle inspecta la pièce elle aussi, en marchant lentement.

– Et ceci ? demanda-t-elle.

Par terre, sur la pierre sombre, on distinguait le contour discret d’une tache. Ils s’approchèrent de la fenêtre et, tandis qu’ils pénétraient dans la lumière du soleil, il les vit plus clairement : d’autres taches couvraient le sol, les murs ; il s’agissait du sang de son père. Un frisson le parcourut.

– La lutte a dû être violente, dit-elle, suivant les traces à travers la pièce.

– C’est affreux.

– Je ne sais pas exactement ce que j’espérais trouver. Mais peut-être n’était-ce qu’une perte de temps. Je ne vois rien.

– Moi non plus.

– Peut-être y a-t-il d’autres endroits à examiner ?

– Lesquels ?

Elle haussa les épaules.

– Où que ce soit, ce n'est pas ici.

Un courant d'air plus fort que les autres fouetta Godfrey et la sensation de froid ne le quitta pas. Il fut saisi d'une envie de sortir de cette chambre et lut dans les yeux de Gwen qu'elle éprouvait la même chose.

Ils se dirigèrent ensemble vers la porte. Mais quelque chose attira l'attention de Godfrey qui s'arrêta.

– Attends, dit-il. Regarde un peu.

Gwen le suivit tandis qu'il faisait quelques pas en direction de la cheminée. Il désigna une tache de sang sur le mur.

– Celle-ci n'est pas comme les autres, remarqua-t-il. Elle est dans un autre coin de la pièce. Et elle est plus petite.

Ils échangèrent un regard perplexe et scrutèrent le mur de plus près.

– Cela pourrait provenir de l'arme du crime, ajouta-t-il. Peut-être a-t-on tenté de la dissimuler.

Il tâta le mur à la recherche d'une pierre qui serait descellée – en vain. Gwen leva alors un doigt en direction de la cheminée.

– Là, s'écria-t-elle. À côté de la cheminée. Le vois-tu ? Ce trou dans le mur. C'est un conduit. Un conduit d'évacuation pour les eaux usées.

– Et alors ?

– Les taches qui proviennent de l'arme. Il y en a tout autour. Regarde le haut du conduit.

Ils s'agenouillèrent pour l'examiner avec attention. Elle avait raison ! Les taches y menaient directement.

– L'arme est passée par là, en déduisit-elle. L'assassin a dû s'en débarrasser dans le conduit d'évacuation.

Tous deux se dévisagèrent et surent immédiatement où se rendre.

– La salle d'évacuation des eaux usées, dit-il.

Godfrey et Gwendolyn dévalèrent l'étroit escalier de pierre en colimaçon pour s'enfoncer toujours plus profondément dans les entrailles du château, là où les pas de Godfrey ne l'avaient jamais conduit. Alors qu'il commençait à être pris de vertiges, ils atteignirent une porte en fer. Il s'adressa à Gwen.

– Les quartiers des domestiques, je suppose. La salle d'évacuation des eaux usées se trouve sûrement derrière cette porte.

– Tentons notre chance, dit-elle.

Godfrey frappa à la porte. Au bout d'un moment, il entendit des bruits de pas. Enfin, elle s'ouvrit. Un visage long et grave l'observait, inexpressif.

– Oui ? demanda le vieil homme.

Godfrey se tourna vers Gwen, elle l'encouragea d'un signe de tête.

– Est-ce que nous sommes à la salle d'évacuation des eaux usées ?

– Oui, affirma l'homme. Et aussi l'arrière-cuisine. Que venez-vous faire ici ?

Avant que Godfrey n'ait pu répondre, l'homme fronça les sourcils et les reconnut soudain.

– Attendez une minute, ajouta-t-il. N'êtes-vous pas les enfants du roi ? (Ses yeux s'illuminèrent de déférence.) Mais si, se répondit-il à lui-même. Que faites-vous ici ?

– Je vous en prie, le supplia Gwen doucement en posant une main sur son poignet, laissez-nous entrer.

L'homme recula, ouvrit la porte en grand.

Godfrey fut surpris par cette pièce dans laquelle il n'avait jamais mis les pieds alors qu'elle se trouvait dans le bâtiment où il avait vécu sa vie entière. C'était une vaste salle sombre, éclairée par des torches éparses, emplies de tables en bois et d'énormes chaudrons bouillonnants suspendus au-dessus de foyers.

– Vous vous présentez à une drôle d'heure, fit remarquer le domestique. Nous n'avons pas encore commencé à préparer le petit déjeuner. Les autres ne vont pas tarder.

– Ce n'est pas grave, répondit Godfrey. Ce n'est pas pour cette raison que nous sommes là.

– Où se trouve le conduit d'évacuation ? demanda Gwen, allant droit au but.

L'homme la dévisagea, déconcerté.

– Le conduit d'évacuation ? répéta-t-il. Mais pourquoi voulez-vous le savoir ?

– Je vous en prie, montrez-le-nous, insista Godfrey.

Le serviteur les étudia un moment pour enfin les emmener à l'autre bout de la pièce.

Ils s'arrêtèrent devant une large fosse de pierre où se trouvait un immense chaudron, si grand qu'il nécessitait au moins deux personnes pour le soulever : il semblait pouvoir contenir les eaux usées du

château tout entier. Il se trouvait sous un conduit d'évacuation, qui devait remonter très haut. Godfrey eut un mouvement de recul quand il respira l'odeur nauséabonde.

Il s'avança avec Gwen et étudia avec elle le mur qui l'entourait. Malgré leurs efforts, ils ne virent aucune tache, ni rien d'anormal.

Ils regardèrent à l'intérieur du chaudron : il était vide.

– Vous ne trouverez rien dedans, les informa le domestique. On le vide toutes les heures. À l'heure pile.

Godfrey échangea un regard déçu avec Gwen.

– Est-ce à propos de mon maître ? demanda enfin le serviteur, rompant le silence.

– Votre maître ? s'étonna Gwen.

– Celui qui a disparu ?

– Disparu ? répéta Godfrey.

Le domestique acquiesça.

– Il a disparu une nuit, il n'est jamais revenu travailler. D'après la rumeur, on l'aurait assassiné.

– Dites-nous-en davantage, l'encouragea Gwen.

C'est alors que la porte à l'autre extrémité de la pièce s'ouvrit ; un homme dont l'apparence stupéfia Godfrey entra. Une bosse hideuse lui tenait lieu de dos. Petit et gros, il boitait, et lever la tête paraissait lui coûter un grand effort.

– C'est un honneur de vous avoir parmi nous, mes seigneurs, dit le bossu en les saluant.

– Steffen pourra bien mieux vous renseigner que moi à ce sujet, ajouta l'autre domestique, d'un air accusateur.

Puis il s'éloigna d'un pas vif pour disparaître par une porte dérobée.

– Pouvons-nous vous parler ? s'enquit la jeune fille doucement, s'efforçant de le mettre à l'aise.

Il les dévisageait en se tordant les mains, visiblement nerveux.

– Je ne sais pas ce qu'il vous a dit, mais il raconte souvent n'importe quoi. Des commérages, affirma Steffen, déjà sur la défensive. Je n'ai rien fait.

– Nous le savons bien, dit Godfrey, cherchant lui aussi à le rassurer.

De toute évidence, Steffen cachait quelque chose et Godfrey était déterminé à découvrir quoi. Son intuition lui soufflait que ce n'était pas sans rapport avec la mort de son père.

– Nous voulons vous poser des questions à propos du roi, précisa Gwen. À propos de la nuit où il a été assassiné. Vous rappelez-vous quelque chose d'inhabituel ? Une arme qui serait tombée par le conduit d'évacuation ?

Steffen se tortilla, les yeux rivés au sol, évitant ostensiblement leur regard.

– Je n'ai jamais vu tomber de dague.

– Qui a parlé de dague ? glissa Godfrey.

Steffen le regarda d'un air coupable : le prince sut tout de suite qu'il mentait.

Steffen frotta le sol du bout du pied tout en continuant de se tordre les mains.

– Je ne sais rien, répéta-t-il. Je n'ai rien fait de mal.

Godfrey et Gwen échangèrent un coup d'œil. Peut-être avaient-ils trouvé un témoin crucial. Cependant, il était évident qu'il ne parlerait pas. Godfrey posa fermement la main sur l'épaule du domestique. Celui-ci leva les yeux. Godfrey renforça son étreinte.

– Nous savons ce qui est arrivé à ton maître, mentit-il en tentant son va-tout. À présent, soit tu nous révéles ce que nous voulons savoir sur le meurtre de notre père, soit nous te faisons jeter au cachot. Jamais tu ne reverras la lumière du jour. À toi de choisir.

Godfrey se trouvait soudain envahi par la détermination de son père. Il ressentait, pour la première fois, la force qui coulait dans son sang, celui d'une longue lignée de rois. Enfin, il se sentait fort. Confiant. Méritant. Il avait l'impression d'être un MacGil. Oui, son père l'aurait approuvé.

Steffen le perçut aussi car, après un long moment, il s'adressa à Godfrey :

– Je n'irai pas en prison si je vous raconte tout ?

– Non, lui assura Godfrey. Tant que tu n'as rien à voir avec la mort de notre père. Je te le promets.

Steffen s'humecta les lèvres, hésitant, puis il hocha la tête.

– Très bien. Je vais tout vous raconter.

Au beau milieu du bateau sur de longs bancs de bois, les deux mains sur l'épaisse rame, Krohn à ses pieds, Thor transpirait sous le soleil. Depuis des jours, haletant du matin au soir, il se demandait si cela allait bientôt se terminer. Le voyage paraissait sans fin. Au départ, les voiles les avaient portés, mais le vent était tombé brutalement, et tout le monde à bord s'était vu obligé de ramer.

Thor, Reece derrière lui et O'Connor devant, se disait qu'ils ne tiendraient plus bien longtemps. Il n'avait jamais travaillé aussi dur, ses épaules, ses poignets, ses avant-bras, ses biceps, son dos, son cou et même ses cuisses – tout son corps était tétanisé. Ses paumes étaient abîmées. Quelques membres de la Légion s'étaient déjà effondrés d'épuisement. Cette île semblait se trouver à l'autre bout du monde. Il pria pour que le vent se lève à nouveau.

On ne leur accordait qu'une brève pause la nuit, leur permettant de dormir par tranches de quinze minutes tandis que d'autres prenaient la relève. Krohn en boule à côté de lui, il avait connu la nuit la plus noire et la plus claire de sa vie, le ciel entier rempli d'étoiles jaunes et rouges scintillantes ; par chance, le temps estival se maintenait et il ne faisait pas trop froid. Les brises humides de l'océan l'avaient rafraîchi et il s'était très vite endormi – pour être réveillé quelques minutes plus tard. Il se demandait si cela faisait partie des Cent Jours, si c'était leur façon de les briser.

Il commençait sérieusement à s'interroger sur ce qui les attendait encore et s'il le supporterait. Son estomac gronda ; la nuit dernière, on leur avait accordé un biscuit rance, une tranche de bœuf salé et une flasque de rhum. Il avait donné la moitié de sa part à Krohn, qui n'en avait fait qu'une bouchée avant de se mettre aussitôt à gémir pour en avoir davantage. Thor souffrait de n'avoir rien de plus à lui offrir. Mais il n'avait pas fait un bon repas depuis des jours lui non plus : le confort de la caserne lui manquait déjà.

– Combien de temps cela va-t-il encore durer ? entendit-il quelqu'un

demander à son voisin.

– Assez longtemps pour tous nous tuer, s'exclama un autre à bout de souffle.

– Tu t'es déjà rendu sur l'île..., fit un camarade à l'un de ses aînés qui ramait, l'air sombre. Sommes-nous bientôt arrivés ?

La recrue plus âgée, de haute taille, aux muscles saillants, haussa les épaules.

– Difficile de se prononcer. Nous n'avons même pas encore atteint le mur de pluie.

– Le mur de pluie ? répéta l'autre.

Il n'obtint pas de réponse et le silence se fit à nouveau sur le navire. Tout ce que Thor entendait, sans arrêt, c'étaient les rames qui s'abattaient sur l'eau.

Le jeune homme baissa les yeux pour la énième fois, les plissa pour affronter l'éclat du soleil, s'émerveillant malgré tout de la couleur jaune de l'eau. Elle était claire par endroits, surtout à la surface ; on distinguait des créatures aquatiques exotiques qui nageaient autour du bateau, le suivaient, comme si elles essayaient de rester à sa hauteur. Il vit un serpent violet pratiquement aussi long que le navire avec une dizaine de têtes réparties sur tout son corps. À mesure qu'il progressait, elles s'étirèrent et passèrent au-dessus de l'eau, leurs mâchoires aux dents tranchantes comme des rasoirs s'ouvrant et se refermant. Impossible de savoir ce qu'il faisait. Respirait-il ? Essayait-il d'attraper des insectes ? Ou les menaçait-il ?

Le jeune homme peinait à imaginer le genre de créatures étranges qui les attendaient sur l'île. Il s'efforçait de ne pas y songer. C'était une autre région du monde, tout était possible. Cela ferait-il partie de l'entraînement ? Il en avait le pressentiment.

Une des recrues, grande et frêle, que Thor reconnaissait pour l'avoir vue sur le terrain d'entraînement, se pencha soudain sur sa rame avant de s'effondrer à trois mètres de lui. Il s'écroula sur le côté puis tomba dans un bruit sourd sur le pont. C'était le garçon de l'exercice avec les boucliers, celui qui avait eu peur d'y participer et qu'on avait fait courir autour du terrain. Thor avait eu mal pour lui ce jour-là ; c'était toujours le cas.

Sans réfléchir, il cessa de ramer, et se précipita à ses côtés. Il était

vaguement conscient qu'abandonner son poste allait à l'encontre des règles, mais il ne faisait que suivre son instinct en voyant son camarade en difficulté. Il le retourna et étudia son visage. Il était très rouge, sa peau brûlée par le soleil et ses lèvres sèches étaient gercées. Il était en vie, mais sa respiration était superficielle.

– Lève-toi ! le pressa Thor en le secouant.

– Je n'en peux plus, dit le jeune homme faiblement.

– Lève-toi ! lui intima Thor avec insistance. Lève-toi vite ! Avant qu'on ne te voie !

– THORGRIN ! hurla Kolk.

Thor sentit une botte le frapper dans le creux des reins et il fut précipité la tête la première sur le pont du bateau. Le bois lui brûla le visage et les paumes quand il atterrit.

– QU'EST-CE QUE TU FABRIQUES ?

Thor était indigné mais se retint de faire quoi que ce soit d'irréfléchi.

– Il s'est effondré ! protesta-t-il. Je ne faisais que l'aider...

– On n'abandonne JAMAIS son poste ! Pour QUELQUE RAISON QUE CE SOIT ! On n'est pas là pour faire de la garde d'enfants. S'il tombe, tu le laisses par terre ! s'époumona Kolk, les mains sur les hanches.

Le jeune homme ressentit une haine qu'il ne se connaissait pas. Plus que le coup de pied, ce qui le blessait était qu'on lui hurle après devant ses camarades. Cela heurtait sa fierté, et il se fit le serment de se venger. Parfois, en tant que commandant, Kolk était trop dur.

Krohn se précipita aux côtés de son maître et gronda en montrant les dents.

À sa vue, le commandant se fit prudent et n'approcha pas davantage. Au lieu de cela, il désigna le siège de Thor d'un doigt hésitant.

– À présent, retourne à ta place ! ordonna-t-il. Ou je te jetterai personnellement à la mer !

Le jeune soldat se redressa quand soudain, il aperçut quelque chose par-dessus l'épaule de son commandant qui le paralysa.

– ATTENTION ! s'écria-t-il.

Kolk se retourna, mais pas assez vite. Thor n'avait pas le choix : il le plaqua au sol – juste à temps.

Un quart de seconde plus tard, une détonation retentit et un boulet de canon fendit l'air. Il survola le pont du navire à l'endroit où Kolk se tenait l'instant d'avant ; il avait manqué de le décapiter. Le boulet roussit le haut du bastingage, le bois vola en éclats. Par miracle, il n'avait pas sérieusement endommagé le navire et tomba dans l'eau avec un bruit sourd.

Grâce à l'avertissement de Thor, tous les autres membres de la Légion s'étaient baissés à temps. Comme un seul homme, une fois au sol, ils levèrent la tête pour évaluer la situation.

À l'horizon, un énorme navire noir approchait dans leur direction. Il arborait un drapeau jaune orné d'un bouclier noir avec deux cornes.

– Un bateau de l'Empire ! s'exclama Kolk.

Il avançait rapidement, son gros canon pointé sur eux. À bord il y avait au moins une centaine de soldats. Les navires n'étaient pas à armes égales : celui de l'ennemi était plus gros, possédait un canon et comptait davantage d'hommes. Plus que des soldats, c'étaient des sauvages de l'Empire – des colosses, tout en muscles, à la peau rouge et aux cornes qui se dressaient sur leurs têtes chauves. Ils avaient de grands yeux jaunes, un petit triangle en guise de nez, et des mâchoires incroyablement larges garnies de rangées de dents aiguës comme des rasoirs avec deux imposantes canines qui ressortaient de chaque côté. C'étaient des créatures redoutables, et elles se tenaient sur le pont de leur navire, épée à la main, prêtes à l'abordage.

– TOUS À VOS POSTES ! hurla Kolk en se remettant sur pied.

Les garçons passèrent à l'action. Thor ne savait pas vraiment ce qui se passait ni comment agir, mais les plus âgés semblaient savoir quoi faire.

– LES ARCHERS À L'AVANT ! commanda Kolk. Préparez vos flèches ! Les autres, mettez-y le feu !

Autour de Thor, des camarades plus aguerris se précipitèrent et saisirent des arcs et des flèches sur un râtelier. Les plus jeunes membres de la Légion couraient à leurs côtés, s'emparaient de bouts de chiffons, les plongeaient dans l'huile et les enroulaient à l'extrémité des flèches pour les enflammer.

Thor voulait aider ses camarades. Il vit un archer s'agenouiller sans personne pour l'assister et passa aussitôt à l'action. Il se précipita à ses côtés, plongea un chiffon dans l'huile, l'attacha à sa flèche, et l'alluma

quand il l'encocho. Le garçon banda son arc et tira comme des dizaines de soldats autour de lui.

Les flèches enflammées fendirent l'air. La plupart n'allèrent pas assez loin et s'éteignirent dans un sifflement en pénétrant dans l'eau, tandis que seule une dizaine atteignait le bateau ennemi. Mais elles atterrirent sur le pont, manquant les grands-voiles. Les sauvages, bien entraînés, les piétinèrent pour les éteindre. La première salve n'avait causé aucun dommage.

L'Empire, de son côté, régla son canon et fit feu à nouveau.

– BAISEZ-VOUS ! s'époumona Kolk.

Thor plongea la tête la première sur le pont avec tous les autres et entraîna Krohn avec lui. Un autre boulet de canon passa au-dessus d'eux, frôlant à nouveau le navire, mais cette fois, dans un grand craquement, il parvint à emporter un bon morceau du bastingage.

– À VOS ARCS ! cria Kolk.

Les archers se remirent en position : Thor reprit son poste, allumant une flèche et la tendant à l'archer qui la disposa aussitôt sur son arc et la décocha. L'ennemi s'était rapproché, et cette fois, ils eurent plus de chance. Le bateau de l'Empire ne se préoccupait guère de réduire l'écart qui les séparait, à peine une encablure. Ils devaient penser pouvoir les rattraper si vite que les flèches n'auraient pas le temps de causer de gros dommages.

Pourtant, cette fois, des dizaines de flèches en feu atteignirent leur cible ; tandis que les sauvages en éteignaient certaines, les autres enflammaient les voiles. En quelques instants, elles furent en feu.

– BAISEZ-VOUS ! hurla à nouveau Kolk.

Thor eut juste le temps de voir les sauvages derrière leur garde-corps jeter d'énormes lances en direction de leur navire.

Tandis qu'elles fendaient l'air autour de lui dans un sifflement et venaient se ficher dans le bois, il entendit un hurlement derrière lui. Un de ses compagnons se tenait le bras qui avait été transpercé par une lance et d'où le sang jaillissait. Thor passa rapidement les autres en revue : par chance, aucun ne semblait gravement blessé ni mort. La plupart avaient réussi à se mettre à l'abri à temps.

Le navire de l'Empire n'était plus qu'à vingt brasses à présent, et Thor distinguait les yeux jaunes des sauvages. Leur navire était dévoré par les flammes, mais ces guerriers ne semblaient en avoir cure. Ils

ramaient avec deux fois plus de vigueur pour atteindre leur bateau et, visiblement, ne pensaient qu'à en prendre le contrôle. Krohn grognait en montrant les dents.

– LES LANCES ! demanda Kolk, en en saisissant une. RENVOYEZ-LES !

Autour de Thor, des garçons passèrent à l'action, se précipitant sur les lances plantées dans le bois. Thor en prit une lui aussi. Elle était épaisse et longue et s'était enfoncée profondément ; il lui fallut toutes ses forces pour l'extirper.

Mais il y parvint. Il courut jusqu'au bastingage et étudia sa cible. Reece et Elden propulsèrent leurs lances et Thor les vit tomber à l'eau. Aucun des garçons autour de lui n'arrivait à jeter sa lance suffisamment loin. Très peu atteignaient le bateau, et celles qui y parvenaient manquaient leurs cibles.

Thor se focalisa sur une épaisse corde du bateau ennemi qui maintenait le mât principal en place. Il ferma les yeux et se concentra, sentant l'énergie et la chaleur l'envahir. Il s'efforça de les laisser prendre le dessus, le guider, le contrôler.

Il fit plusieurs pas, prit son élan puis arma sa lance.

Il la regarda fendre l'air avec fierté : elle suivait la bonne trajectoire, il le savait.

Elle atteignit parfaitement sa cible.

Elle trancha en deux la corde principale qui céda dans un bruit retentissant. Alors les voiles en feu s'effondrèrent avec fracas, atterrissant sur le pont et l'enflammant tout entier.

Des cris s'élevèrent parmi les sauvages, car beaucoup étaient prisonniers des flammes. Quelques instants plus tard, leur navire ballotta violemment avant de chavirer, les soldats se jetant à l'eau.

Les membres de la Légion poussèrent un cri victorieux.

– Bien joué, le félicita un soldat qu'il ne connaissait pas.

Thor vit que d'autres le regardaient, admiratifs. Un sentiment de triomphe grandit en lui. Il avait tout d'abord été terrorisé à la vue du navire de l'Empire, lorsqu'il avait compris qu'ils se trouvaient réellement en territoire ennemi. Maintenant qu'ils l'avaient vaincu, il avait l'impression que rien n'était impossible. S'ils pouvaient surmonter cela, ils pourraient tout surmonter.

C'est alors qu'un cri s'éleva : « LA FLOTTE DE L'EMPIRE ! »

Une vigie en haut du mât avait donné l'alarme, le regard posé sur

l'horizon et le doigt tendu.

Thor courut jusqu'au bastingage avec ses camarades. Il se pétrifia : au loin se détachait une flotte entière de navires de l'Empire.

Le cœur du jeune homme cognait dans sa poitrine. Il leur serait impossible de vaincre tant de navires. Jamais ils ne rejoindraient l'Anneau à temps. Ils étaient perdus.

– LE MUR DE PLUIE ! hurla-t-on.

Thor se retourna et vit apparaître un mur d'eau. Il n'avait jamais rien vu de tel. Le temps était parfaitement clair, le ciel dégagé, pourtant, à l'horizon s'érigait un immense rideau de pluie. Il ne bougeait pas, il restait là, comme une gigantesque chute surgie de nulle part.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Thor auprès de Reece qui se tenait à côté de lui.

– C'est la frontière avec la mer du Dragon.

– À VOS RAMES ! RAMEZ EN DIRECTION DU MUR DE PLUIE ! intima Kolk, comme fou.

C'était la première fois que Thor décelait de la peur dans sa voix.

Le jeune homme rejoignit sa place au plus vite pour ramer de toutes ses forces. Leur bateau prit de la vitesse en direction du mur et, à mesure qu'ils approchaient, un fort courant les happa comme un tourbillon. Thor se retourna : la flotte ennemie fondait sur eux.

– Et les navires de l'Empire ? cria-t-il à Reece.

Son ami, devant lui, secoua la tête.

– Ils ne nous suivront pas. Pas à travers le mur de pluie.

– Pourquoi ?

– C'est trop dangereux. Ils ne prendraient pas le risque. Par-delà ce mur se trouve une mer de monstres.

– Mais si c'est trop dangereux pour eux, quel espoir avons-nous ?

– C'est notre seule chance. Nous n'avons pas le choix.

Tandis qu'ils approchaient du mur de pluie, Thor entendait le grondement de l'eau percutant la mer et il en sentait presque les gouttelettes sur lui. Les bateaux de l'Empire avaient abandonné la poursuite.

Il était partagé entre le soulagement d'être débarrassé d'eux et la crainte de ce qui les attendait. Krohn gémit comme en écho à ses pensées. Tandis que l'eau glaciale l'aspergeait, que son monde se

brouillait, Thor s'accrocha au mât désespérément. L'eau le frappa avec une telle violence qu'il fut projeté, trempé, à l'autre extrémité du bateau. Il se cramponna au bastingage, mais finit par lâcher prise. L'eau s'infiltrait dans ses yeux, ses oreilles, son nez, et comme il tendait les mains, battait l'air et tentait désespérément de respirer, le liquide remplissant ses poumons, la terreur l'envahit : si ces eaux étaient trop dangereuses pour les sauvages de l'Empire, quelles sortes de créatures plus effrayantes encore les attendaient ?

Du même auteur chez Albin Michel :

L'Anneau du sorcier, La Quête des héros